This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

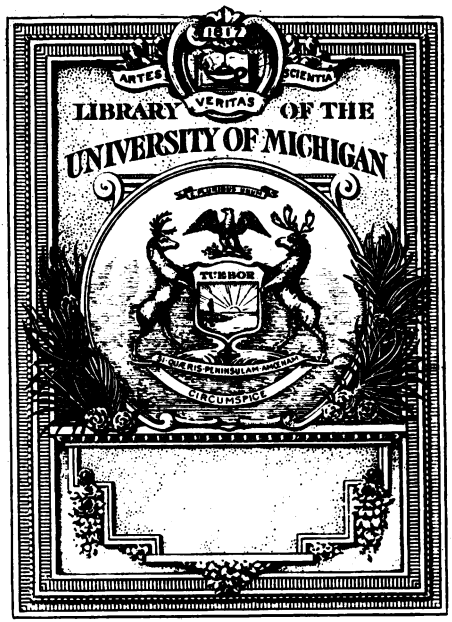
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Lue — — — aun
Mon Mary. La Lue 25 Juin

70,100
88
462

Le Noble, Eustache

LE GAGE TOUCHÉ, HISTOIRES GALANTES ET COMIQUES,

Ornées de figures en taille-douce.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MARTEAU,

M. DCC. LXI.

848
L509ga
1761
v.1

AVANT-PROPOS.

J'Etois en Province, vers la ſaiſon de l'Automne, chez une perſonne de qualité où s'aſſembloit tous les ſoirs une nombreuſe & agréable compagnie : là on jouoit à differens jeux, comme aux cartes, aux dez, aux dames, au trictac & aux échecs ; mais ces jeux paroiſſans trop ſérieux à cinq filles & trois garçons que nous étions, nous nous retirâmes dans un coin de la ſalle pour jouer au pied de bœuf. Nous le joüâmes pendant quelque tems de la maniere qu'on le joue d'ordinaire ; mais à la fin, nous nous dégoûtâmes des petites badineries qui s'y pratiquent, & nous commencions à nous ennuyer, lorſqu'une Demoiſelle fort ſpirituelle dit, que pour donner quelque choſe de plus gai à notre jeu, il falloit

que ceux qui ſeroient pris donnaſſent des gages, & que pour les retirer ils fuſſent obligés de conter leurs propres avantures, ou du moins une hiſtoire à laquelle ils euſſent quelque part. Chacun applaudit à cet avis, & nous vîmes par cette nouveauté notre petit nombre augmenter de pluſieurs perſonnes de tout ſexe & de tout âge, chacun étant bien aiſe de conter ſes propres avantures ou d'entendre celles des autres : ce qui varia fort agréablement les ſujets, comme vous le verrez par la ſuite.

LE

LE GAGE TOUCHÉ,

HISTOIRES

GALANTES ET COMIQUES.

PREMIER GAGE.

LE premier Gage touché fut un Etuy qui appartenoit à la femme d'un Conſeiller : & cette Dame, pour ſatisfaire à la loi commune, raconta l'hiſtoire qui ſuit.

*Hiſtoire de Madame D****.*

Je pouvois autrefois me picquer de beauté ; & mes parens prévenus en ma faveur, me regardant alors

comme la plus belle perſonne du monde, mirent en uſage tout ce qu'ils purent, pour faire valoir l'avantage dont le Ciel m'avoit partagée. Les Maîtres de Muſique & de Danſe me donnerent de nouvelles perfections; & les ajuſtemens magnifiques qui ne furent pas épargnés, me firent paroître avec encore plus d'éclat. Il n'y avoit point de bal ni d'aſſemblée dans notre Ville où je ne fuſſe invitée. Un jour de carnaval, comme je danſois, un jeune Marquis devint éperduement amoureux de moi; il me proteſta qu'il n'en aimeroit jamais d'autre, & s'obſtina malgré ſes parens à vouloir m'épouſer. Comme ils étoient d'un rang au-deſſus des miens, ils voulurent d'abord agir d'autorité: n'ayant pu rien gagner ſur l'eſprit de leur fils, ils firent défendre à mes parens de recevoir davantage ſes viſites. Mais comme je prenois plaiſir à le voir, & que

j'étois, pour ainſi dire, idolâtrée de mon pere & de ma mere, je gagnai ſur leur eſprit qu'ils ſe mocqueroient de ces défenſes; ce qui penſa leur couter bien cher.

Un jour comme j'allois à la Meſſe avec ma mere, quatre hommes maſqués me jetterent dans un caroſſe, & m'emmenerent juſqu'à cinq lieuës de la Ville, où s'étant trouvé des chevaux prêts, l'un d'eux me mit en croupe derriere lui. Leur deſſein étoit, comme je l'ai ſçu depuis, de me faire paſſer la mer, & de me releguer aux Iſles de l'Amerique. Le ſecond jour de notre marche, je priai celui qui me conduiſoit de me mettre à terre pour un moment, ce qu'il fit: je me retirai derriere une haie; & quand je vis qu'elle me couvroit, le penchant que j'avois à m'éloigner d'eux me fit toujours marcher à couvert de cette haie, ſans croire autrement pouvoir me ſauver. Mes gardes

de leur côté croyoient que je m'étois écartée par pudeur, & n'avoient garde de penſer que je me puſſe ſauver à la barbe de quatre hommes bien montés.

Cependant je marchois toujours le long de cette haie, qui aboutiſſoit à un grand chemin par où paſſoit alors un courier. Je lui dis : Mon ami, voulez-vous gagner vingt piſtoles ? Volontiers, me répondit-il ; de quoi s'agit-il, Mademoiſelle ? De me monter derriere vous, lui dis-je, & de me conduire juſqu'à la premiere poſte. Comme il me voyoit bien miſe, il ne douta point que je n'euſſe de quoi le payer. Il accepta ma propoſition, & je montai derriere lui.

Sa malle, qui par bonheur n'étoit pas bien pleine, me ſervit de couſſinet. Il picqua à toute bride par un petit chemin de détour. Pendant que nous galoppions, je lui contai mon avanture : il me dit qu'il connoiſſoit

de bonnes gens chez qui il retiroit quelquefois des paquets de contrebande ; que là je trouverois un habit d'homme, ſous lequel je pourrois courir la poſte avec plus de bienſéance, & que je ſerois moins en danger d'être reconnue. Cet avis me parut fort bon. Quand nous y fûmes arrivés, je vêtis l'habit du fils de la maiſon, qui étoit un garçon de douze à treize ans ; je nouai mes cheveux comme une perruque, & me barbouillai le viſage. Je mis ſur ma tête un grand chapeau qui enfonçoit juſques deſſus mes yeux ; j'avois une ceinture de cuir large comme la main, qui me ceignoit au travers du corps, & une vieille paire de bottes qui pliſſoit comme le cuir d'un ſoufflet. Dans cet équipage, j'avois plûtôt l'air d'un goujat, que d'une fille de condition. Pendant ce tems-là mes raviſſeurs me cherchoient partout, & ne pouvant comprendre

comment j'avois pû diſparoître ; il n'y eut buiſſon ni foſſés qu'ils ne viſitaſſent, s'obſtinant à me vouloir trouver dans ce canton. Pour nous, nous fûmes à la poſte prendre des chevaux, & nous nous mîmes à courir. Quand je me figurois qu'il falloit encore faire ce métier-là un jour & une nuit, je vous l'avoue, j'étois comme ces pauvres gens qui ſçavent qu'on va leur donner la queſtion.

Sur la fin du jour je vis mes raviſſeurs tout hors d'haleine. Leurs chevaux n'en pouvoient plus, tant ils étoient las : ils nous demanderent ſi nous n'avions point rencontré une jeune Demoiſelle vêtue de telle & telle maniere. Le courier que je laiſſai parler, leur répondit que non ; & ils paſſerent outre. Si ç'eut été en plein jour, je ne doute pas qu'ils ne m'euſſent reconnue malgré mon déguiſement, tant leur vûe m'avoit cauſé d'émotion. Mon homme s'étant dou-

té du lieu où ils alloient deſcendre, les évita fort judicieuſement; enfin nous arrivâmes à Tours le lendemain à quatre heures du matin. J'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir notre porte; on me demanda qui j'étois, & ce que je voulois: Je dis que j'étois un Courier qui venoit apporter à Monſieur M**** des nouvelles de Mademoiſelle ſa fille & mon pere commanda que l'on me fit entrer. En entrant je lui fis la reverence, tirant le pied en arriere; il me demanda avec précipitation comment ſe portoit ſa fille. Je lui dis: Monſieur, elle ſe porte tout auſſi-bien que moi. Où l'avez-vous laiſſée, me dit-il? Je ne l'ai point laiſſée, lui dis-je; je l'ai amenée avec moi. Où eſt-elle donc, mon ami, reprit-il en pleurant de tendreſſe? Me voilà, lui dis je, en l'embraſſant. Ma mere, qui couchoit dans une chambre voiſine, à qui l'on avoit appris mon arrivée,

accourut, & mêla ſes larmes avec les nôtres. Ils furent tous deux ſi ſurpris de me voir en cet équipage, qu'ils avoient peine à me reconnoître. Je leur contai la maniere dont je m'étois ſauvée. On récompenſa le Courier, & l'on prit ſoin de retirer mes habits.

Pendant le tems de mon abſence, mon pere avoit intenté procès contre les parens du Marquis ; & il alloit, comme l'on dit, les mettre dans de belles affaires s'ils n'euſſent pas fait prier de ne pas pouſſer la choſe plus loin. Nous nous vîmes donc plus librement mon amant & moi ; & lorſque je croyois que les proteſtations qu'il m'avoit faites s'alloient accomplir, un Prélat ſon oncle l'attira dans ſon Diocèſe, & le tourna ſi bien qu'il lui fit prendre le petit collet, lui voulant, diſoit-il, reſigner tous ſes Bénéfices, dont le revenu alloit à plus de vingt mille livres de rente. Il

acheva ſes Etudes déja fort avancées ; & quand il fut prêt à prendre les Ordres, il m'écrivit une lettre, par laquelle il me mandoit, que bien qu'il m'eût promis de m'épouſer, le Ciel l'appelloit cependant à un état tout-à-fait oppoſé à celui du mariage, & que j'y devois donner mon conſentement, pour ne pas reſiſter à la volonté du Tout-Puiſſant. Je lui fis réponſe, que bien loin de m'y oppoſer, je ſouhaitois que ce fut pour ſon ſalut, & que le bien de ſon oncle n'eût pas plus de part à ſon changement, que le ſien & ſa qualité en avoient eu au deſir que j'avois d'être unie à lui ; que la poſſeſſion de ſon cœur avoit fait mon ambition ; que puiſqu'il reprenoit un bien qui m'avoit été ſi cher, il pouvoit faire de ſa perſonne tout ce qu'il lui plairoit.

Il ſe fit donc Prêtre ; mais il n'eût pas le tems de jouir du bien ni des Bénéfices de ſon oncle, car il mourut

le même jour qu'il dit ſa premiere Meſſe.

On m'a rapporté qu'il ne pouvoit ſe débarraſſer de mon idée, & que le remords qu'il avoit de m'avoir fauſſé ſa foi le tourmentoit étrangement.

Cependant je ne manquois pas d'amans, j'en avois de tout rang & de tout âge : mais les uns n'étoient pas aſſez riches au gré de mes parens, & les autres n'étoient pas d'aſſez bonne maiſon ; car ils me croyoient digne d'une haute fortune. Mais la petite verolle qui me prit, emporta les trois quarts de mes charmes ; & ceux à qui l'on m'auroit bien voulu donner depuis n'oſerent pas me demander, ſçachant bien que mes parens avoient eu l'ambition de me faire Marquiſe. Enfin, contre l'opinion de tout le monde, je reſtai fille juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, que Monſieur D**** m'a fait l'honneur de me donner la main.

II. GAGE.

TOUTE la compagnie ayant paru contente de cette hiſtoire, chacun eut beaucoup d'impatience de voir à qui appartiendroit le ſecond gage, qui fut un Dez d'or. Il appartenoit à une jeune Demoiſelle, qui prenant la parole, dit : Si j'étois obligée de conter mes propres avantures, je n'aurois pas de quoi retirer mon gage, parce que j'ai été enfermée toute jeune dans un Couvent : mais je me ſervirai des loix du jeu, qui permettent de conter une hiſtoriette dans laquelle on ait eu ſeulement quelque part.

Hiſtoire du Peintre.

Madame la Ducheſſe d'Epernon la Douairiere avoit conçu tant d'eſtime

pour un jeune garçon qu'elle voulut être l'inſtrument de ſa fortune. Mais comme elle s'étoit retirée au Val-de-Grace, & qu'ayant, pour ainſi dire, quitté le monde, elle ne pouvoit pas l'avancer par elle-même, elle y employa ſes amis. Elle l'envoya avec un billet de recommandation chez Madame l'Abbeſſe de B**** qui aimoit les gens d'eſprit. L'entretien de ce jeune homme plut tant à cette Abbeſſe, qu'elle le pria de la venir voir ſouvent : lui de ſon côté fut ſi ſatisfait du bon accueil qu'elle lui fit, que pour ſe la rendre encore plus favorable, il lui fit un petit ouvrage de mignature, au-deſſous duquel étoit un ſonnet à ſa louange. Elle fut ſi contente du préſent de ce colifichet, qu'elle le pria d'entrer dans l'interieur du Couvent, lui diſant, que puiſqu'il ſçavoit peindre, & qu'elle faiſoit bâtir, elle avoit permiſſion d'y faire entrer toute ſorte

d'Artiſans. Elle lui fit voir elle-même toute la maiſon, lui demandant ſon avis pour l'embelliſſement des Dortoirs, des Parloirs & du Refectoire. Il fit quelques deſſeins qui parurent beaux à notre Abbeſſe, parce que l'execution en devoit être prompte, & à peu de frais. Elle le pria d'en vouloir faire un morceau, pour ſervir de modéle à ceux qui devoient executer le reſte. Le jeune Peintre, qui n'étoit point occupé d'ailleurs, & qui ſe repoſoit de ſa fortune ſur le crédit de l'Abbeſſe, ſe laiſſa gagner par les promeſſes qu'elle lui fit de lui rendre la clôture de ce Couvent la plus agréable qu'il ſe pourroit. Les careſſes & la bonne chere ne furent point épargnées, & la Procureuſe eut ordre de lui donner tout l'argent qu'il demanderoit. Le voilà donc arrêté dans le Couvent.

Vous allez peut-être vous imaginer qu'il couchoit dans le Couvent,

mais non : il couchoit dans l'appartement du Chapelain ; il entroit à huit heures du matin, & n'en ſortoit qu'à neuf du ſoir. Madame craignoit tant de le perdre, que lorſque quelqu'un le demandoit, on lui donnoit un parloir comme à une Religieuſe. Quand il alloit dans les Dortoirs, les premiers jours de ſon entrée, on ſonnoit devant lui une clochette, pour avertir les Religieuſes de ſe retirer ; mais comme il avoit inceſſamment affaire à aller & venir, il demanda la clochette, & ſonnoit lui même. Les Religieuſes au lieu de ſe retirer ſortoient de leurs chambres, & s'entrediſoient les unes aux autres en riant : Celui-ci ne nous cherche pas, puiſqu'il ſonne pour nous faire retirer ; mais dans la ſuite, ſoit que l'on eut pris plus de confiance en lui, ſoit qu'on ſe fut accoutumé à le voir, il alla par-tout ſans clochette.

Son premier tableau ayant été fini, l'Abbeſſe en fut très-contente ; elle écrivit à Madame d'Epernon, qu'elle la prioit de ſe repoſer entierement ſur elle de la fortune de ce jeune Peintre ; & elle fit tant envers lui, qu'il continua de travailler dans le Couvent. Le voilà donc parmi nous, comme s'il eut été de la Communauté. Il ſe rendit ſi familier dans ce Couvent, que quand il ſoupoit il ſe faiſoit mettre une table au milieu du jardin (c'étoit en Eté) & comme c'étoit auſſi l'heure de la récréation, il avoit autour de ſa table en ſoupant un cercle de Religieuſes, avec leſquelles il cauſoit auſſi librement qu'il eut pu faire avec des filles du monde, ſans toutefois qu'il leur dit rien que d'honnête. Ce qui faiſoit que l'Abbeſſe toleroit cela, c'eſt que toutes les Religieuſes lui portoient témoignage de la retenue de ce jeune homme, & vantoient ſa ſageſſe,

Cependant ſon cœur n'étoit pas à l'épreuve de tout ; comme parmi un grand nombre de perſonnes il s'en trouve toujours quelqu'une qui plaît davantage que les autres, notre Peintre ſe trouva vivement frappé par les yeux d'une jeune Profeſſe, qui étoit parfaitement belle, & petite-fille d'un Maréchal de F. . . Il l'aima, mais il n'oſa lui déclarer ſon amour. Un jour qu'il tenoit un papier dans ſa main où étoient écrits des vers qu'il avoit copiés de la Pulcherie de M. Corneille, la mere Angelique (c'étoit le nom de cette belle Religieuſe) lui demanda ce qu'il liſoit. Madame, lui répondit-il, ce ſont des vers que j'apprends, & que je veux conſerver éternellement gravés dans mon cœur, parce qu'ils me ſemblent parfaitement beaux : comme vous avez le goût meilleur que perſonne du monde je vous en fais juge vous-même. Elle les prit, &

les alloit lire, quand une des ſupérieures qui ſurvint, la jetta dans la néceſſité de les cacher: & s'étant retirée dans ſa chambre pour ſatisfaire ſa curioſité, elle y trouva ceux que vous allez lire.

Je vous aime, Angelique, & n'en fais point miſtere;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtreſſe d'un cœur;
Non d'un amour conçu par les ſens en tumulte,
A qui l'ame applaudit ſans qu'elle ſe conſulte;
Et qui ne concevant que d'aveugles déſirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaiſirs.
Ma paſſion pour vous, généreuſe & ſolide,

A la vertu pour ame, & la raiſon pour guide,
Pour objet le mérite ; & veut ſous vôtre loi
Mettre tout en ce jour ce qui dépend de moi.

La Mere Angelique qui me faiſoit confidence de ſes plus ſécretes penſées, m'ayant rencontrée, me pria de donner adroitement à Lindor (c'eſt ainſi que ſe nommoit le jeune Peintre) un papier qu'elle me mit entre les mains; ce que je fis. Il prit ce papier d'un air contraint, comme s'il eut eu honte de le recevoir de ma main, & le mit dans ſa poche ſans le lire: le ſoir pendant ſon ſouper il n'oſa lever les yeux ſur Angelique, qui, de ſon côté, ſe repentoit de lui avoir envoyé le papier que je lui avois porté. Quand il fut dans ſa chambre, il médita ſur cette avanture, & diſoit en lui-même: Qu'ai-je fait? Y auroit-

il dans les vers que je lui ai donnés quelque choſe de trop libre ou de trop peu reſpectueux, pour que la belle Angelique me les eut renvoyés ſi ſubitement? Oui ſans doute; autrement elle auroit attendu l'occaſion de me les rendre elle-même. Voyons donc encore ce qui a pu la choquer. Il tire le papier de ſa poche, & lit ces mots.

Puiſque vous bornez vos déſirs
Aux tranquilles plaiſirs
D'un amour mutuel;
Aimez, contentez-vous
De regner ſur un cœur fidel,
Il n'eſt point d'empire plus doux.

Quel fut ſa ſurpriſe, ou plutôt ſon déſeſpoir après avoir lû ce ſixain! Il fit mille imprécations contre ſa timidité, & ſe repentit mille fois de n'avoir pas ouvert ce papier plutôt, pour marquer à Angelique toute la

reconnoiſſance qu'il en avoit. Enſuite ſe reſſouvenant de la contenance froide qu'il avoit tenu avec elle pendant qu'il ſoupoit, que penſera t'elle de moi, diſoit-il, & que puis-je faire pour gagner ce que mon peu de jugement m'a fait perdre ? Comme il reconnut qu'elle avoit pris ces vers dans un opera, & qu'il en avoit un recueil, il y en chercha auſſi qui puſſe marquer à ſa belle tout le repentir dont il ſe ſentoit touché pour la faute qu'il venoit de commettre. Il en trouva de fort touchans : mais la difficulté de les lui faire tenir, parce qu'elle le fuyoit, & qu'elle m'avoit défendu de l'approcher, fut cauſe qu'il ſe paſſa deux jours ſans qu'il reçut de nos nouvelles. Pendant ce peu de tems il tomba dans une mélancolie ſi grande, que Madame s'en apperçut : de ſorte que craignant qu'il ne ſe déplut dans cette maiſon, elle ordonna à la mere S. Dominique,

qui étoit une groſſe réjouie, & très-ſpirituelle, de travailler avec lui, ſous prétexte qu'elle avoit appris à deſſiner des ornemens pour la broderie, mais à la vérité dans la vûe de le déſennuyer. Il auroit bien mieux aimé être ſeul, pour rêver à loiſir à ſon aimable Angelique. Quoique S. Dominique ne fut pas dépourvue de charmes, il cherchoit cependant toutes les occaſions imaginables de ſe défaire d'elle. Angelique de ſon côté croyant que Lindor l'avoit mépriſée, prit la réſolution de ne plus penſer à lui. Elle me chargea de lui rendre les vers qu'il lui avoit donnés, & de retirer ceux qu'il avoit d'elle. Je fus le trouver dans l'endroit où il travailloit ſeul pour lors; & lui ayant propoſé cet échange, il prit le papier que je lui préſentai, & en tira un de ſa poche qu'il me donna. Je le portai dans le moment à Angelique, qui, en le recevant, me

demanda ſi Lindor n'avoit pas fait quelque difficulté de me le rendre ; je lui dis que non ; qu'au contraire il ſembloit qu'il fut déjà préparé à le faire, même avant que je lui en fiſſe la demande, & qu'il me l'avoit remis avec une eſpece de ioie. Le perfide, dit-elle, n'avoit pas d'autre deſſein que de tirer un aveu de moi, pour s'en mocquer par après. Pleine de douleur & de dépit, elle déchire le papier & le jette à ſes pieds : mais s'étant apperçue que ce qu'il contenoit n'étoit point de ſon écriture, elle en ramaſſa les morceaux, les raſſembla, & lut ce qui ſuit.

Je vous demande pardon, Madame, ſi je ne vous ai pas marqué la reconnoiſſance que je reſſens & que je dois à vos bontés. La crainte que j'ai eu de vous avoir offenſée, en vous faiſant une déclaration des ſentimens de mon cœur par les vers que je vous avois

donnés, me fit recevoir avec quelque ſorte de froideur ceux qui me furent donnés de votre part, m'imaginant que ce ne pouvoit être que les miens que vous me renvoyiez par mépris. Cette opinion s'empara ſi fort de mon eſprit, que le ſoir en ſoupant je n'oſai jamais lever les yeux ſur vous, de crainte de rencontrer dans les vôtres le reproche de ma témerité : & je ne ſuis revenu de mon erreur que lorſque m'étant retiré dans ma chambre, je voulus examiner de ſens raſſis par quel endroit je pouvois vous avoir déplu. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je reconnus que j'étois en même tems & le plus heureux & le plus malheureux de tous les hommes ! Deux jours qui m'ont duré deux ans, ſe ſont déjà paſſés ſans que j'aie pu trouver l'occaſion de vous prouver mon innocence.

Ne fuyez pas de grace un ſi fidel amant.
Venez, venez me traiter de coupable,

Malgré tous les malheurs dont le deſtin
m'accable ;
Votre abſence eſt mon ſeul tourment.
Douces, mais trompeuſes délices,
Deviez-vous commencer & finir dans
un jour!
A peine ai-je gouté les douceurs de
l'amour,
Que j'en reſſens les plus affreux
ſupplices.

Ce billet ne déplut point à Angelique, bien que d'abord elle me dit le contraire : & pour me perſuader qu'elle vouloit s'en tenir à ſa premiere réſolution, elle ceſſa d'aller au ſouper de Lindor ; mais cette conduite venoit moins d'un véritable refroidiſſement, que de la crainte de laiſſer voir ſur ſon viſage les mouvemens de ſon ame. Elle l'auroit vû plus volontiers en particulier, elle en chercha même les occaſions, afin de s'expliquer en liberté ſur bien des choſes,

choſes, & pour établir plus ſurement le commerce de leurs chaſtes amours. Ce fut dans ce deſſein qu'elle alla le chercher dans l'ouvroir ; mais l'y ayant trouvé avec S. Dominique, qui, dans ce moment, rioit de quelque choſe de plaiſant qu'elle lui avoit dit, elle ſe retira le cœur pénetré de jalouſie. Elle me vint trouver dans ma chambre, & me dit, toute tranſportée de colere : Ah ! Lindor eſt tête à tête avec la ſœur S. Dominique ; je n'ai plus rien à prétendre ſur ſon cœur ; c'étoit elle que je craignois le plus. Que ne m'eſt-il permis de m'éloigner d'ici de plus de cent lieues ! En diſant cela elle ſe retira dans ſa chambre, où apparemment elle écrivit un billet à Lindor qu'elle m'apporta, me priant de le lui donner pendant que les religieuſes ſeroient à la méditation. S. Dominique, que l'Abbeſſe avoit diſpenſée de tous les petits devoirs,

m'empêcha de faire mon petit meſſage ; mais Lindor m'ayant vû paroître, ſe douta bien que j'avois quelque choſe à lui communiquer.

Il vint me joindre dans le grand veſtibule, où lui ayant donné ce billet, il le baiſa pluſieurs fois. Pendant la méditation Angelique médita ; mais plus, je crois, ſur l'abſence de ſa rivale, qu'elle n'y voyoit pas, que ſur tout autre ſujet. Après la méditation, elle me vint demander avec empreſſement ſi j'avois donné ſon billet à Lindor. Lui ayant dit qu'oui : que je ſuis malheureuſe, dit-elle ! S. Dominique me décelera ; elle l'aura vû ſans doute, car elle n'étoit point à la méditation. Je ne lui ai pas donné devant elle, lui dis-je, ne craignez rien de ſa part ; s'étant raſſurée à ces mots, elle me demanda : comment Lindor l'a-t-il reçu ? En le baiſant tendrement, lui dis-je. Auſſitôt que j'eus prononcé ces dernieres

paroles, elle baiſſa ſon voile pour cacher ſon déſordre, & me quitta. Dans ces entrefaites, Lindor étoit dans de grandes impatiences de ſe voir ſeul pour lire ſon billet; le ſouper que l'on ſonna l'ayant délivré de S. Dominique, il le tira de ſa poche, & y lut les vers ſuivans:

Heureuſe une ame indifférente!
Le tranquille bonheur dont j'étois ſi contente
Ne me ſera-t-il point rendu!
Dedans ce lieu tout eſt paiſible;
Hélas! que ne m'eſt-il poſſible
D'y trouver le repos que mon cœur a perdu.
O ciel, quelle froideur ſuccede à tant de flame!
Il me fuit l'inconſtant, & m'ôte tout eſpoir.
Ah, que n'a-t-il toujours évité de me voir!
Qu'il auroit épargné de tourmens à mon ame!

Sur la foi des ſermens dont il flattoit
mes vœux,
J'eſperois un deſtin heureux.
Je croyois voir toujours nos cœurs
d'intelligence;
Je m'aſſurois que jamais l'inconſtance
Ne briſeroit de ſi beaux nœuds:
Ah, qu'il eſt dangereux
De s'engager ſur la vaine aſſurance
Des ſermens amoureux!
L'infidele attendoit pour éteindre ſes
feux,
Qu'il m'en eût fait ſentir toute la vio-
lence:
Que le charme fatal d'une douce eſpé-
rance
Expoſe un cœur crédule à des maux
rigoureux!
Ah! qu'il eſt dangereux
De s'engager ſur la vaine aſſurance
Des ſermens amoureux!

Dès que Lindor eut lû ces vers, il réſolut, à quelque prix que ce fut, de

ſe défaire de S. Dominique, pour ne plus tenir l'autre en cervelle. Si-tôt qu'il put joindre l'Abbeſſe, il lui dit: Madame je ſuis obligé en conſcience de vous dire que c'eſt trop expoſer une fille que de la laiſſer ſeule avec moi. Point du tout, répondit l'Abbeſſe, je connois trop la ſageſſe de l'un & de l'autre: mais reprit Lindor, lorſqu'elle eſt montée ſur l'échafaut & que je ſuis en bas, j'ai des yeux... Elle comprit bien ce qu'il vouloit dire: dans le moment elle paſſa dans l'ouvroir, & dit à S. Dominique: Ma ſœur, je ſuis d'avis que vous acheviez l'ouvrage de broderie que vous avez commencé; quand il ſera fait, vous pourrez revenir ſi Lindor a beſoin de vous; deſcendez. Elle ſe mit auſſi-tôt en devoir d'obéir à Madame, & lui témoigna que c'étoit avec raiſon qu'elle avoit ſi bonne opinion de ce jeune homme: & cette bonne opinion s'augmenta de telle

ſorte, qu'elle lui auroit confié toutes les religieuſes du couvent. Ce ne fut pas ſans un regret extrême que Saint-Dominique quitta Lindor. Madame s'en apperçut elle-même par ſon ouvrage, qu'elle avançoit plus en un jour qu'elle n'avoit fait auparavant en quatre, dans l'eſperance de retourner avec Lindor ſitôt qu'il ſeroit achevé. Cependant Lindor qui bruloit d'impatience de faire connoître à Angelique qu'il lui avoit ſacrifié ſa rivale, me chercha, me joignit, me pria de lui donner un billet. Je m'en chargeai, & l'ayant porté à Angelique, elle l'ouvrit & y trouva ces mots:

Je ne ſçaurois entendre
Une plainte ſi tendre:
Je ſouffre autant que vous, les Dieux
m'en ſont témoins:
Faut-il vous immoler ma vie?
Ordonnez, ce ſera le plus doux de mes
ſoins,

De ſatisfaire à votre envie:
Mais calmez vos tranſports, & ne
m'affligez plus
Par des reproches ſuperflus.
Vous connoiſſez mon cœur incapable
de feindre.
Je ſuis moins criminel que je ne ſuis à
plaindre;
Et ſi vous avez vû quelqu'autre auprès
de moi,
Avec bien du regret j'en ai reçû la loi:
Cependant pour vous ſatisfaire,
Je ſuis tout prêt à m'en défaire.

Elle fut très-contente de ce billet. Le lendemain elle m'apporta deux couplets de chanſon qu'elle me pria de donner à Lindor quand je le verrois, & de lui dire qu'elle le prioit de les apprendre par cœur, de les chanter & de les mettre en pratique; & qu'elle en feroit autant de ſon côté. Voici la chanſon.

D'une conſtance extrême
Un ruiſſeau ſuit ſon cours,
Il en ſera de même
Du choix de mes amours;
Et du moment que j'aime,
C'eſt pour aimer toujours.

Jamais un cœur volage
Ne trouve un heureux ſort;
Il n'a pas l'avantage
D'être long-tems au port,
Il craint encor l'orage
Au moment qu'il en ſort.

Depuis ce tems-là ils vécurent en aſſez bonne intelligence, tant qu'il reſta dans le couvent; mais Lindor ayant reconnu que l'Abbeſſe ne feroit rien pour lui, tant qu'elle auroit beſoin de ſon pinceau, fâché d'ailleurs de perdre ainſi ſa jeuneſſe, il pratiqua plus aſſidument qu'auparavant une tante qu'il avoit à Paris: elle lui propoſa de ſe marier avec la fille d'un

chirurgien du Roy, dont elle avoit épouſé le frere, & ce mariage fut conclu peu de tems après, au grand regret de la mere Angelique, qui, depuis, a fait pénitence de ſon attachement, & a vécu en bonne religieuſe.

III. GAGE.

VOILA une montre; à qui eſt-elle? demanda la dépoſitaire; elle m'appartient, répondit une Demoiſelle déjà un peu âgée; donnez-la moi, s'il vous plaît, madame, & je vais ſatisfaire aux ordonnances du jeu.

Hiſtoire du donneur d'Eau-benite.

Le grand nombre d'enfans n'accommode pas toujours une famille. Nous étions huit chez mon pere, cinq garçons & trois filles: deux de

mes sœurs se firent religieuses ; un de mes freres, qui étoit l'aîné, prit les ordres & se fit prêtre ; un autre prit le parti des armes ; un autre fut medecin ; le quatriéme fut Jésuite ; & le cinquiéme étudia en droit & se fit avocat : c'est sur ce dernier que roule l'histoire que je vais conter. Mon pere se voyant sur la fin de ses jours, voulut, avant que de mourir, nous partager également ce qui lui restoit de bien, afin de prévenir toute sorte de dissension entre nous : après sa mort, chacun prit un parti convenable à ses facultés & à l'état qu'il avoit embrassé ; nous restâmes trois à la maison, sçavoir, le prêtre, l'avocat & moi ; nous vivions frugalement & sans ambition avec le peu de bien que notre pere nous avoit laissé, & le revenu d'un petit bénéfice qu'avoit mon frere aîné : l'avocat qui sembloit avoir renoncé au mariage, n'ambitionnoit point une plus grosse for-

tune ; il menoit une vie reglée, & avoit beaucoup de religion & de dévotion à la ſainte Vierge.

Il alloit ſouvent entendre la Meſſe à Notre-Dame, & n'y alloit jamais qu'il ne donna quelque choſe à un petit bon-homme vêtu de ſerge griſe, & couvert d'un manteau de même étoffe ; ce petit vieillard offroit de l'eau benite à tous ceux qui entroient dans l'Egliſe ou qui en ſortoient. Un jour mon frere lui donna le double de ce qu'il avoit coutume de lui donner, & lui dit : mon bon ami, j'ai un procès à juger, priez Dieu qu'il me faſſe la grace de faire connoître mon bon droit à mes juges, car ſi je le perds, je ſuis ruiné : cela dit, il alla entendre la Meſſe. Il avoit bien raiſon de dire que ſi nous euſſions perdu ce procès nous étions ruinés, parce que la ſomme qu'on nous demandoit excédoit celle que mon pere nous avoit laiſſée ; elle avoit déjà été payée,

mais notre partie adverſe étoit puiſſante, & nous avions tout lieu de craindre. Mon frere après avoir oui la Meſſe s'étant rapproché du benitier, le donneur d'eau-benite lui dit: Monſieur, il y a déjà long-tems que je ſubſiſte des aumônes que vous & les autres gens de bien me faites, il eſt juſte que j'en aye de la reconnoiſſance: vous m'avez dit de prier Dieu pour le gain de votre procès; les prieres ſont bonnes, Monſieur, mais il faut auſſi de l'argent pour cela: ſi vous en avez beſoin, je m'offre de vous en faire prêter, & telle ſomme qu'il vous plaira, vous n'aurez affaire qu'à moi; apportez votre billet ici, & ne vous mettez point en peine du reſte. Mon frere nous ayant fait ce rapport, nous trouvâmes à propos de nous ſervir de l'occaſion, & d'emprunter 200 écus: le lendemain mon frere fit un billet de cette ſomme, & le porta avec lui à Notre-Dame; en

entrant il préſenta ce billet au petit vieillard, qui lui dit: Monſieur, allez entendre la Meſſe, & au retour je vous donnerai la ſomme que porte votre billet; ce qu'il fit. Nous reconnumes par effet que l'argent aide beaucoup à ſoutenir un bon droit; nous gagnâmes notre procès avec dépens. Si-tôt que nous fumes rembourſés de nos frais, mon frere alla reporter l'argent au donneur d'eau benite; & lui ayant voulu donner deux louis d'or pour reconnoiſſance du plaiſir qu'il nous avoit fait, il les refuſa diſant: à Dieu ne plaiſe, Monſieur, que je reçoive rien de vous; je ne vous ai point ſervi par interêt, & ne veux exiger d'autre reconnoiſſance, que les aumones que vous avez coutume de me faire. Le lendemain mon frere l'Avocat ne manqua pas à ſon ordinaire d'aller à Notre-Dame; il donna comme par aumône une piece de quinze ſols au

petit vieillard, qui la reçut avec toute l'humilité poſſible. Au retour de la Meſſe, ce bon homme lui dit: Monſieur, je ſçais que vous êtes encore garçon, j'ai penſé à vous donner une femme; n'ayez aucune répugnance de la recevoir de ma main; celle que je vous propoſe eſt ſage & belle, & ſi 15000 écus d'argent comptant vous accommodent, je me fais fort de vous les faire avoir. Mon frere le remercia de ſa bonne volonté, & dit qu'il lui rendroit réponſe au premier jour. Il vint enſuite nous conter cette avanture. Nous eumes beaucoup de peine mon frere aîné & moi à le réſoudre à ſe marier; enfin il nous promit de voir la fille qu'on lui propoſoit; mais en nous proteſtant que ſi c'étoit une coquette, il ne vouloit plus entendre parler de mariage. Il retourna donc à ſon ordinaire à Notre-Dame, & demanda au bon homme s'il pouvoit lui faire voir la Demoiſelle dont il lui

avoit parlé : oui-da, lui dit-il, au retour de la Meſſe je vous menerai à ſon logis ; ſoyez aſſuré d'être bien reçu d'elle & de ſon pere. La Meſſe finie il rejoignit le bon homme, qui le mena dans une de ces petites rues qui ſont derriere Saint Denis de la Chartre ; il tira une clef de ſa poche, dont il ouvrit une aſſez petite porte ; il fit entrer mon frere, qui plein de confiance dans la bonne foi de ſon conducteur, monta un eſcalier aſſez étroit. Ils entrerent dans une chambre non magnifique, mais propre pour ce qu'elle contenoit ; elle n'étoit ornée que d'un lit de ſerge griſe & de quelques chaiſes de même, & une natte y ſervoit de tapiſſerie ; ce qu'il y avoit de meubles étoit ſi clair, que l'on ſe fut miré dedans. Le bon homme heurta doucement à une porte qui étoit dans cette chambre : celle qui l'ouvrit étoit une grande fille fort belle, qui, loin d'être co-

quette, n'avoit pour parure qu'un ſimple habit d'étamine avec du linge uni; cependant avec ces ajuſtemens elle avoit tant de grace & de modeſtie, que mon frere en fut charmé d'abord. Le bon homme lui dit: Monſieur, voilà la fille dont je vous ai parlé; je ſuis ſon pere, & voilà l'argent que je vous ai promis, ajouta-t-il, en ouvrant un coffre: au reſte, je vous donne une fille qui ne ſçait gueres des choſes du monde; feue ſa mere & moi l'avons élevée dans la crainte de Dieu, & loin du tumulte: elle ne manque cependant pas d'eſprit, mais c'eſt un eſprit tout neuf auquel vous donnerez telle teinture qu'il vous plaira. Pour moi, ſi-tôt que vous ſerez mariés, je me retirerai à la campagne, où je vivrai du peu de bien que je me réſerve, & l'on n'entendra plus parler de moi.

Mon frere lui dit qu'il étoit fort content de ce qu'il lui offroit, mais

qu'il ſeroit bien fâché de prendre ſa fille contre ſon gré. Le bon homme ſe tournant vers elle, lui dit : Ma fille, j'ai choiſi Monſieur entre tous les plus honnêtes gens que je connoiſſe pour être mon gendre ; il veut bien me faire cet honneur : ne voulez-vous pas bien auſſi recevoir ſa main ? Mon pere, lui répondit-elle, je n'ai point d'autre volonté que la votre, & ſi j'étois maîtreſſe de moi, & que je connuſſe la probité de Monſieur, comme vous la connoiſſez, j'y ſerois portée même d'inclination. Mademoiſelle, lui dit mon frere, je tacherai de me comporter avec vous de maniere que vous n'aurez jamais ſujet de perdre la bonne opinion que vous avez de moi. Cela dit, il prit congé d'elle ; il amena ſon pere diner chez nous, où nous prîmes enſemble toutes les meſures néceſſaires pour la concluſion de ce mariage, qui ſe fit peu de tems après ; & notre belle-

ſœur a depuis paſſé dans le voiſinage & dans l'eſprit de tous ceux qui l'ont connue, pour une femme parfaite en eſprit, en vertu & en beauté: elle avoit un air charmant quand elle parut ſous un habit convenable à la condition de ſon mari.

Le Ciel a beni ce mariage: ils ont vêcu long-tems enſemble, & Dieu leur a fait la grace de laiſſer des ſucceſſeurs & des neveux dignes d'eux.

IV GAGE.

CETTE courte hiſtoire donna ſujet de parler à toute la compagnie, & l'on convint que la vertu devoit être récompenſée dans quelque état & ſous quelque habit qu'elle ſe rencontrât. L'on tira enſuite un nouveau gage, qui étoit une fiole de criſtal garnie d'or: Elle m'appartient,

dit un Colonel, mais je n'aurai pas de peine à la retirer ; & ſans chercher un ſujet étranger, je vais raconter une aventure qui m'eſt arrivée, dont les incidens pourront divertir la compagnie. Et continuant de parler, il dit ces mots :

Hiſtoire du Colonel & de Mademoiſelle de S. V.

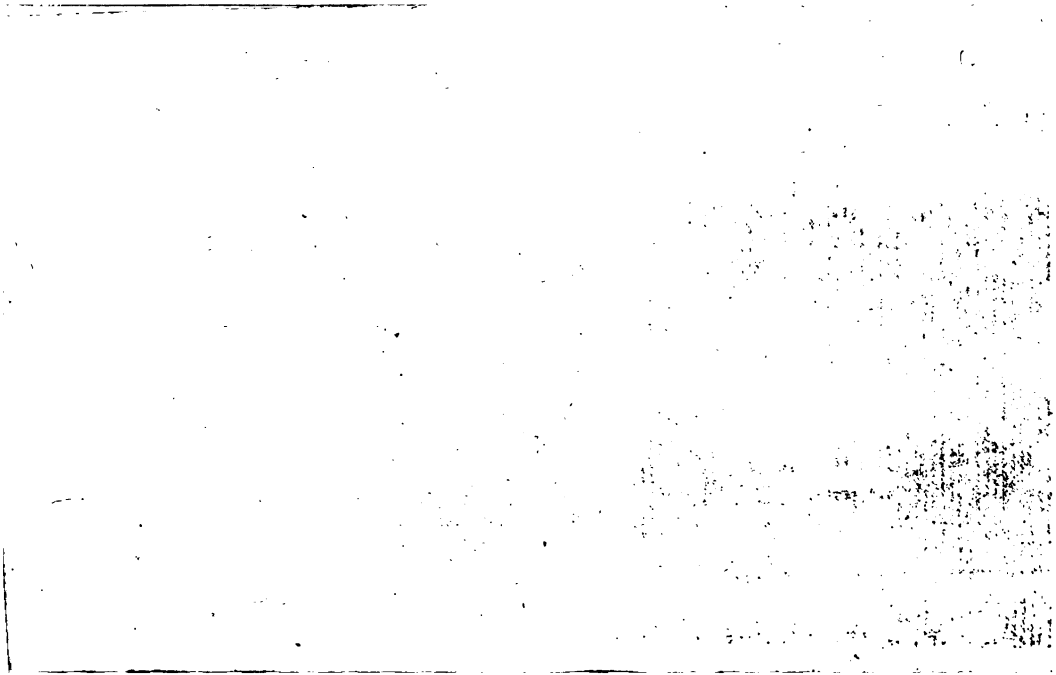
Entre les choſes les plus parfaites de la nature, il n'y a rien à mon ſens qui plaiſe davantage aux yeux des hommes, que la vue d'une belle femme ; & je ſuis tellement prévenu de cette opinion, que depuis que mon cœur eſt devenu ſenſible, j'ai cherché toutes les occaſions imaginables pour ſatisfaire en cela ma curioſité. Un hyver étant à Paris, j'allois fort ſouvent entendre la Meſſe aux Minimes de la Place Royale, moins à la verité, par dévotion, que

pour y voir les belles. Parmi toutes celles qui brilloient le plus dans cette Egliſe, j'en vis un jour entrer une de l'âge d'environ dix-neuf à vingt ans. Je n'ai jamais rien vu au monde de plus beau, que cette aimable fille : elle avoit l'air grand, la taille admirable ; & la juſte proportion des traits de ſon viſage, jointe à la vivacité de ſon tein, faiſoit un aſſemblage merveilleux. Cette charmante perſonne étoit ſuivie d'une demoiſelle & de deux laquais, dont l'un portoit la queue de ſa robe qui étoit magnifique, & l'autre un livre dont la couverture étoit garnie de plaques d'or. L'éclat de cette beauté fixa tellement mes regards, & toucha ſi fort mon cœur, que je négligai depuis toutes les autres ; & le plaiſir que j'avois à contempler un objet ſi parfait, fit que je ne manquai pas tous les jours de me rendre dans cette Egliſe à la même heure. Soit qu'elle y vint en

négligé, ou richement parée, mes yeux découvroient toujours en elle quelque choſe de nouveau, qui me faiſoit plaiſir. Mais ma felicité ne fut pas de longue durée : cette belle perſonne diſparut, & quelque aſſiduité que j'euſſe depuis à me rendre en ce lieu, je ne la revis plus.

J'eus un extrême regret de n'avoir pas eu la précaution de m'informer de ſon nom & de ſa demeure ; me flattant que ſi je l'euſſe ſçu, il ne m'eut pas été difficile de trouver entrée chez elle. Je mis tout en uſage pour réparer cette faute : & comme je ne négligeois rien dans cette recherche, paſſant un jour dans la rue Saint Louis, je vis ſur la porte d'un grand logis un laquais vêtu de livrées qui me parurent être celles dont j'étois en peine. Ne voulant pas manquer cette occaſion, je dis à un de mes gens de demander à une voiſine qui étoit ſur ſa porte, le nom du

maître de ce laquais ; le mien me rapporta qu'il s'appelloit Monſieur P. P. Enſuite j'abordai moi-même ce laquais, & lui dit : Mon ami, faites-moi le plaiſir de me dire comment ſe porte Mademoiſelle P. Il fit un grand ſoupir, & me dit : Hélas ! Monſieur, elle mourut hier au ſoir, & nous n'attendons que nos habits de deuil pour en faire les funerailles. Cette réponſe me ſurprit, de ſorte que je demeurai comme ſi j'euſſe été frappé de la foudre ; & ſans pouvoir parler davantage, je me retirai chez moi, où faiſant de ſérieuſes réflexions ſur cette mort inopinée, je diſois en moi-même : N'ai-je donc connu tant d'appas, que pour en regretter auſſitôt la perte ? & faut-il que ma mauvaiſe fortune, de concert avec la mort pour me perſécuter, enleve aujourd'hui le plus beau chef-d'œuvre de la nature ? Ces penſées m'affligerent tellement, que tous mes



amis s'apperçurent de mon chagrin, & firent leurs efforts pour me divertir.

Un ſoir que je me retirois ſeul aſſez tard (nous étions pour lors dans le carnaval) j'entendis la voix d'une femme qui, par une fenêtre, demanda à demi-bas êtes-vous là? Oui, dis-je: recevez donc le paquet, ajouta-t-elle, en le laiſſant tomber. Je ne doutai pas que ce ne fut un vol domeſtique: dans le deſſein que j'avois de le rendre le lendemain, je reculai ſix pas en arriere, pour voir ſi je pouvois remarquer la maiſon; mais en vain, la nuit étant trop obſcure. Je m'approchai de la porte pour ſentir à tâtons ſi j'y trouverois quelque choſe de remarquable: en m'approchant, j'apperçus ſous la même fenêtre d'où j'avois reçu le paquet, une perſonne qui m'ayant auſſi apperçu, s'éloigna de moi. Ce vol eſt concerté, dis-je en moi-même, & l'ombre qui vient de paroître n'é-

toit venue que pour avoir le paquet que je tiens. Je m'approchai de la porte ; & ayant entendu qu'on l'ouvroit doucement, je m'arrêtai tout court, & vis ſortir comme deux femmes, dont une me demanda tout bas : Avez-vous le paquet ? Oui, dis-je ; ſuivez-nous donc, reprit-elle ; ce que je fis pour ſçavoir juſqu'où iroit cette avanture. Après avoir marché environ cinq à ſix cens pas, nous arrivâmes à une petite porte, où après avoir tiré une corde qui répondoit à une ſonette, on vint ouvrir avec de la chandelle. Je vis alors que celles que j'avois ſuivies étoient deux Demoiſelles, dont l'une étoit magnifiquement vêtue, quoiqu'en négligé. Je ne leur vis point le viſage, parce qu'elles entrerent ſans tourner la tête. Ayant traverſé une premiere chambre, elles paſſerent dans une ſeconde ; & me firent dire par la ſervante qui nous avoit ouvert,

de demeurer dans l'antichambre, & de lui donner le paquet que j'avois apporté. Je le lui donnai, & me tins-là pour voir la fin de cette comedie. Une demie-heure après j'entendis de grands cris, comme d'une perſonne qu'on égorgeoit. Alors ſans balancer je mis l'épée à la main pour ſecourir cette pauvre affligée. Je n'eus pas plutôt mis le pied dans la chambre, que je connus que mon ſecours étoit inutile. Changeant l'opinion que j'avois que ces femmes fuſſent des larronneſſes, je me doutai au contraire, que celle qui crioit ſi fort, étoit ſur le point de rendre à la nature ce qu'elle en avoit emprunté; ce qui me fut confirmé par une groſſe femme, qui ſortant de la chambre, & paſſant au travers de celle où j'étois, me dit: Grace à Dieu, c'en eſt fait, Mademoiſelle eſt accouchée heureuſement; je lui ai fait voir qu'elle ne s'eſt point trompée en me

choiſiſſant entre toutes les autres ſages-femmes. Cela dit, elle paſſa; & en repaſſant, elle me fit une grande reverence, me prenant ſans doute pour le pere de l'enfant qu'elle venoit de recevoir. D'autre côté, la Demoiſelle ſe voyant délivrée, demanda une plume, de l'encre & du papier, écrivit une lettre qu'elle ferma, & dit à la ſervante de la ſage-femme, de la donner à celui qui étoit dans l'antichambre, pour la porter à ſon adreſſe. On me donna cette lettre, & je la portai chez un jeune Magiſtrat à qui elle s'adreſſoit. Comme l'on m'avoit recommandé de la donner en main propre, je heurtai tant & ſi fort, que ſon ſuiſſe las d'entendre le bruit que je faiſois, vint m'ouvrir la porte. Me voyant en habit bleu galonné d'or, & un papier à la main, il crut que j'étois un Officier du Roi, qui apportoit à ſon maître desordres ſecrets de la

Cour ; il éveilla ſon valet de chambre à qui il dit la choſe comme il la penſoit : celui-ci ſe leva & m'introduiſit dans la chambre de ſon maître, qui d'abord me demanda ce que je voulois : Vous donner une lettre, lui dis-je, en la lui préſentant. De quelle part ? me demanda-t-il ; vous le verrez, lui dis-je : il ouvrit donc cette lettre, & lut ce qui ſuit :

Je ſuis enfin délivrée du peſant fardeau que j'ai eu tant de peine à cacher ; & je puis dire que mes précautions n'ont pas été inutiles, l'affaire étant arrivée à bonne fin. Je ne compte pour rien les douleurs que j'ai ſouffertes, puiſque c'eſt vous qui me les avez cauſées ; & cette penſée m'a beaucoup ſervi à les ſupporter. Le laquais qui vous doit avoir remis cette lettre entre les mains, m'eſt fidele ; donnez-lui votre réponſe en toute ſûreté. Je n'ai pas voulu qu'il parût avec ſon habit ordinaire, afin

que la ſage-femme même qui m'a délivrée, ignore qui je ſuis. Au reſte, venez me voir le plutôt que vous pourrez, & je vous inſtruirai de tout.

Si-tôt qu'il eut achevé de lire cette lettre, il y fit cette réponſe.

Je ſuis ravi, mon Ange, de ce que vous êtes heureuſement accouchée, & plus encore de ce que vos douleurs ne vous ont point alienée pour moi. J'irai tantôt vous voir, & nous réſoudrons enſemble toutes choſes: ménagez-vous le plus que vous pourrez, & feignez ſi bien une autre maladie, que la fin du myſtere réponde à ſon commencement: mais quelque choſe qui arrive, ſoyez ſûre que mon cœur ne ſera jamais à d'autre qu'à vous.

Il ferma cette lettre & me la donna avec quatre louis d'or qu'il me gliſſa dans la main. Ayant pris congé

de lui, je courus chez la Sage-femme, qui me dit que la Demoiſelle que je cherchois s'étoit trouvée en ſi bon état, qu'elle avoit voulu s'en retourner chez elle, d'ailleurs que je n'avois que faire de me mettre en peine de l'enfant, qu'elle auroit ſoin de le mettre entre les bras d'une bonne nourriſſe. Pour l'encourager à faire ce qu'elle diſoit, je lui mis entre les mains deux des quatre louis que le Magiſtrat m'avoit donnés, lui diſant: Tenez, Madame, voilà pour le premier mois. Cela la confirma dans l'opinion qu'elle avoit que je fuſſe le pere de cet enfant, qui étoit un beau garçon. Je la laiſſai dans cette penſée, & je fus chercher le logis de la Demoiſelle, qu'il ne me fut pas difficile de retrouver, l'adreſſe étant ſur la lettre, & le jour commençant à paroître.

Comme j'arrivois à ſa porte, je vis comme une eſpece de Laquais

ſans livrée, qui attendoit qu'on ouvrit pour entrer. Je lui demandai s'il étoit du logis, il me répondit qu'oui: Qui ſervez-vous là-dedans, mon ami? Je ſuis, dit-il, à Mademoiſelle S. V... Puiſque vous êtes à elle, repartis-je, tenez, donnez-lui cette lettre en main propre, & voilà pour votre peine, ajoutai-je, en lui donnant les deux autres louis du Magiſtrat. Il faut ſçavoir que ce Laquais avoit paſſé la nuit à attendre un paquet qu'on lui devoit donner, & ce paquet étoit juſtement celui que j'avois reçu; parce que dans le tems que je paſſois, il s'étoit retiré de crainte d'être vû, & que je m'étois trouvé juſte pour le recevoir des mains de la Femme-de-Chambre, qui crut en me le donnant, que c'étoit lui qui le recevoit. Comme il faiſoit grand froid cette nuit-là, ce malheureux alloit & venoit pour s'échauffer, ce qui fut cauſe qu'il ne vit point rentrer les Demoiſelles qui

s'étoient pourvûes d'une clef pour faire moins de bruit, & rentrer plus ſecretement. Voilà pourquoi il avoit attendu juſqu'au ſoir ; & lorſque je lui donnai cette lettre, il crut que c'étoit le paquet qu'on lui avoit dit d'attendre : cela le conſola du froid qu'il crut n'avoir pas enduré en vain, à quoi n'aiderent pas peu les 2 louis que je lui avois donnés. Si-tôt que la porte fut ouverte, il donna la lettre à ſa Maîtreſſe, qui lui demanda comment ſe portoit celui qui la lui avoit donnée. Fort bien, lui répondit-il. N'a-t'il pas, reprit-elle, montré bien de la joye ? Ma foi, Mademoiſelle, repliqua le Laquais, non-ſeulement ſur ſon viſage ſon contentement s'eſt fait ſentir, mais encore par ſes actions. Comment cela ? Lui demanda la Demoiſelle ; en me donnant deux louis pour ma peine, répondit-il. Vraiment, dit la Femme-de-Chambre, ta fortune ſeroit bien-

tôt faite, ſi tu avois ſouvent de pareilles nuits. Je le voudrois encore de tout mon cœur, répondit-il, à peine de ſouffler encore dans mes doigts. Cela dit, il ſe retira. De mon côté je mis tout en uſage pour avoir entrée chez cette Demoiſelle. L'occaſion s'en préſenta où je l'attendois le moins. Ce fut dans une compagnie de femmes où l'on vint à parler des belles du Marais & du quartier de la Place Royale. J'exagerai la beauté de Mademoiſelle P. c'eſt dommage, dis-je, que cette belle fille ſoit morte! On pouvoit ſe vanter en la regardant, d'avoir vû tout ce que les Poëtes ont dit de la Déeſſe de la Beauté, tant pour la richeſſe de ſa taille, que pour la regularité des traits de ſon viſage. Toute la compagnie ſe prit à rire à ces paroles, & un de mes amis me demanda où j'avois vû cette merveilleuſe beauté? Aux Minimes, lui répondis-je; & c'étoit la fille du

Preſident P. reprit-il ? Oui, dis-je, elle-même ; & vous la trouviez belle ? Reprit une Dame de la compagnie ; ſans doute, lui répondis-je ; ſi belle que j'aurois négligé toutes choſes pour avoir le plaiſir de la voir. Parbleu, mon cher Marquis, dit mon ami, ne ſoutiens pas la gageure, ſi tu ne veux paſſer pour un homme de mauvais goût. Monſieur, reprit encore la Dame qui avoit parlé, puiſque vous avez tant de plaiſir à voir une belle perſonne ; je m'offre de vous en faire voir une telle ; que ſi Mademoiſelle P. vous a plu, celle-ci vous charmera tout-à-fait. Quelqu'un de la compagnie lui demanda de qui elle vouloit parler ? De Mademoiſelle S. V... répondit-elle. Chacun applaudit à ſon ſentiment, & tous conclurent qu'il n'y avoit point dans Paris une plus belle fille. Cela augmenta le deſir que j'avois de la connoître : je dis à cette Dame, que je

lui ſerois bien obligé, ſi elle vouloit me faire le plaiſir de m'y mener au plûtôt, & qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occaſion de voir cette belle perſonne. Dès demain ſi vous voulez, me dit-elle; vous n'avez qu'à vous rendre chez moi, & nous irons enſemble dans mon carroſſe. Je n'avois garde de manquer au rendez-vous. M'étant donc rendu le lendemain chez cette Dame, elle me mena chez Mademoiſelle S. V... qui nous reçut d'une maniere d'autant plus gracieuſe, que la Dame qui m'introduiſoit, étoit une de ſes intimes amies. Mais Dieu ſçait qu'elle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis que cette belle perſonne étoit la même que j'avois vûe aux Minimes, & que je croyois morte, trompé par la reſſemblance de la livrée de Mademoiſelle P. avec la ſienne. Hé bien, me dit tout bas la Dame qui m'avoit amené, trouvez-vous que celle-ci doive ceder à l'au-

tre ? Non lui dis-je, Madame, il n'y a pas de comparaiſon ; & je vous avoue que je n'ai jamais rien vû au monde de plus beau. Ce que je ſçavois d'elle me donna un peu plus de hardieſſe que je n'en aurois pris, ſi je l'euſſe ignoré ; & mes manieres libres ne lui déplurent pas. Avant que de ſortir je lui demandai la permiſſion de venir de tems en tems l'aſſurer de mes reſpects ; elle me répondit que je lui ferois bien de l'honneur. Comme nous nous en allions, nous rencontrâmes le Magiſtrat dans la cour. Il ſalua fort civilement la Dame ; & me voyant marcher immédiatement ſur ſes pas, il me ſalua comme de maître à valet, ſe contentant de me faire ſeulement un ſigne de tête, accompagné d'un *bon jour mon ami* aſſez ſec. Cela étonna la Dame avec qui j'étois. Je lui dis qu'elle ne devoit point être ſurpriſe de ce procedé, que nous étions aſſez

bons amis lui & moi, pour ne point faire de façons enſemble. Comment me dit-elle, vous connoiſſez ce Magiſtrat, & vous cherchiez qui vous donneroit entrée chez Mademoiſelle S. V...? Et qui vous l'aurois donnée mieux que lui? On ne peut être mieux qu'ils ſont enſemble. Je lui répondis que j'aimois mieux lui en avoir obligation qu'au Magiſtrat, qui de ſon côté dit à ſa Maîtreſſe : Vous avez un Laquais qui fait l'homme de conſéquence, quand il eſt ſous un autre habit que celui de la livrée : Il fait apparemment les doux yeux à quelque Griſette du premier ordre, dit la Femme de Chambre ; car quand il les va voir il ne porte point de couleurs. La converſation en demeura-là : & je ſçus ſi bien profiter de la permiſſion que m'avoit donnée Mademoiſelle S. V... que j'allois ſouvent la voir, & que de ſon côté elle me recevoit toujours à ſon ordinaire,

c'eſt-à-dire, parfaitement bien.

Un jour que je jouois avec elle ſur un guéridon auprès du feu, le Magiſtrat entra. Il fut ſurpris de me voir ſi familier avec celle dont il croyoit que je fuſſe le Laquais. Je me levai pour le ſaluer; Mademoiſelle S. V... qui perdoit, me dit avec chagrin, tréve de cérémonie, aſſeyez vous, s'il vous plaît, & regardez mon jeu, voilà ce que je porte. Je lui obéis: mais le Juge choqué de la mauvaiſe reception que lui faiſoit ſa Maîtreſſe, ſe retira. La Femme de Chambre le rencontrant ſur l'eſcalier lui demanda: Pourquoi donc, Monſieur, vous en allez-vous ſi-tôt? Vous ne faites que d'entrer: c'eſt, répondit-il, que ma préſence pourroit troubler le plaiſir que votre Maîtreſſe prend à jouer avec un Domeſtique. Comment un Domeſtique, dit-elle? C'eſt un Colonel. Mais ſans donner à cette fille le tems d'achever, il continua,

diſant : oui un Domeſtique, je ſçai bien ce que je dis, & ſon habit doré ne me fera pas prendre le change. Il s'en alla ſans vouloir s'expliquer davantage. La Femme de Chambre dit en elle-même, je ne m'étonne pas ſi ce beau Monſieur de balle eſt ſi humble & ſi civil, puiſque c'eſt ſi peu de choſe, trop heureux encore de ce qu'on le ſouffre dans une maiſon comme celle-ci : mais je veux pourtant avertir Mademoiſelle du rang qu'il tient dans le monde. Quand je fus ſorti elle ne manqua pas de demander à ſa Maîtreſſe avec qui elle croyoit avoir joué. Je ne ſçai au vrai ce que fait ce Gentilhomme qui vient de ſortir, lui répondit-elle ; mais je ſuis perſuadée que ce ne peut être qu'un homme de qualité, puiſque la Dame qui m'en a donné la connoiſſance ne s'en ſeroit pas mêlée ſi cela n'étoit pas, & que d'ailleurs ſes belles manieres le font aſſez connoître. En ve-

rité, Mademoiſelle, reprit la Femme de Chambre, Madame de ... vous a donné-là une belle connoiſſance! Un faux Marquis revêtu d'un habit doré. Ne vous y trompez pas ce n'eſt qu'un Gueux revêtu, un Valet déguiſé, un de ces Filoux qui ſe gliſſent ainſi chez les perſonnes de condition pour attraper l'argent du jeu. Eh qui t'a dit cela, repartit la Demoiſelle? C'eſt Monſieur P.... répondit-elle, en lui nommant le Magiſtrat: & c'eſt pour cela qu'il s'eſt retiré ſi promptement quand il vous a vûe tête-à-tête jouer avec un tel homme. Puiſque celà eſt ainſi, reprit la Demoiſelle, allez-vous-en tout-à-l'heure dire au Portier que je lui défends de le laiſſer jamais entrer ceans; ce qu'elle fit. Deux jours après revenant à mon ordinaire, le Portier me refuſa la porte, ſans me vouloir dire d'autre raiſon, ſinon qu'on lui avoit défendu de me laiſſer entrer. Me voyant ainſi privé de la

vûe de cette belle, je m'imaginai que ma préſence lui étoit devenue ſuſpecte, parce que le Magiſtrat m'ayant reconnu, lui avoit peut-être dit que je ſçavois le plus ſecret de ſon hiſtoire ; étant bien éloigné de penſer qu'il eût demeuré ſi longtems dans l'erreur. Mais nous étions lui & moi dans des penſées bien differentes, car il me croyoit toujours un Valet, & un Valet heureux ; ce qui mettoit le comble à ſon dépit & à ſa jalouſie. Quoi donc, perfide, diſoit-il, dans le fort de ſa rage, ſont-ce là les promeſſes que nous nous ſommes fait l'un à l'autre de nous aimer uniquement ? Aujourd'hui un gueux de Valet triomphe de ma fidelité ! Enſuite calmant ſon tranſport, il diſoit : peut-être auſſi les choſes ne vont-elles pas ſi loin que je me l'imagine... Puis en regardant au Ciel : Dieux ! Se peut-il faire que j'aye un Valet pour rival,

un Valet ! Mais qu'y a-t'il de nouveau en cela ? N'eſt-ce pas le goût de la plûpart des femmes d'aujourd'hui, de préferer un Laquais à un honnête homme ? Ma foi, quand on accorde à de telles gens les faveurs du tapis, on ne leur refuſe pas le reſte.

Cette derniere opinion s'empara ſi fort de ſon eſprit qu'il fit ſerment de ne plus voir la Demoiſelle, & de lui en apprendre le ſujet par un petit mot de Lettre ; il lui écrivit donc ce Billet.

Vous m'avez dit cent fois que le tems de mon abſence vous étoit inſupportable ; & je négligeois dans ma ſotte crédulité les affaires les plus importantes pour me ranger auprès de vous ; mais aujourd'hui, perfide que vous avez dans votre maiſon de quoi vous paſſer de ma préſence, trouvez bon, s'il vous plaît, que je me donne

tout entier aux ſoins de mon devoir. Si le Valet qui remplit ma place, & qui jouoit hier ſi familierement avec vous s'acquitte bien du ſien, je vous donnerai deſormais tout le loiſir d'en profiter. Adieu.

Ce Billet toucha ſenſiblement la Demoiſelle qui ſe voyoit par-là abandonnée d'une perſonne qu'elle avoit interêt de ménager. Elle fit auſſi-tôt mettre les chevaux au caroſſe, & étant allée chez la Dame qui m'avoit introduit chez elle : elle lui demanda qui j'étois & ſi elle me connoiſſoit bien. Oui, répondit cette Dame, c'eſt un homme de condition dans l'épée, qui eſt Colonel du Regiment de ſon nom; & je crois qu'il doit vous avoir fait connoître par ſes manieres qu'il eſt d'une naiſſance des plus diſtinguées.

La Demoiſelle charmée d'une réponſe qui ſembloit lui donner gain de

cauſe, ne fut pas plûtôt de retour chez elle, qu'elle écrivit un Billet au Magiſtrat conçu en ſes termes :

Je ne ſçai ce que vous me voulez dire, quand vous me reprochez que je joue avec un Valet : il s'en faut bien que je n'aye des ſentimens ſi indignes de ma naiſſance, & ſi je me ſuis abbaiſſée juſqu'à la robbe, on ne me verra jamais deſcendre plus bas. La perſonne qui vous a mis en cervelle eſt très-conſidérable dans l'épée ; & j'ai cru qu'une fille de mon rang pouvoit avec bienſéance jouer aux cartes avec un Gentilhomme tel que lui, ſans qu'on pût y trouver à redire. Je ſuis trop innocente de ce dont vous m'accuſez pour me donner la peine de m'en juſtifier ; informez-vous mieux, & comme un Juge integre, rendez-moi juſtice en me faiſant reparation d'honneur : vous me la devez de plus d'une façon. Adieu.

La lecture de ce Billet jetta le Ma-

giſtrat dans un étrange embarras. Il ſouhaitoit que ſa Maîtreſſe fut innocente, & quelque fois la croyoit telle. Mais quand il ſe ſouvenoit de la lettre que je lui avois porté de ſa part, il retournoit toujours à ſa premiére idée.

Un jour enfin que je jouois chez le Duc de R..... ce Magiſtrat y vint: mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'il me vit tenir rang parmi des Cordons bleus & des Maréchaux de France! Je reconnus ſon embarras, quoique je ne fiſſe pas mine de m'en appercevoir. L'heure de ſe retirer étant venue, il m'offrit de me remener dans ſon caroſſe. J'acceptai ſon offre avec bien du plaiſir, me flattant de pouvoir apprendre par lui des nouvelles de ſa Maîtreſſe; mais il me prévint, & me dit: Monſieur, de grace dites-moi je vous prie n'ai-je pas l'honneur de vous avoir vû quelque part? Monſieur, répondis-je, c'eſt moi qui

crois l'avoir reçu chez Mademoiſelle S. V..... Mais répliqua-t'il, ſi je ne me trompe, je crois vous avoir vû encore ailleurs. Alors me reſſouvenant de la lettre que je lui avois portée, & de l'opinion qu'il avoit alors de mon état, je me pris à rire ſans lui répondre ; ce qui lui fit connoître qu'il ne ſe trompoit pas. De grace, Monſieur, ajouta-t'il, apprenez-moi, pour me tirer de l'erreur où je ſuis, par quel haſard vous vous trouvâtes chargé de la lettre que vous m'avez apportée ? Je lui contai ſans déguiſement la choſe comme elle étoit. Il me demanda ſi Mademoiſelle S. V..... le ſçavoit. Je lui dis que non, & que je n'avois pas voulu lui en parler de crainte de lui faire de la peine.

Il loua ma diſcretion & moi de mon côté, je lui vantai tant ſon bonheur & la ſageſſe de ſa Maîtreſſe, que je le perſuadai qu'il n'y avoit

que lui ſeul au monde, qui fût capable de lui toucher le cœur.

Au lieu de me mener chez moi, il fit toucher chez Mademoiſelle S. V... où étant arrivés, le Portier ne voulut point me laiſſer entrer quelque inſtance qu'il pût faire. Le Magiſtrat comprit bien-tôt qu'il avoit été la cauſe de mon exil : il me quitta pour aller ménager mon rappel. Après s'être jetté aux pieds de ſa Maîtreſſe, il lui demanda pardon de ce qu'il lui avoit écrit, confeſſant que depuis que je lui avois porté une lettre de ſa part, il m'avoit toujours pris pour un Laquais.

De quelle lettre parlez-vous ? dit-elle, je n'ai jamais chargé ce Gentilhomme-là d'aucune commiſſion, & je voudrois qu'il fût ici pour vous convaincre de toutes les chimeres que vous vous êtes mis dans l'eſprit. Il eſt à la porte, dit-il : ordonnez qu'on le laiſſe entrer, & vous

verrez ſi mes ſoupçons étoient ſi mal fondés. L'ordre vint, le Portier me laiſſa entrer; & ſi-tôt que la Demoiſelle me vit : Monſieur, me dit-elle, vous ai-je jamais donné aucune lettre à porter à Monſieur que voilà ? Me montrant le Magiſtrat. Je n'en ai jamais reçue aucune de vous directement, Mademoiſelle, lui répondis-je ; cependant il eſt très-certain que j'en ai porté une de votre part. De ma part ? reprit-elle ; de grace Monſieur, expliquez-nous cette énigme. Alors voyant qu'il n'y avoit perſonne de trop, je contai toute l'hiſtoire que vous venez d'entendre. Ils admirerent l'effet du haſard, & me prierent de garder le ſecret juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de ne plus rien craindre, par un mariage qui ſe conclut peu de tems après.

V. GAGE.

LE cinquiéme gage étoit une Boëte à portrait, qui appartenoit à un Preſident, qui prenant la parole, dit : Le portrait qui eſt dans cette Boëte, me ſervira pour la dégager. Toute la compagnie ſe prépara pour entendre une hiſtoire des plus galantes, puiſqu'un portrait de poche en faiſoit l'intrigue. L'ouverture de cette Boëte, qui ne renfermoit que le portrait d'un gros Gueux, fit bien-tôt changer d'opinion : mais on n'eut pas moins de curioſité d'apprendre pourquoi ce Magiſtrat eſtimoit ce portrait juſqu'à le porter ſur lui. Pour ſatisfaire l'impatience de la compagnie, il commença ainſi.

Hiſtoire du Gueux de Lorraine.

Etant à l'âge de quatorze ans dans le

le fort de mes Etudes, j'étois ſi libertin que je faiſois ſouvent ce qu'on appelle l'Ecole buiſſonniere. Mon Régent s'en étant plaint à mon pere, ils réſolurent enſemble de me faire châtier par le Cocher du logis. Un Laquais qui avoit entendu ce que l'on avoit machiné contre moi, m'en avertit. Je pris l'épouvante, & réſolus de m'en aller, ce que je fis, après avoir été, comme de la part de mon pere, emprunter pluſieurs ſortes de marchandiſes chez divers Marchands, qui fourniſſoient notre maiſon. Je fis argent de ma marchandiſe, dont je vendis une partie en paſſant à Orleans, & l'autre à Paris. Après avoir tout vendu & tout mangé, je fus réduit à demander mon pain. La honte que j'avois de tendre la main, me faiſoit tenir dans les rues détournées; & je faiſois ſi mal ce métier, que je ne trouvois preſque rien. Ce fut alors que je regrettai la maiſon

de mon pere, où il y avoit nombre de valets qui faiſoient bonne chere, pendant que je mourois de faim.

Un jour étant derriere les Chartreux, je vis un gueux qui mangeoit un gros morceau de pain, & quelques reſtes qu'on lui avoit donnés à la porte du Couvent. De mes jours je n'ai vu manger avec tant d'envie d'en faire autant, qu'en voyant baffrer ce gueux. Il y avoit trente heures que je n'avois mangé; & ce qui m'auroit fait mal au cœur un mois auparavant, me parut dans ce moment quelque choſe de fort délicieux. Ce pauvre homme me voyant conduire des yeux juſqu'au fond de ſon goſier tous les morceaux qu'il mangeoit, me demanda ſi j'en voulois être : J'acceptai cet offre avec bien du plaiſir, & l'écuelle fut bien-tôt vuide. Il tira de ſa beſace quelques morceaux de pain qu'il me donna; je n'ai jamais mangé de ma

vie avec tant d'appetit. La bonne chere que je venois de faire avec ce gueux m'attacha à lui de ſi près, que je le ſuivois par tout, l'imitant dans ſa façon de mandier. Nous fîmes ce jour-là une aſſez groſſe fortune pour des gueux, puiſque nous trouvâmes environ quinze ſols.

Nous étant ainſi aſſociés, nous allâmes de ville en ville toujours mendians. Nous arrivâmes enfin à un village proche de Sully, d'où il étoit, & entrâmes dans une chaumiere qui étoit ſa maiſon. D'abord je fus étonné de voir la maiſon de ce gueux ſi bien garnie, ayant toujours cru que ſon bâton & ſon biſſac faiſoient toute ſa richeſſe : mais je fus bien plus ſurpris le lendemain, quand je lui vis vêtir un aſſez bon habit au lieu de ſes haillons ; il avoit ſous cet ajuſtement un air d'honnête homme. Il me demanda d'où j'étois ; je lui diſſimulai ma naiſſance & ma patrie.

lui faiſant croire que je n'avois plus ni pere ni mere. Il me dit que ſi je voulois faire pendant trois ans le métier de *trucheur* avec lui, il me donneroit ſa fille en mariage, & qu'il nous laiſſeroit après ſa mort du pain pour toute notre vie ; je lui promis de faire tout ce qu'il me commanderoit.

Me voilà donc paſſé maître gueux ; nous partîmes pour aller faire une nouvelle tournée, nous paſſâmes par le pays Meſſin, & courûmes toute la Lorraine. Je ne m'amuſerai point à vous conter mille petites aventures de gueux, qui n'auroient rien que de trop bas pour vous entretenir. Il eſt ſeulement néceſſaire que je vous diſe que je tombai malade à Nancy, pour juſtifier la raiſon que j'ai de garder ſi cherement le portrait du pere Edmond ; c'eſt ainſi que ſe nommoit ce gueux. Je fus mis à l'Hôpital, où les Médecins défendirent à ceux qui

gouvernoient cette maiſon, de me donner quoi que ce ſoit à manger de ſolide. J'eus un tranſport au cerveau; alors pour diminuer l'ardeur & la force avec laquelle je me tourmentois, ils me firent tant ſaigner, que je crois qu'ils avoient envie de me tirer l'ame avec le ſang. D'ailleurs je n'avois pour toute nourriture que de ſimples bouillons d'hôpital, qui ne ſont que de l'eau chaude. Jugez en quel état je devois être, après quinze jours d'une telle diéte : c'étoit fait de moi, ſi le pere Edmond, qui m'aimoit, comme ſon propre enfant, ne m'eut apporté de tems en tems de petits morceaux délicats, & quelquefois un peu de vin, qu'il me donnoit en cachette. Ce petit ſecours me redonna la vie. Ce bon vieillard étoit fort homme de bien, à ſa profeſſion près; dans le tems que l'on doutoit de mon ſort, il me dit des choſes ſi chrétiennes & ſi touchantes, que je

m'en ſouviendrai le reſte de mes jours.

Il y avoit dans le même hôpital un jeune peintre avec lequel je fis connoiſſance ; & comme j'en ſortis avant lui, je l'aſſiſtai comme le bon homme m'avoit aſſiſté, & il guerit comme moi. Ce jeune homme, pour me marquer ſa reconnoiſſance, s'offrit à me faire mon portrait ; mais je lui dis que puiſqu'il avoit tant de bonne volonté pour moi, je le priois de faire plûtôt celui du pere Edmond. Il le fit, & voilà d'où me vient ce portrait. Vous me demanderez peut-être comment je quittai la compagnie de ce gueux, & je répondrai qu'étant tombé malade à Metz, il mourut malgré tous les ſoins que je pris de lui. Je fus auſſi touché de ſa mort que de celle de mon propre pere. J'en donnai avis chez lui, & comme gardien de l'argent que nous avions trouvé dans notre quête, je m'en fis

habiller, & me mis valet d'un Lieutenant de Cavalerie nommé Monſieur D.... Je le ſuivis à l'armée, & nous nous trouvâmes à la célébre bataille de Rocroy. Je ne vous ferai point le récit de cette grande journée, qui fut ſi avantageuſe à la France & ſi préjudiciable à l'Eſpagne : Vous avez ſans doute lû l'admirable relation qu'en a fait M. de la Chapelle. Je dirai ſeulement qu'un peu avant le choc général, il ſe faiſoit de petites eſcarmouches par des partis qui ſe détachoient des deux armées, où tantôt l'un avoit l'avantage, & tantôt l'autre. Un Capitaine Eſpagnol étant venu défier un Officier François, mon maître accepta ſon défi. Les voilà le piſtolet à la main, qui font voltiger leurs chevaux à la vûe des deux armées. L'Eſpagnol tira ſon coup le premier, & tua le cheval de mon maître; qui conſervant ſon ſang froid ordinaire, ſe releva auſſi-tôt,

courut à la botte gauche de ſon ennemi, le jetta à bas de ſon cheval, monta deſſus, & du piſtolet qui reſtoit à l'arçon de la ſelle, lui caſſa la tête : cela fait il revint au camp, monté ſur un parfaitement beau Barbe. A la fin de cette campagne nous revînmes à Paris, & mon maître logea dans la rue de la Harpe. Un ſoir qu'il ſoupoit au quartier de S. Thomas du Louvre avec quelques Officiers du Régiment, il m'avoit commandé de le venir chercher ſur les dix heures avec un flambeau. Comme j'allois pour le trouver, je fus attaqué par quatre voleurs au bout du Pont S. Michel. Je voulus crier, mais ils trouverent bien-tôt le ſecret de me faire taire, en me mettant un poignard ſur la gorge. Ils me fouillerent par tout, & ne me trouverent rien ; mais ne voulant pas perdre leurs peines, ils me dépouillerent juſqu'à la chemiſe, & emporterent mes ha-

bits. Comme il faiſoit un froid terrible, mon plus court étoit de retourner à l'auberge : mais ils avoient pris le chemin de notre rue : voyant que je les ſuivois ils crurent que c'étoit pour les épier. Il en vint un à moi l'épée nue. Je me ſauvai vers le Quay des Auguſtins, où paſſoit un caroſſe qui alloit grand train ; je montai derriere : le vent me trouſſoit ma chemiſe, & la faiſoit quelquefois voltiger juſques ſur ma tête ; à quoi je ne pouvois remedier d'une main, ayant encore aſſez de peine à me tenir avec les deux, tant elles étoient engourdies de froid. Le caroſſe alloit toujours fort vîte ; ayant paſſé le College des Quatre Nations, il tourna ſur le Pont Royal, au milieu duquel il s'arrêta. Je fus ſurpris de ce qu'il arrêtoit ainſi dans un endroit où il n'y avoit point de maiſon ; mais je le fus encore bien davantage, quand je vis deux hommes tirer de ce caroſſe

un corps mort pour le jetter dans la riviere. Je fus tout effrayé, & m'enfuis du côté du Louvre, penſant que ce caroſſe dût retourner ſur ſes pa : mais tout au contraire, je l'entendis venir après moi, ce qui redoubla ma peur. Je fus pour me cacher dans le fumier qui eſt à la porte de l'écurie du Louvre : comme je me fourrois dedans, je ſentis deux pieds froids qui me glacerent le viſage.

Ce fut un redoublement de peur pour moi dont je crois que je ſerois mort, ſi je n'euſſe vû le caroſſe continuer ſon chemin & s'éloigner de moi. Je laiſſai ce pauvre corps, & gagnai le Guichet des Galleries. Quand je fus dans la rue S. Thomas, quelques Bourgeois qui venoient avec leurs femmes de ſouper en ville, me voyant ainſi nud à la lueur de leur flambeau, eurent peur, & les Dames firent un cri. Je leur dis que je devois moins faire peur que compaſſion;

elles paſſerent & moi auſſi. J'arrivai au lieu où mon Maître ſoupoit, qui fut bien ſurpris de me voir en cet état, auſſi-bien que toute la compagnie. Je leur contai en peu de mots tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois ſorti de l'auberge ; tous les jeunes gens qui étoient entre la poire & le fromage, dirent, allons voir ce qu'il y a dans ce fumier ; ils y furent, & trouverent que c'étoit un Ramoneur, qui faute de gîte s'étoit mis là-dedans pour avoir plus chaud. Pour moi je tombai malade du froid que j'avois ſouffert ; & mon Maître s'en allant chez lui me paya ce qu'il me devoit de mes gages, mais cela fut bien-tôt dépenſé. J'écrivis une lettre pleine de ſoumiſſion à mon pere qui me fis tenir de l'argent ; je me fis habiller de neuf ſelon ma condition, & je m'en revins chez nous, où je fus reçu comme l'Enfant prodigue.

VI. GAGE.

CETTE hiſtoire achevée, l'on tira un autre gage qui étoit le ſixiéme. Ce fut une Tabatiere qui ſe préſenta. Un Chevalier l'ayant reclamée, la Dame qui étoit dépoſitaire des gages lui dit : Vous devez avoir de quoi payer, Monſieur ; étant fait comme vous êtes, on n'eſt pas ſans avoir eu quantité de bonnes fortunes.

Sans doute, répondit-il en riant, & ſi je contois toutes mes avantures, j'aurois de quoi défrayer la compagnie. Cependant par modeſtie, & pour ne pas expoſer la réputation des perſonnes qui les ont partagées avec moi, je ne conteraiqu'une hiſtoire dans laquelle je n'ai que très-peu de part.

Hiſtoire de Mademoiſelle des R....

Etant à Paris & paſſant ſur le Pont

Neuf du côté qui regarde le Pont au Change, j'étois prêt à deſcendre les degrés du côté de la Place Dauphine, quand je vis ſortir de cette Place une Demoiſelle magnifiquement vêtue. Sa taille & ſon air répondoient admirablement bien à la richeſſe de ſes habits ; ſon viſage me charma de ſorte qu'oubliant tout à coup ſon air, ſa taille & ſa magnificence, je m'arrêtai tout court pour la contempler. Dans le tems que je la regardois attentivement, je vis avec une ſurpriſe étonnante celle qui me paroiſſoit un ange devenir dans l'inſtant affreuſe comme un Diable.... Je m'apperçois qu'à ce récit toute la compagnie ſurpriſe s'imagine déja que cet évenement étrange eſt l'effet de quelque enchantement diabolique. Point du tout ; voici comment ſe fit cette métamorphoſe : un malheureux coquin, paſſant auprès de cette belle fille, leve le bras & lui caſſe ſur le

viſage une bouteille de verre pleine d'encre. Ce coup l'aveugla de telle ſorte, qu'elle ne vit point celui qui le venoit de faire ; je courus à elle, & lui conſeillai de baiſſer ſes coëffes, parce qu'il ſe ſeroit amaſſé autour d'elle cent canailles, qui loin de plaindre ſon malheur, s'en ſeroient encore mocqués, comme c'eſt la coutume des petites gens à Paris. Qui que vous ſoyez, me dit-elle, je vous conjure de ne me pas abandonner, & de me conduire par charité dans un endroit où je ſois hors du danger des caroſſes, je la mis dans la boutique d'un Orfevre pendant que j'allai en chercher un pour la ramener chez elle. Je lui demandai pourquoi elle alloit ainſi ſeule à pied. Je ne viens, répondit-elle, que du Palais acheter quelques dentelles, plûtôt pour me promener qu'autrement ; mon logis n'eſt qu'à vingt pas d'ici ſur le Quay de la Vallée. Mais,

lui dis-je, Mademoiſelle, quels peuvent être les gens qui vous en veulent aſſez, pour vous avoir fait un ſi ſanglant affront ? Je ſuis bien trompée, dit-elle, ſi ce n'eſt l'effet de la jalouſie d'une fille qui a été ma plus intime amie. Cela dit nous arrivâmes à ſa porte ; je la conduiſis juſqu'à ſon appartement : en entrant elle dit à ſa Femme-de-Chambre : Regarde, Fanchon, regarde en quel état la Bertrand m'a réduite ; peut-on pouſſer la vengeance plus loin ? Elle triomphe à préſent de tous mes charmes, elle peut compter maintenant ſa victoire ſûre. En diſant cela elle leva ſes coëffes ; Fanchon fit un cri horrible, car c'étoit quelque choſe d'affreux de voir l'encre & le ſang couler le long de ſon viſage ſur ſa belle gorge. Elle vouloit aller à ſon miroir, mais je l'en empêchai : ſa Femme-de-Chambre & moi nous la deshabillâmes, l'encre avoit couléjuſqu'au creux de ſon eſtomach,

& tous ſes habits en étoient gâtés. Nous lui lavâmes le viſage & la gorge ; elle avoit le tendon du nez coupé, & les joues toutes cicatriſſées. Que dira M. des Landes, diſoit-elle, lorſqu'il me verra dans cet effroyable état ? Il ne balancera plus entre ma rivale & moi : que le premier jour que je l'ai vû, & que j'ai beni tant de fois, m'eſt devenu fatal ! Quand elle fut panſée avec un excellent beaume que ſa fille lui mit ſur ſes playes, & qu'elle fut couchée ; je me mis dans un fauteuil près de ſon lit, & lui dis : Mademoiſelle, ne vous incommoderois-je point trop ſi je vous demandois quel ſujet vous avez de ſoupçonner Mademoiſelle Bertrand d'avoir fait faire une action ſi déteſtable ? Monſieur, me dit-elle, loin de m'incommoder je me ferai un plaiſir de vous le dire, pour vous faire voir le juſte ſujet que j'ai de la ſoupçonner ; & vous verrez par ce

récit que je ſuis innocente de ſa jalouſie.

Nous étions Mademoiſelle Bertrand & moi, comme je vous ai déja dit, deux amies inſéparables; la mort de ma mere qui ſurvint, & la maladie de mon pere qui ſucceda à cette mort, m'empêcherent de la voir auſſi ſouvent chez elle que j'avois de coutume. Il y avoit aſſez long-tems que je ne l'avois vûe, quand elle me vint parler d'un Gentilhomme qui l'aimoit, diſoit-elle, à la folie. Elle me preſſa tant de le voir, qu'encore que la maladie de mon pere augmentât, pour la contenter je fus chez elle un un moment, où je vis ce Gentilhomme qui me parut tout accompli. M'ayant demandé en ſortant comment je le trouvois : parfaitement bien fait, lui dis-je; & s'il a l'eſprit auſſi beau que le corps, c'eſt un amant parfait. La mort de mon pere m'ayant donné un peu plus de liberté qu'au-

paravant, elle venoit tous les jours me parler de ſes amours, & me vanter les perfections de ſon amant : elle m'en dit tant de bien, que je me crus obligé par complaiſance & par curioſité, d'aller chez elle pour voir Monſieur des Landes ; c'eſt le nom de ce Gentilhomme qu'elle aimoit, & de qui elle croyoit être aimée juſqu'à l'épouſer au plûtôt. Après les premiers complimens, je fus curieuſe de ſçavoir, ſi ce qu'elle m'avoit dit de ſon eſprit étoit auſſi juſte que le portrait qu'elle m'avoit fait de ſa perſonne. J'eus un entretien particulier avec lui, dans lequel je connus par effet qu'elle n'en avoit point ſenti toute la délicateſſe : elle étoit ravie de nous voir converſer enſemble avec tant d'application ; car elle s'attendoit bien être louée ſur le choix qu'elle faiſoit. En effet, lorſqu'elle me demanda ce que j'en penſois : Plus que vous ne m'en avez dit,

lui répondis-je ; & ſi j'avois un choix à faire, ce ſeroit d'un homme tel que lui. Elle fut charmée de ma réponſe, & me pria de les venir voir ſouvent, & d'appuyer autant que je pourrois ſon inclination. Je le lui promis ; mais les choſes tournerent autrement que nous ne nous y étions attendues elle & moi. Monſieur des Landes, qui avoit été auſſi content de moi que je l'avois été de lui, négligea toute autre inclination pour me donner ſes ſoins : Mademoiſelle Bertrand, loin de troubler nos entretiens, nous facilitoit l'occaſion de nous voir tête-à-tête, croyant que c'étoit pour ſon propre compte ; mais toutes les fois que je lui voulois parler d'elle, il m'arrêtoit tout court, & me diſoit : Mademoiſelle, parlez de vous ; l'amour ne ſe ſollicite pas comme les procès : ici plus la ſolliciteuſe a de charmes, moins elle avance les affaires de celle pour qui elle veut parler ;

par conſéquent Mademoiſelle Bertrand a eu grand tort de s'adreſſer à vous pour cela ; & moi de mon côté j'aurois encore plus grand tort qu'elle, ſi toute belle & charmante comme vous êtes, j'adreſſois mes vœux à d'autres qu'à vous. Vous me faites bien de l'honneur, Monſieur, lui dis-je ; mais je ne puis honnêtement accepter vos vœux, ni devenir la rivale d'une bonne amie qui m'a mis ſes interêts entre les mains, ſans me rendre coupable de la plus noire perfidie. Que diroit-on de moi, ſi j'étois cauſe que ce qui eſt commencé entre vous ne s'achevât pas ? D'ailleurs, Monſieur, il ne me convient point d'aller ſur les briſées d'autrui. Je jure par vos appas, reprit-il, que je n'ai jamais rien promis à Mademoiſelle Bertrand, & ne veux jamais être regardé de vos beaux yeux, ſi je lui ai jamais parlé de mariage : je l'ai cajolée comme on fait toutes les

jolies filles comme elle, & rien d'avantage; ſa condition & ſon eſprit ne me conviennent point: pour vous, Mademoiſelle, ce n'eſt pas de même, je ſçai que vous êtes d'une famille très-noble, que vous avez un mérite qui paſſe infiniment votre naiſſance, & que vous êtes la plus belle perſonne que j'aye jamais vû; je vous le dis, & je jure par vos charmes qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne ſoyons unis enſemble par le lien conjugal. J'ai du bien, j'ai de la naiſſance, & ſuis maître de moi & vous n'avez plus ni pere ni mere, & il ne tiendra qu'à vous que nous ne ſoyons heureux. Je lui demandai quelques jours pour répondre à ſes honnêtetés, & lui dis qu'il pouvoit cependant s'aſſurer que je n'étois pas inſenſible aux offres qu'il me venoit de faire; mais que Mademoiſelle Bertrand m'embarraſſoit fort, & qu'il falloit avant toutes choſes là

diſſuader qu'il eut jamais eu deſſein de l'épouſer. Moi-même, ſi-tôt que je la vis, je lui dis que je n'avois encore pû découvrir par où elle dût s'attendre que Monſieur des Landes eut envie de lui donner la main. Il eſt cependant fort aiſé de le voir, me dit-elle ; à quel deſſein viendroit-il ici tous les jours ? Pourquoi me diroit-il cent douceurs ? Combien de fois vous a-t'il dit qu'il vous épouſeroit, lui dis-je ? Car ſi les hommes de ce pays épouſoient toutes les filles à qui ils ont dit *je vous aime*, ils auroient plus de femmes que l'on en a en Turquie. Bon! reprit-elle : eſt-ce qu'un garçon ira parler de mariage à une fille ? De quoi voulez-vous donc qu'il lui parle, lui dis-je ? Quand ils ont deſſein d'épouſer une fille, reprit-elle, ils doivent s'adreſſer aux parens, ou leur en faire parler. Ah! je vous entends, lui dis-je ; c'eſt-à-dire que Monſieur des Landes vous

a demandée, ou fait demander à vos parens : Non, pas encore, dit-elle, mais ce ſera bien-tôt. Pas ſi-tôt que vous le penſez, Mademoiſelle, lui dis-je : croyant que vos affaires étoient plus avancées qu'elles ne le ſont, je lui en ai parlé ; il m'a dit en bons termes qu'il n'avoit jamais eu la penſée de vous épouſer : c'eſt qu'il a voulu diſſimuler, repliqua-t'elle. Mais, lui dis-je, Mademoiſelle, ne tomberez-vous pas d'accord avec moi, que ſi Monſieur des Landes vous avoit dit en termes formels qu'il vous aime.... Il me l'a dit auſſi, interrompit-elle : Patience, lui dis-je ; s'il avoit ajouté à ce *je vous aime*, un *je vous veux épouſer*, ne croiriez-vous pas la choſe plus ſûre ? Sans doute, repliqua-t'elle : oh bien, repris-je, ne comptez donc plus ſur lui ; car j'en connois une autre que vous à qui il a dit, non-ſeulement, *je vous aime* ; mais à qui

même, il a donné ſa parole de l'épouſer. Qui eſt celle-là me demanda-t'elle ? C'eſt moi, lui dis-je : & l'accepterez-vous ? Je ne ſçai. Elle ne me dit rien davantage, & un moment après elle me quitta. Si-tôt qu'elle vit Monſieur des Landes, elle lui dit : Vraiment, Monſieur, il y a des perſonnes qui ſe flattent que vous les épouſerez, ſi elles veulent. Ces perſonnes-là ſe trompent, Mademoiſelle, dit-il ; car mon deſſein eſt de n'en épouſer qu'une ſeulement. La Bertrand prenant cette réponſe pour une déclaration en ſa faveur, ajouta en ſouriant : Cependant Mademoiſelle des R. . . . n'en cederoit pas ſa part à une autre ; & même elle ſe vante d'avoir reçu de vous une déclaration ſur ce ſujet. Quoi, dit Monſieur des Landes, elle vous a dit elle-même que je m'étois offert à l'épouſer ? Oui, lui répondit-elle ; mais je n'en ai rien voulu croire. Vous avez eu

eu tort, Mademoiſelle, reprit-il, car elle diſoit la verité; & ſi elle ne le croyoit pas fermement, je vous prierois de l'en aſſurer de ma part. Quoi, dit-elle, perfide, oſez-vous bien me dire cela à moi-même? Vous me trompiez donc? Non, répondit-il, c'étoit vous qui vous trompiez vous-même, ſi vous comptiez ſur un mariage dont je ne vous ai parlé de ma vie, & auquel je n'ai jamais penſé. A ces paroles la voilà dans une rage épouventable; elle étouffe, elle eſt prête à crever: ſon pere & ſa mere qui viennent au bruit, ayant appris le ſujet de ce déſordre, prierent civilement Monſieur des Landes de ſe retirer; ce qu'il fit. Il m'a donné depuis tous ſes ſoins; plus je l'ai vû, plus je l'ai trouvé aimable; & nos affaires étoient aſſez avancées quand j'ai été maltraitée comme vous avez vû en revenant du Palais acheter des dentelles pour le jour de nos nôces.

Comme elle achevoit de parler, je vis entrer un jeune homme assez bien-fait dans sa chambre ; je me doutai que c'étoit Monsieur des Landes : en effet c'étoit lui. Qu'avez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, en la voyant au lit ? Elle se cacha le visage de ses cornettes & ne put rien lui répondre, tant elle avoit le cœur serré.

A ce silence qui le jette dans le trouble, il se tourna vers moi, & me demanda (me prenant pour un Chirurgien, parce que j'étois habillé de noir ce jour-là) si je croyois cette maladie dangereuse pour sa vie. Non, répondis-je, pourvu que Mademoiselle ne prenne point le malheur qui lui est arrivé trop à cœur ; vous pouvez même beaucoup contribuer à la tirer de ce danger. Il m'écoutoit parler, sans rien comprendre à ce que je lui disois ; mais mon épée & ma croix qu'il apperçut le jetterent dans un nouvel embarras. Pour Dieu, dit-il, s'adres-

ſant à la Demoiſelle, tirez-moi hors de la peine où je ſuis. Cette pauvre Demoiſelle fit un effort, ſe découvrit le viſage, & lui fit voir cette belle face qu'il adoroit, toute couverte d'emplâtre. Ah Dieu! dit-il, ma Princeſſe, que vous eſt-il arrivé? Elle lui raconta ſon infortune, & conclut que c'étoit la Bertrand qui l'avoit fait traiter de la ſorte. Laiſſez m'en prendre la vengeance, dit-il; elle aura tout le loiſir de ſe repentir d'un affront que je ferai retomber ſur elle. Mademoiſelle des R.... lui ayant exageré les obligations qu'elle m'avoit, il m'en fit mille remerciemens; nous fîmes amitié enſemble, & j'ai depuis continué de les voir tous deux. Quelques jours ſe paſſerent ſans que Mademoiſelle des R.... eut nouvelle de ſon amant; il avoit été chercher la Bertrand, & avoit tant fait qu'il avoit renoué avec elle. Il lui dit que la des R.... étoit devenue ſi laide,

qu'il ne la pouvoit plus ſouffrir ; que toutes les playes qu'elle avoit au viſage lui étoient devenues étrangement ſuſpectes. Le voyant revenir à elle, par le dégoût qu'il lui marquoit pour ſa rivale, elle s'applaudit en ſecret du coup qu'elle avoit fait faire, & tâcha malicieuſement de le confirmer dans cette opinion. Elle y ajouta mille circonſtances, dont la moindre ſuffiſoit pour dégoûter un homme qui a le deſſein de ſe marier : elle me mit auſſi en jeu, diſant qu'elle aimoit éperdument un certain Chevalier, qui jour & nuit étoit auprès d'elle ; & Dieu ſçait, ajouta-t'elle encore, pourquoi les Chevaliers voyent les filles. Des Landes feignit de tomber dans ſon ſens, & les voilà en apparence les meilleurs amis du monde : elle veut l'obliger de la venir voir chez ſon pere, mais il s'en défend, lui diſant qu'il n'oſoit faire éclater ſa paſſion, parce que les affaires étoient

trop avancées avec Mademoiſelle des R.... & qu'il falloit de néceſſité garder des meſures, juſqu'à ce qu'il eut retiré une promeſſe qu'il lui avoit donnée. Ils ſe virent donc en ſecret, le myſtere aſſaiſſonne leurs amours. Mademoiſelle des R.... qui depuis quelque tems ne voyoit plus ſon amant, ne douta point qu'il ne l'eût abandonnée ; & ce qui la confirma dans cette opinion, c'eſt qu'elle avoit appris qu'on les avoit vûs ſeuls au Bois de Boulogne dans un caroſſe de Fiacre. Elle me dit un jour : Eh bien, Monſieur le Chevalier, euſſiez-vous cru que M. des Landes m'eut quittée, parce que j'ai le malheur d'être un peu moins que je n'étois ? N'ai-je pas eu raiſon de dire que ma rivale triompheroit de mes charmes ? Mademoiſelle, lui dis-je, je ne ſçaurois me mettre dans l'eſprit que M. des Landes vous ait quitté ; je crois plûtôt qu'il feint d'aimer votre rivale,

pour tirer d'elle un aveu du crime qu'elle a commis envers vous & s'en venger enſuite par les voyes de la juſtice. Comme j'achevois ces paroles, M. des Landes entra : Je ſuis vengé, dit-il, vengez-vous à votre tour, Mademoiſelle, en me donnant la main dès cette nuit. Elle lui demanda l'explication de ce qu'il diſoit : Il ne manque plus, ajouta-t'il, que de terminer promptement notre mariage, pour que la vengeance ſoit complette. Puis me tirant à part : Venez, Monſieur le Chevalier, me dit-il, venez que je vous diſe de quelle maniere je me ſuis vengé : j'ai cherché toutes les occaſions imaginables pour renouer avec la Bertrand ; j'en ſuis venu à bout, mille proteſtations d'amitié que je lui ai faites ont tellement ranimé toute ſa tendreſſe, que je l'ai engagée à une partie de promenade tête à tête au Bois de Boulogne, où j'ai ſi bien ſçu profiter de

ſa foibleſſe, que je crois qu'elle ſe ſouviendra de moi pendant plus de neuf mois. Mademoiſelle des R.... me demanda ce qu'il m'avoit dit : mais je lui donnai le change adroitement, pour ne pas choquer ſa délicateſſe ; ma foi, Mademoiſelle, lui dis-je, je vous conſeille de conclure au plûtôt, de crainte que les affaires ne changent de face ; & puiſqu'il ne reſte plus rien à faire que la derniere cérémonie de votre mariage, ce qui ſera fait ſera fait. Elle y conſentit, & étant ſorti avec des Landes pour diſpoſer toutes choſes pour cela, ils furent mariés le lendemain dès le grand matin. On fit ſçavoir le mariage à la Bertrand pour lui rendre ſon malheur plus ſenſible ; elle en fut au deſeſpoir, car la vengeance de des Landes lui avoit déja cauſé quelques maux de cœur : ſon pere & ſa mere voulurent faire éclatter la choſe ; mais quelques perſonnes bien ſenſées

ne le leur conſeillerent pas. La Bertrand s'eſt tirée d'affaire du mieux qu'elle a pû, & les autres ont vêcu depuis enſemble fort contens.

Les évenemens de cette hiſtoire donnerent une ample matiere de parler à la compagnie ; les uns blâmoient la vengeance de des Landes, les autres l'approuvoient ; mais les plus ſenſés conclurent, qu'il devoit plûtôt agir par les voyes de la Juſtice à force ouverte, & que c'étoit une perfidie à lui de s'être prévalu de la foibleſſe d'une femme, dont il vouloit ſe venger, ſans la deshonorer : qu'en tout cas elle auroit été aſſez punie, en voyant malgré tous ſes efforts, triompher ſa rivale.

VII. GAGE.

ON tira un nouveau gage qui étoit une bague : la Préſidente du jeu la préſenta à un vieux bourgeois à qui elle appartenoit, en lui diſant que la compagnie s'attendoit bien qu'il la régalât à ſon tour de quelque choſe de nouveau : pour ſatisfaire aux loix du jeu, il conta l'Hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire du Vinaigrier.

Dans la rue Beaubourg étoit un vinaigrier aſſez proche voiſin d'un Tréſorier de France. Cet homme avoit beaucoup travaillé dans le bon tems, & avoit amaſſé du bien ; il n'avoit d'héritiers qu'un fils unique, pour l'éducation duquel il n'épargnoit rien. Ce jeune garçon ayant

passé sa jeunesse dans une pension avec des enfans de qualité, avoit pris un air & des manieres au-dessus de sa naissance; il porta même son ambition jusqu'à aimer une des filles du Tréforier de France, & se flatta de s'en faire aimer. En effet comme il étoit beau garçon, & toujours proprement mis, Mademoiselle Marianne (c'est ainsi que se nommoit cette belle) ne dédaigna pas ses petits soins; & son assiduité auprès d'elle ne fut pas sans récompense. Je ne vous rapporterai point les tours qu'il leur fallut faire, & les ménagemens qu'il leur fallut garder pour dérober à toute la maison du Tréforier de France la connoissance de leur commerce amoureux. Il dura en effet près d'une année entiere sans qu'on s'en apperçut: mais à la fin une gouvernante les épia si bien, qu'elle découvrit le mystere, & en avertit son maître. A cette nouvelle, que le

Tréſorier de France regarda comme un affront, ſi l'on venoit à ſçavoir dans le monde, que ſa fille eut de l'attachement pour le fils d'un vinaigrier, il la mena dans un couvent à la campagne. Philipot, ainſi ſe nommoit le jeune vinaigrier, ayant bientôt appris l'enlevement de ſa maîtreſſe, en eut une douleur ſi grande qu'il tomba malade, & l'on craignit avec raiſon pour ſa vie. Maître Jacques P... ſon pere, qui n'épargnoit rien pour la guériſon d'un fils qu'il aimoit tendrement, & qui auroit donné tout ſon bien pour le ſauver, manda pluſieurs medecins qui raiſonnerent à perte de vue ſur cette maladie, dont ils ne connoiſſoient nullement la véritable cauſe; ils ne laiſſerent pas cependant d'ordonner des remedes, afin qu'il mourut au moins dans les formes.

Le malade qui ſçavoit où il lui tenoit, dit à ſon pere qu'il étoit inu-

tile de dépenſer tant d'argent, parce que ſon mal étant de nature à ne pouvoir être guéri par le ſecours de la medecine, il n'y a que la mort, ajouta-t-il, qui puiſſe finir mes douleurs. Son pere affligé au dernier point, lui dit : mon cher enfant, puiſque tu connois le genre de ta maladie, déclares-le moi, & je te promets que quand il faudroit dépenſer tout mon bien, j'y apporterai le remede néceſſaire. Il le preſſa tant, qu'après avoir pouſſé un grand ſoupir, il lui dit : J'aime, mon pere, & mon cœur eſt attaché ſi haut, que je déſeſpere de pouvoir jamais atteindre juſqu'à l'objet qui l'a enflammé ; voilà le ſujet de ma maladie : & comme je vois bien qu'elle eſt ſans remede par l'inégalité de nos conditions, j'aime mieux mourir, que de vivre ſéparé de la beauté que j'adore. Le bonhomme ſurpris d'une ſi étrange réſolution, lui demanda : eſt-ce quel-

que Princeſſe, ou quelque fille de Duc, qui t'a réduit en cet état ? Non, lui dit-il, c'eſt Mademoiſelle Marianne, la cadette de M. le Treſorier notre voiſin. Quoi, lui dit ſon pere, ce n'eſt que cela, & tu veut te laiſſer mourir ! Guéris-toi, mon enfant, je te promets de te la donner pour femme ; & dès ce moment je vais en parler à ſon pere : cela dit, Maître Jacques va chez le Treſorier, & demanda à lui parler ; on lui répondit qu'il étoit empêché pour des affaires de conſéquence : il n'importe, dit-il, il faut que je lui parle tout préſentement. On alla dire au Treſorier que Maître Jacques le Vinaigrier demandoit à lui parler. Le Treſorier lui ayant fait dire qu'il revint une autrefois, il inſiſta & dit, allez lui dire qu'il faut abſolument que je lui parle tout à l'heure, & qu'il y va de la mort d'un homme.

Le Treſorier, à qui l'on alla auſſi-

tôt faire ce rapport, craignant qu'il n'y eût quelqu'un de ſes parens ou de ſes amis en danger, commanda qu'on fit entrer le Vinaigrier. Dès qu'il l'apperçut, il lui demanda, que me voulez-vous, Maître Jacques? Monſieur, lui répondit-il, je viens demander Mademoiſelle votre fille en mariage. Et pour qui me la demandez-vous? Pour mon fils, répliqua le Vinaigrier, qui eſt en danger de mourir, s'il ne l'épouſe.

Pour votre fils, dit le Treſorier! Penſez-vous bien à ce que vous dites, & à qui vous parlez, Maître Jacques? Oui, Monſieur; je ſçai que vous êtes un grand Seigneur, & que je ne ſuis qu'un Artiſan du plus bas ordre; mais je ſçai d'ailleurs que vous avez nombre d'enfans, & que ſi votre bien étoit partagé entr'eux, à peine auroient-ils chacun le quart de ce que je donnerai à mon fils: ſoixante mille écus ſont beaux, Monſieur, & cette

ſomme pourroit mettre la Demoiſelle que je vous demande plus à ſon aiſe qu'aucune de ſes ſœurs. Quant à mon fils, c'eſt un garçon bien élevé, qui eſt ſçavant, & en état de ſe faire recevoir Avocat pour poſſeder enſuite quelque belle Charge dans la Robe ; car pour l'argent on fait tout : de plus s'il n'eſt pas noble, & que vous vouliez un gendre qui le ſoit, je ſuis tout prêt à lui acheter une Charge qui l'annoblira. Pour ma profeſſion, elle ne vous doit point donner de répugnance, je la quitte dès le moment que vous m'aurez donné votre parole, pour vivre après cela en Bourgeois : voyez, Monſieur, ſoixante mille écus d'argent comptant ne ſe trouvent pas tous les jours. Le Treſorier lui dit, Maître Jacques, eſt-il bien vrai que vous poſſediez cette ſomme ? Oui, Monſieur, répondit-il, & ſi vous voulez m'accorder votre fille, je vous en ferai le dépoſitaire

juſqu'à la concluſion du mariage : le Treſorier lui dit, je vous la promets, que votre fils penſe à ſe guerir. A ces mots le Vinaigrier ayant pris congé du Treſorier, vola à ſon logis plûtôt qu'il n'y courut, pour annoncer cette nouvelle à ſon fils, qui depuis ce moment ſe porta mieux de jour en jour. Le Vinaigrier ayant mis ſur ſa brouette un baril qu'il avoit empli d'or, le voitura ainſi chez le Treſorier, en criant, *au vinaigre.*

Le Treſorier fut homme de parole, en mariant ſa fille avec le fils de ce Moutardier, & ce fils tient aujourd'hui un rang conſiderable dans un des Parlemens de France.

Cette courte hiſtoire ne fut pas mal reçue : la naïveté du Vinaigrier divertit aſſez la compagnie qui apprit avec plaiſir qu'un garçon auſſi-bien élevé que l'étoit P.... fut arrivé au but où tendoient ſes deſirs : ſa belle éducation & ſon joli eſprit lui fai-

ſant meriter l'alliance du Treſorier, & la Charge qu'il occupe aujourd'hui.

VIII. GAGE.

LE gage touché qui ſuivit fut une Bourſe de petit point ; elle fut auſſi-tôt reclamée par une Demoiſelle de la compagnie, qui ayant eu le loiſir de préparer ſon payement, prit la parole & raconta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire de Mademoiſelle de Ch... du Comte de Bl... & du Chevalier D. T...

Dans la maiſon de mon pere nous nous trouvions deux filles à marier. J'avois ſur ma ſœur l'avantage des années, mais elle avoit ſur moi celui de la beauté ; ce qui fit que j'eus moins

d'amans que ſi j'euſſe été ſeule. Elle n'avoit qu'à paroître, on oublioit auſſi-tôt le peu que j'avois d'attraits; il étoit impoſſible de la voir ſans l'aimer : & quoiqu'elle eût le cœur peu ſenſible, elle avoit cependant des yeux ſi perſuaſifs, que de tous ceux qui les regardoient, elle en faiſoit autant de conquêtes. Parmi cette foule d'adorateurs, il y eut un Gentilhomme nommé le Comte de Bluteaux, qui ſçut ſi bien ménager mon pere, qu'il venoit librement tous les jours chez nous. Comme il étoit riche, il n'auroit pas eu de peine à obtenir ma ſœur pour femme, s'il eut trouvé autant de facilité à gagner ſon cœur, qu'il en avoit eu à gagner l'eſprit de mon pere; ce qui le faiſoit regarder de tous ſes rivaux, comme un amant déclaré, ſur les briſées duquel perſonne n'oſoit aller.

Il avoit pris un certain air d'autorité ſur nous qui ne nous plaiſoit guéres : mais comme il avoit l'oreille de

mon pere, c'étoit à nous à filer doux; nous le regardions comme un de ces cenſeurs avec leſquels il ſe faut ménager, pour avoir plus de repos & plus de liberté.

Ce beau galant n'entretenoit ſa Maîtreſſe que du ſoin qu'une femme doit prendre du ménage. Ce n'étoit pas là l'endroit par où gagner le cœur de ſa belle; cependant elle étoit obligée de l'écouter, pour ne pas déplaire à mon pere, qui étoit charmé de ſes belles leçons.

Je ne vous rapporterai point toutes les pauvretés qu'il lui contoit; pour vous dire que ma ſœur & moi ayant entendu parler de la Foire de Bezons, nous formâmes le deſſein d'aller voir cette fête, dont on nous avoit fait la deſcription comme d'un petit carnaval de Veniſe. Nous priâmes M. de B... de nous y mener, & il n'eut pas de peine à obtenir notre congé de mon pere, qui avoit pour lui toutes

les complaiſances imaginables. Nous allâmes donc à Bezons : jamais l'Automne n'avoit eu un plus beau jour, ce qui attira bien du monde : toute la jeuneſſe de la Cour y parut en maſque, & danſoit en bal dans un des carrés de la Sauſſaye. Les vingt-quatre violons du Roy avoient été mandés ; nous vîmes avec plaiſir danſer les meilleurs Danſeurs de France : nous n'y fûmes pas long-tems ſans qu'il prit envie à ma ſœur d'en ſortir, parce qu'elle s'apperçut que dans ce canton il y avoit quantité de perſonnes qui la regardoient & ſe la montroient les uns aux autres par admiration. Nous nous retirions, lorſqu'un Cavalier en manteau rouge, le viſage couvert d'un maſque, vint la prendre pour danſer ; elle s'en acquitta de telle ſorte qu'elle attira les yeux de toute l'aſſemblée : elle prit enſuite un maſque habillé en payſan, qui faiſoit voir par un bas de ſoye gris

de perle, tiré ſur une jambe des plus fines, qu'il avoit autant de délicateſſe que ſon habit paroiſſoit groſſier; les perles qui ſervoient de boutons à une camiſolle de ſatin rouge & les diamans qui brilloient ſur lui, faiſoient bien voir que c'étoit une perſonne de qualité. Il me prit enſuite, & quand il eut danſé, il alla ſe mettre auprès de ma ſœur, ce qui ne fit pas plaiſir à Monſieur le Comte de B... Mais comme on le vint prendre à ſon tour, le Maſque payſan, eut plus de loiſir & de liberté pour entretenir ma ſœur. Il lui dit des choſes bien tendres, puiſqu'elle en fut véritablement touchée : & l'on peut dire que ce fut la premiere fois que ſon cœur devint ſenſible. Elle ne l'auroit pas écouté ſi favorablement, ſi elle n'eut voulu ménager le peu de tems que lui laiſſoit l'éloignement de M. de B... Le Maſque de ſon côté lui parloit avec tant d'ardeur, que lui faiſant

une proteſtation, il lui dit : Foi de Chevalier, Mademoiſelle, mon cœur reſſent pour vous ce qu'il n'a point encore ſenti pour les plus belles perſonnes de la Cour. Il eſt aiſé de comprendre par ce diſcours que c'étoit un Chevalier.

Monſieur le Comte de B... ayant danſé, ſe rangea près de ma ſœur, & ce Chevalier alla joindre ſa compagnie. On vint encore prendre B... pour danſer, & le Chevalier revint auprès de nous, & ſe retiroit quand l'autre avoit danſé. Ce petit manege continua quelque tems, en ſorte que Monſieur de B... danſa ſept ou huit fois de ſuite. Il croyoit d'abord que c'étoit pour ſon propre merite qu'on le prenoit ſi ſouvent ; mais il s'apperçut à la fin que ce n'étoit que pour l'éloigner de ma ſœur, & donner au Chevalier le loiſir de l'entretenir. Fâché de ce qu'on le jouoit ainſi, il vint bruſquement nous dire : Allons,

Meſdemoiſelles, allons ; vous ne vous ennuyez point ici. Il tira rudement ma ſœur par le bras, & nous contraignit à lui obeir, quelqu'envie que nous euſſions de n'en pas partir ſitôt. Le Chevalier lui dit : Eh ! de grace, Monſieur, laiſſez divertir ces Demoiſelles, il n'eſt pas encore tard. Morbleu, lui répondit-il avec chagrin, mêlez-vous de vos affaires. Le Chevalier indigné de cette bruſquerie, lui dit : Voilà qui eſt bien inſolent ; ſi j'avois moins de reſpect pour les Dames, je vous apprendrois à vivre, mon petit Bourgeois. L'autre offenſé de ce mot de *Bourgeois*, alloit repartir, peut-être même ſans reſpecter perſonne, ſe ſeroit laiſſé emporter à quelque excès, ſi ma ſœur & moi ne l'en euſſions empêché. Nous l'emmenâmes, & revînmes à Paris. Pendant le chemin, ce brutal nous fit la plus mauvaiſe mine qu'un homme puiſſe faire ; nous nous entre-regardions

ma ſœur & moi, fâchées de nous voir captives, pour ainſi dire, ſous la diſcipline d'un homme ſi peu gracieux. Il ne put ſi bien ſe contraindre, que mon pere ne s'apperçut bien-tôt de ſon chagrin. Nous apprîmes deux jours après qu'il avoit été bleſſé à mort par le Chevalier D. T. qui étoit juſtement le même qui l'avoit appellé Bourgeois, dont il s'étoit ſenti tellement offenſé qu'il avoit été l'attendre ſur le chemin de S. Germain, où ils s'étoient battus au piſtolet. Comme le bruit courutque c'étoit un duel, il fallut que l'un & l'autre ſe cachât. M. de B... fut porté ſecrettement chez un habile Chirurgien, & le Chevalier s'enfuit ſans qu'on ait pû ſçavoir quelle route il avoit priſe.

Mon pere ayant appris que c'étoit pour l'amour de nous qu'ils s'étoient battus, nous mena à D... qui étoit une belle maiſon que nous avons proche de Tours : nous y arrivâmes d'aſſez

d'aſſez bonne heure. Comme j'aime naturellement la campagne, je fus d'abord au jardin pour profiter de la beauté du jour qui étoit encore grand; je vis en entrant un garçon jardinier habillé à peu près comme on nous repréſente Celadon dans l'Aſtrée. Il avoit un habit de toile blanche, du linge très-fin, un chapeau de paille retrouſſé d'un bouquet, des bas de ſoye verte, & des ſouliers de mouton attachés avec des rubans de couleur de roſe. J'abordai le maître, & lui dis : Bon jour, maître Simon, comment vous portez-vous ? Pour vous ſervir, Mademoiſelle. Je lui demandai enſuite qui étoit celui que je voyois vêtu comme un Berger de théâtre. Il me répondit : Pargué, Mademoiſelle, c'eſt un garçon que j'ai pris depuis peu; il eſt ſi délicat, qu'il a voulu mettre dans ſon marché qu'il ne ſe louoit à moi, qu'à condition qu'il ne travailleroit point à la terre; mais je

ne m'accommode pas de cela, je ne le garderai pas long-tems, il fait trop le Monſieur ; comment diantre ! hormis notre Curé & le Magiſter de notre village, il ne fait comparaiſon avec perſonne : vertigué, je n'aime pas les gens qui ſont ſi fiers. Je le quittai ſans l'écouter davantage, & courus au logis dire à ma ſœur de venir au jardin voir quelque choſe de ſingulier ; ce qu'elle fit plûtôt par complaiſance que par curioſité ; mais quand je lui eut montré notre brave jardinier, elle admira cet ajuſtement, & brûloit d'impatience de l'entendre, pour voir ſi ſon eſprit répondoit à l'extravagance de ſes habits. Nous étions proches de lui quand il tourna la tête : ſi-tôt que ma ſœur l'eut vû au viſage, elle fit un grand cri, & ſe laiſſa aller entre mes bras ; je fûs contrainte d'implorer le ſecours du jeune jardinier pour la reporter au logis. Elle étoit encore entre ſes bras,

quand elle revint de ſon évanouiſſement, ce qui penſa la faire tomber une ſeconde fois; mais ſon lit s'étant trouvé tout proche, nous la couchâmes deſſus; elle pria qu'on la laiſſât repoſer, & le jardinier ſe retira.

Quand nous fûmes ſeules, elle me dit: Ah, ma chere ſœur, où ſommes-nous, & que deviendrai-je! Celui que vous m'avez mené voir, ce garçon jardinier qui vient de ſortir, eſt le Chevalier D. T. le même qui ſous un habit de payſan fit tant de dépit à Monſieur de B... à Bezons, par l'empreſſement qu'il marqua pour moi; enfin celui contre lequel s'eſt battu Monſieur de B...

Comment, lui dis-je, pouvez-vous ſçavoir, ſi c'eſt lui, puiſque vous ne l'avez vû que maſqué? C'eſt lui-même, ma ſœur, reprit-elle, je n'en ſuis que trop certaine; il leva ſon maſque pour me le dire à l'oreille, qu'il m'adoroit, & il me le dit ſi

tendrement, que cette déclaration prit bien-tôt le chemin de mon cœur.

Nous paſſâmes le reſte de la journée & une partie de la nuit à nous entretenir de ces deux rivaux ; & dans nos entretiens, je connus que ma ſœur étoit épriſe des belles qualités du Chevalier ; la nuit nous ſembla plus longue qu'à l'ordinaire, par l'impatience où nous étions de ſçavoir par quelle avanture il étoit devenu jardinier ; & pourquoi il avoit pris pour refuge la maiſon de mon pere, qui auroit été ſa partie adverſe, par l'amitié qu'il avoit pris pour Monſieur de B... Le lendemain, dès que nous fûmes habillées, nous allâmes au jardin ; je demandai à ma ſœur ſi elle ne craignoit point que la vûe du Chevalier ne lui cauſât quelque émotion. Non, me répondit-elle ; & ſi je marquai hier de la foibleſſe, c'eſt que je ne m'attendois pas à le rencontrer ici : aujourd'hui que j'en ſuis pré-

venue, je me ferai au contraire un plaiſir très-grand de le voir. Nous joignîmes donc cet illuſtre jardinier, qui d'abord lui demanda pardon du mal qu'il lui avoit cauſé, exagera la peine qu'il en avoit reſſentie, & proteſta que s'il lui avoit déplû en ſe réfugiant chez elle, c'eſt qu'il avoit ignoré juſques-là que ſon pere fut Seigneur de ce lieu. Nous lui demandâmes pour quelle raiſon il s'étoit fait jardinier, & comment il s'étoit trouvé chez nous. C'eſt, nous répondit-il, qu'ayant été rencontré ſur le chemin de S. Germain par le Gentilhomme qui vous accompagnoit à Bezons, il me contraignit à mettre le piſtolet à la main; & qu'ayant tiré le premier, heureuſement pour moi, & n'ayant percé que mon chapeau, je l'ajuſtai ſi bien pour ſon malheur, que je mis tout le plomb de mon piſtolet dans ſon corps, & le laiſſai pour mort ſur la place : quelques

perſonnes qui avoient vû de loin notre combat jugerent que c'étoit un duel, & firent publier cette nouvelle à S. Germain ; elle paſſa bien-tôt juſqu'à la Cour, telle que ces gens-là l'avoient conçûe ; & l'on me rapporta que Sa Majeſté en étoit dans une très-grande colere, & qu'elle vouloit nous faire ſubir à l'un & à l'autre la peine portée par l'Ordonnance contre les duels. L'embarras que je trouvois à prouver mon innocence, me firent prendre la réſolution de ne point m'expoſer aux reſſentimens d'un Prince, dont la ſeverité en pareille occaſion eſt connue de tout le monde. Ne voyant donc point d'azile aſſuré pour moi proche de la Cour, je réſolus de m'en éloigner ; & la crainte d'être reconnu en chemin me fit prendre un habit de payſan, ſous lequel j'ai paſſé juſqu'ici. Votre jardinier m'ayant rencontré, me demanda ſi je voulois travailler

pour lui : je lui dis que je le voulois bien, m'imaginant qu'outre mon déguiſement, je ſerois encore plus en ſûreté en changeant ainſi de nom & de condition ; je me fis donc appeller *Colin*. Voilà, Meſdemoiſelles, comme mon deſtin m'a conduit ici, ſans ſçavoir que maître Simon eut le bonheur d'être votre jardinier. Nous l'aſſurâmes, ma ſœur & moi, qu'il pouvoit compter ſur notre diſcretion, & demeurer dans le Château juſqu'à qu'il eut de bonnes nouvelles de ſes affaires ; que nous allions parler à maître Simon, afin qu'il le ménageât. En effet, nous allâmes le trouver dès ce moment, & nous lui dîmes qu'ayant quelque conſideration pour ſon nouveau garçon, il nous obligeroit s'il vouloit bien le ménager ſur l'ouvrage, & le garder toujours auprès de lui dans la même qualité qu'il l'avoit pris, & quand même il ne feroit rien du tout. Nous

lui recommandâmes de le bien traiter, lui disant que loin de lui donner des gages, nous voulions lui payer sa pension, pour laquelle nous lui donnâmes d'avance un double louis. L'argent comptant fit tant d'impression sur l'esprit de ce mercernaire, que le Chevalier ne travailla depuis au jardin, que pour son propre plaisir. Nous nous retirâmes dès que nous vîmes mon pere, & prîmes pour éviter sa rencontre une autre allée que celle où il étoit. Il s'arrêta à parler au Chevalier, & leur entretien dura assez long-tems, pour nous faire craindre qu'il ne se coupât. Enfin mon pere l'ayant quitté, fit un tour de jardin, puis vint nous joindre : il dit qu'il étoit charmé de l'esprit du garçon jardinier, avec lequel il s'étoit entretenu pendant plus d'une heure : il m'a fait voir, ajouta-t'il, tout le bon sens possible ; c'est dommage de sa basse naissance, car il a

les ſentimens nobles, & une phiſionomie qui ſemble lui promettre quelque choſe de grand; je voudrois de tout mon cœur que le Comte de B... eut autant d'élevation d'eſprit & de grandeur d'ame que ce pauvre garçon m'en a fait paroître, ou que celui-ci eut la fortune de l'autre. Ma ſœur fut ravie d'entendre dire à mon pere même tant de bien de ſon amant. Il n'en demeura pas là : l'heure du dîner étant venue, il envoya un laquais dire à Colin de venir lui parler ; puis ſe tournant vers nous, il nous dit : Mes filles, ne trouvez pas étrange ſi je fais mettre à notre table une perſonne de ſi baſſe condition; ſon entretien vaut bien la compagnie d'un ſot de qualité. Mon pere le voyant entrer, lui dit : Lavez vos mains, Colin, & venez dîner avec nous. Colin ſe plaça civilement, & pendant le dîner ſe comporta ſi modeſtement, que mon pere étonné,

lui demanda d'où il étoit, & quel étoit ſon pere. Monſieur, lui répondit Colin, je ſuis le fils du jardinier de Bonnivet. Comment, reprit mon pere, ſe peut-il faire qu'un jardinier ait des manieres ſi délicates que vous en faites paroître ? Monſieur, lui repliqua-t'il, ſi je ſçai quelque choſe, j'en ai l'obligation à Monſieur le Chevalier de Saſilly, qui m'enmena avec lui à Malthe lorſqu'il y alla faire ſes caravannes. Il trouva en moi quelque diſpoſition pour les Belles Lettres ; & comme il étoit ſçavant, il avoit toujours le ſoin de faire embarquer des Livres avec lui quand il montoit ſur mer : le plaiſir que je prenois à apprendre, faiſoit que je liſois depuis le matin juſqu'au ſoir, avec d'autant plus de commodité, que le métier que nous faiſions, favoriſoit mon inclination par un grand loiſir dont je ſçus profiter. D'ailleurs ce Chevalier, avoit tant de bonté pour moi,

qu'il me traitoit moins en valet que comme un camarade : mais le deſtin jaloux de mon bonheur, ne me laiſſa pas long-tems un ſi bon maître, & il avoit trop de courage pour faire long-tems un métier ſi périlleux ; il eut la cuiſſe coupée d'un coup de hache en montant à l'abordage du vaiſſeau où fut portée la Sultane Reine avec le Prince ſon fils. La gangrene s'étant miſe à ſa playe, il mourut au bout de trois jours. Il me fit un don de tout ce qu'il poſſedoit dans l'Iſle, ce qui ſe montoit à près de deux mille écus ; mais cela ne fut pas capable de me conſoler de ſa perte. Je fis argent de tout ce qu'il me laiſſa, dans le deſſein de revenir me marier en France, & de m'y établir ſelon ma condition & ma petite fortune ; mais les bandits du Royaume de Naples me volerent tout, à la reſerve d'une petite bague que j'ai vendue, & qui m'a aidé à

me conduire jusqu'ici, & de la croix de mon maître que je conserve toujours pour l'amour de lui. Il se déboutonna, & nous fit voir sa croix attachée à la boutonniere d'une camisole qu'il portoit sous son habit. Mon pere lui ayant demandé si cette croix étoit de prix, il lui répondit qu'elle valoit bien deux cens pistoles : vous êtes bien heureux, lui dit mon pere, d'avoir pû la sauver.

Nous admirâmes, ma sœur & moi, la présence d'esprit du Chevalier, & comment il avoit pû trouver sur le champ une histoire pour remplir la curiosité de mon pere, qui dans ce moment alla trouver son jardinier, & lui dit : Maître Simon, vous avez un garçon dont vous ne connoissez pas tout le mérite ; si vous voulez m'obliger, vous aurez pour lui toute la consideration possible, j'en fais assez d'estime pour lui donner ma table tant qu'il sera avec vous ;

conſervez-le plus que vous pourrez ; il ne vous coutera deſormais plus rien pour ſa nourriture. Voilà donc Colin tous les jours à notre table, & mon pere tous les jours de plus en plus charmé de ſon entretien.

Un jour comme nous ſortions de dîner, nous étions encore tous dans la ſalle, nous vîmes arriver un brancard porté par des mulets, & conduit par deux hommes, qui portoit une vieille Religieuſe malade ; mon pere ſortit pour la recevoir. Nous étions fort en peine ma ſœur & moi de ſçavoir qui pouvoit être cette Religieuſe, & nous fûmes bien étonnées de voir que mon pere l'embraſſoit, & plus encore de ce qu'il fit conduire ce brancard au pied d'un petit eſcalier dérobé. Il vint enſuite nous dire d'aller au-devant de cette Religieuſe par le grand eſcalier, & nous commanda de la bien recevoir ; mais nous fûmes étrangement ſurprifes quand

nous vîmes que cette prétendue Religieuſe étoit le Comte de B... & fort embarraſſées de ce que le haſard avoit fait rencontrer chez nous les deux ennemis. Je dis à ma ſœur qu'il falloit avertir le Chevalier de la venue du Comte ; mais elle ne fut pas de mon ſentiment, par la crainte qu'elle avoit qu'il ne s'éloignât d'elle. Nous reçûmes donc le Comte, comme mon pere nous l'avoit ordonné. Il dit à ma ſœur que ne pouvant vivre éloigné d'elle il s'étoit fait apporter chez nous ; & que ſi nous le voyions traveſti de la ſorte, c'eſt qu'il avoit eu peur d'être reconnu en chemin, pendant lequel il avoit beaucoup ſouffert ; mais que, quand il auroit dû mourir, il auroit tout riſqué pour avoir le plaiſir de la voir encore une fois.

Mon pere envoya chercher un chirurgien, lequel ayant viſité ſes plaies, les trouva en fort mauvais

état, faute d'avoir été penſé en chemin ; ce qui fut cauſe qu'il eut la nuit ſuivante une groſſe fiévre qui ne le quitta point ; depuis ſe ſentant à l'extrêmité, il fit venir mon pere, & lui dit : Je me meurs, Monſieur, & c'eſt Mademoiſelle votre fille qui en eſt la cauſe innocente ; l'amour extrême que j'avois pour elle me rendoit jaloux de tous ceux qui l'approchoient, & c'eſt pour cela que j'ai été de deſſein prémédité attendre ſur le chemin de S. Germain un brave Chevalier : mais le Ciel qui eſt juſte n'a pas voulu que j'exécutaſſe mon mauvais deſſein ; au contraire il m'a puni ſur le champ, en me faiſant recevoir la mort de la main de celui à qui j'avois deſſein de la donner : je voudrois de tout mon cœur que ce brave Gentilhomme fut ici préſent pour l'embraſſer, & lui demander pardon de l'attentat que j'ai commis ſur ſa perſonne ; & pour montrer

que je meurs ſon ami, je lui donne de bon cœur la ſomme de vingt-mille [illegible]s, qui ſeront pris ſur le plus beau de mon bien, pourvû qu'il épouſe Mademoiſelle D. C. votre fille : enſuite il demanda un Notaire pour faire ſon teſtament.

Mon pere nous vint trouver, & nous témoigna la peine où il étoit de ſçavoir des nouvelles de ce Chevalier de T. pour s'informer s'il pourroit avoir diſpenſe d'épouſer ma ſœur à cauſe de ſon Ordre, qui défend le mariage ; il nous apprit enſuite le don que M. de B... faiſoit en faveur de cette alliance ; & comme il étoit conſiderable, mon pere craignoit qu'il ne lui échappât.

Je tirai ma ſœur en particulier, & lui dis qu'elle devoit ſe ſervir de l'occaſion en découvrant à mon pere le ſujet du déguiſement du Chevalier, que le pur haſard avoit fait rencontrer chez nous : elle me pria de lui

porter cette nouvelle ; ce que je fis, après lui avoir demandé pardon de ce que nous lui avions fait un myſtere de ce prétendu garçon jardinier, pour qui il avoit tant d'eſtime, l'aſſurant que c'étoit juſtement ce Chevalier dont il étoit en peine.

Il reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'il alla auſſi-tôt lui-même le chercher pour lui en faire part, & lui dit, en l'embraſſant : Monſieur, il n'eſt plus tems de diſſimuler, je ſçai qui vous êtes, venez avec moi, votre ennemi vous pardonne ſa mort, de plus par ſon teſtament, il vous donne vingt-mille écus, à la charge que vous épouſerez une de mes filles. Le Chevalier lui ayant demandé avec empreſſement laquelle c'étoit, il lui répondit, c'eſt la cadette. Alors il ſe jetta à genoux, & lui proteſta qu'il s'eſtimoit le plus heureux de tous les hommes, puiſqu'il avoit la bonté de lui accorder celle qu'il ai-

moit le plus au monde : d'ailleurs que ſa qualité de Chevalier ne feroit aucun obſtacle à ſon bonheur, parce qu'il n'avoit pas encore fait ſes vœux. Ils furent enſemble voir le Comte, qui étoit très-mal : le Chevalier lui demanda pardon de l'avoir réduit au déplorable état où il le voyoit : le Comte lui répondit, c'eſt à moi, Monſieur, de vous le demander, tout le crime eſt de mon côté ; vous ayant attaqué, vous avez dû vous défendre ; le Chevalier l'embraſſa une ſeconde fois, le malade s'attendrit, ce qui augmenta ſon mal, de ſorte qu'il mourut la nuit ſuivante. Mon pere dit au Chevalier qu'il falloit travailler à obtenir ſa grace : il lui répondit qu'il n'auroit pas de peine, puiſqu'il pouvoit prouver que leur combat n'étoit point un duel, & qu'il avoit aſſez d'amis & de parens à la Cour pour la ſolliciter. Il l'obtint peu de tems après, & partit

pour diſpoſer ſes parens à ſon mariage. Nous retournâmes à Paris l'hyver ſuivant, où nos amans trouverent le comble de leur félicité.

IX. GAGE.

LA Préſidente, après avoir remercié au nom de la compagnie la Demoiſelle qui venoit de parler, & dont le diſcours avoit été écouté avec une fort grande attention, tira un nouveau gage. Comme il ſe trouva un gand, un gentilhomme dit en montrant le pareil; voilà ſon camarade. La Préſidente lui ayant dit que pour les raſſembler il falloit qu'il lui en coutât le récit d'une hiſtoire, il commença celle qui ſuit.

Triſtan fouetté.

Lorſque j'étois Page chez feu Mon-

ſieur, Frere unique du Roi Louis XIII. de glorieuſe mémoire, M. de Ville-Mareuil Secretaire des commandemens de Son Alteſſe Royale, avoit un page nommé la Ville-aux-Clercs. Ce page étoit un égrillard qui donnoit ſouvent ſujet de mécontentement à ſon maître. Celui-ci s'en étant plaint un jour devant un Jeſuite, ce Pere lui dit : Monſieur, envoyez-moi ce gaillard-là à la premiere fraſque qu'il vous fera, je le ferai châtier, de ſorte qu'il n'y retournera plus.

La Ville-aux-Clercs ne tarda pas long-tems à donner des preuves de ſon libertinage : ſon maître ſe ſouvenant du conſeil que lui avoit donné ce Jeſuite, diſſimula ſon reſſentiment, & chargea ſon page d'une lettre pour ce Pere. Le page qui ne ſçavoit rien du contenu de la lettre, partit pour la porter à ſon adreſſe ; en paſſant par le jeu de paume de Plaiſance, une démangeaiſon de voir

jouer à la paume, le fit entrer dedans ; il y trouva Triſtan l'hermite, autre page de Monſieur, qui perdoit conſiderablement. Comme ils faiſoient enſemble bourſe commune, la Ville-aux-Clercs voyant ſon aſſocié dans un ſi grand malheur, prit ſon jeu & regagna en peu de tems ce que Triſtan avoit perdu : celui-ci bien joyeux du gain que faiſoit ſon camarade, le pria de continuer, ce qu'il fit : mais ſe reſſouvenant de la lettre qu'il avoit à porter au Jeſuite, il voulut quitter le jeu ; celui qui perdoit ne le voulut point ſouffrir, que premierement il ne l'eut raquitté.

Triſtan voyant ſon camarade en chance, lui dit : Nous avons même livrée, donne-moi ta lettre, j'irai la porter pendant que tu joueras ; ne te mets point en peine de rien que de bien jouer, je m'acquitterai auſſi-bien de cette commiſſion que toi. La Ville-aux-Clercs qui gagnoit, trou-

vant cet expedient merveilleux, continua de jouer, pendant que le pauvre Triſtan, à qui ce jour-là étoit un jour de malheur, va aux Jeſuites demander le Pere à qui s'adreſſoit la lettre, lequel après l'avoir lûe, dit à Triſtan : entrez, Monſieur, entrez dans cette claſſe, je vais tout préſentement vous envoyer la réponſe de cette lettre. Peu de tems après quatre grands Cuiſtres, armés chacun d'une groſſe poignée de verges, vinrent ſaiſir ce pauvre page, lui mirent le derriere à l'air, & le fouetterent tour à tour ſans miſericorde : car ces bourreaux accoutumés à de pareilles executions, ne ſe laiſſerent pas toucher par les cris que faiſoit le pauvre & innocent Triſtan. Quand ils furent bien las de l'étriller, l'un d'eux lui dit en ôtant ſon chapeau : pardonnez-nous, s'il vous plaît, Monſieur, ſi nous ne vous tenons pas plus long-tems compa-

gnie, c'eſt que nous avons affaire ailleurs ; cela dit, ils ſe retirent, laiſſant Triſtan ſi triſte, qui ne ſçachant quel parti prendre, ni contre qui ſe venger de cet affront, il demeura un aſſez long eſpace de tems immobile & rêveur, ſes chauſſes ſur les talons & les yeux fichés en terre. Il revint enfin de ſon extaſe, racommoda ſes chauſſes, & ſe retira honteux comme un renard à qui l'on auroit coupé la queue : mais à meſure qu'il avançoit vers le jeu de paume il ſentoit augmenter ſa colere. Dès qu'il fut arrivé, la Ville-aux-Clercs qui avoit fait un gros gain, lui montra ſa bourſe qui étoit toute pleine : mais Triſtan, moins ſenſible à ce gain qu'à l'affront ſanglant qu'il venoit d'eſſuyer, lui déchargea tout furieux un coup de poing ſur les dents, qui fut immédiatement ſuivi de quantité d'autres, & d'autant de coups de pied. La Ville-aux-Clercs, étrange-

ment ſurpris d'une bruſquerie ſi peu attendue dans un tems où il avoit lieu de compter ſur des remercimens de ſa part pour le gain qu'il venoit de faire en ſon abſence, prit le parti de ſe mettre en défenſe, & ils ſe roſſerent de la bonne maniere, ce qui ne déplût pas à celui qui perdoit. Le maître du jeu qui ſurvint au bruit les ſépara : & toutes les inſtances que l'on pût faire pour apprendre le ſujet de ce differend, furent inutiles, Triſtan croyant avoir de bonnes raiſons pour garder le ſilence. L'heure du dîner étant venue, & ces pages étant obligés de ſe rendre au Palais du Luxembourg pour ſervir leurs maîtres, Triſtan parut dans une contenance qui fit voir à Son Alteſſe que ſon page avoit du chagrin. Monſieur de Ville-Mareuil au contraire, qui s'étoit attendu à revoir le ſien bien mortifié, s'étonnoit de lui trouver un air ſi gai. On demanda

demanda à Triſtan ce qu'il avoit : il fit d'abord quelque difficulté de le dire : mais enfin un commandement abſolu de Son Alteſſe Royale l'obligea à conter ſon avanture. La Ville-aux-Clercs, qui étoit malin ſi jamais page le fut, ſe tenoit les côtés à force de rire auſſi-bien que toute la compagnie, qui ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le biſare effet d'un qui-proquo qui n'étoit pas d'un Apoticaire.

X. GAGE.

LA Dame dépoſitaire des gages montra une Boëte à mouche : & une Demoiſelle à qui elle appartenoit ayant demandé à la compagnie un peu d'attention, raconta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire du Marquis de Criton.

Un jeune homme paſſant un ſoir

dans les rues de Paris entre minuit & une heure, rencontra une fort belle fille. Il jugea en la voyant ſeule à telle heure qu'elle cherchoit fortune : dans cette penſée il l'aborda, & lui demanda : Où allez-vous ſi tard, Mademoiſelle ? N'avez-vous point peur de vous perdre à l'heure qu'il eſt, Non, Monſieur, lui répondit-elle, je connois aſſez le chemin de l'endroit où j'ai affaire, pour ne pas craindre de m'égarer. Vous voudrez bien, reprit le jeune homme, que j'aye l'honneur de vous y accompagner ? Vous me ferez plaiſir, lui dit la Demoiſelle, qui par cette réponſe acheva de le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de cette avanture. Il lui préſenta la main, & elle ne la refuſa pas : il lui dit après cela tout ce que la galanterie peut inſpirer à un homme d'eſprit en pareille occaſion ; à quoi la belle ne répondit rien. Un laquais venant à paſſer avec

un flambeau, lui fit voir que celle qu'il tenoit étoit une très-belle perſonne, & lui donna une idée très-avantageuſe de cette rencontre.

Enfin lorſque la Demoiſelle ſe vit tout proche de l'endroit où elle avoit affaire, elle lui dit : Monſieur, ſi la patience que j'ai eue de vous écouter, vous a fait concevoir de moi quelque opinion deſavantageuſe, je vous prie de me faire la juſtice de vous en déſabuſer & d'être perſuadé, quoique vous m'ayez trouvée ſeule dans les rues à une heure indûe, que je n'en ſuis pas moins une honnête fille, puiſque je ne ſuis ſortie que pour aller faire venir la Sage-femme au ſecours de ma mere qui eſt en travail d'enfant, pendant que la ſervante, qui a de l'experience dans ces ſortes d'affaires, eſt reſtée auprès d'elle pour la ſoulager. Voilà la maiſon où j'ai affaire, Monſieur, je vous remercie de votre compagnie, & de la peine que vous

avez bien voulu prendre. Mademoiſelle, lui dit l'avanturier, qui étoit déja charmé de ſa beauté & de ſa modeſtie, je ſuis ſi bien perſuadé de votre ſageſſe & de votre affection pour le ſoulagement de Madame votre mere, que je croirois manquer au devoir d'un honnête homme, ſi je vous quittois avant que de vous avoir vûe rentrer chez vous.

Monſieur, reprit-elle, il eſt inutile de vous donner cette peine, la Sage-femme & ſon mari me rameneront. Cela n'empêche pas, Mademoiſelle, repartit-il, que je n'aye cet honneur auſſi-bien qu'eux.

La belle voyant qu'elle ne pourroit ſe défaire de ce jeune homme, attendit avec lui à la porte de la Sage-femme, pendant qu'elle & ſon mari s'habilloient. Dans ces entrefaites il lui dit : Mademoiſelle, ſi les ſervices d'un honnête homme qui a du bien & de la naiſſance vous étoient agréa-

bles, vous trouveriez en moi un ſerviteur autant affectionné qu'il s'en puiſſe trouver au reſte du monde. Monſieur, lui répondit-elle, j'ai trop peu de charmes pour mériter les ſoins d'un homme tel que je vous crois, & trop peu de bien pour prétendre vous lier par l'interêt : pour de la naiſſance je pourrois à bon titre m'en piquer ; puiſque mon pere qui eſt mort depuis ſix mois, & que l'on appelloit le Baron D... étoit d'une des plus nobles maiſons de Bourgogne : mais ſa fortune a ſouffert tant de traverſes, qu'il ne m'a laiſſé pour tout bien que la qualité de Demoiſelle ; & à ma mere, que l'eſperance de mettre peut-être bien-tôt au monde un Gentilhomme, qui n'aura en partage que ſon nom & ſa nobleſſe.

La Sage-femme & ſon mari étant deſcendus, ils marcherent tous quatre de compagnie : pendant le chemin le Gentilhomme demanda à la

Demoiſelle la permiſſion d'aller quelquefois lui rendre viſite, & l'aſſurer de ſes reſpects : elle lui répondit, qu'il lui feroit beaucoup d'honneur ; mais qu'ayant affaire à une mere dont la ſévérité ne lui permettoit pas de recevoir viſite d'aucune perſonne que de celles de ſon ſexe, elle le prioit inſtamment de ne ſe donner pas cette peine-là. Au moins, Mademoiſelle, ajouta-t'il, ne me refuſez pas la grace que je vous demande, de me dire où vous allez ordinairement à la Meſſe, afin que j'aye ſeulement le plaiſir de vous y voir quelquefois. Elle vouloit encore s'en défendre, mais il l'en pria avec tant d'inſtance, qu'elle ne pût ſe diſpenſer de lui dire qu'elle alloit ordinairement avec ſa mere aux Blanc-manteaux. Ils arriverent au logis de la Demoiſelle, & ce Gentilhomme prit congé d'elle avec un extrême regret, mais dans l'eſperance de la revoir bien-tôt à la Meſſe.

La Sage-femme n'ayant point trouvé les douleurs auſſi vives que la jeune fille le lui avoit fait entendre ; Iſabelle (c'étoit le nom de la belle) profitant de l'intervalle des douleurs, conta ſon avanture à ſa mere, qui la loua fort d'avoir refuſé l'entrée de ſa maiſon à un homme qui ne ſeroit venu, ſelon toute apparence, que pour la cajoler, & fournir matiere à la médiſance du voiſinage. Enfin Madame D... accoucha heureuſement d'un beau garçon, comme ſa fille l'avoit prédit. Pendant ſes couches Iſabelle qui alloit ſeule à la Meſſe, ne manquoit jamais d'y voir le Gentilhomme, qui n'oſant l'aborder de crainte de lui faire de la peine, ſe contentoit de lui faire la révérence. Quelques jours après il montra plus de hardieſſe : il aborda civilement Iſabelle, & lui demanda des nouvelles de ſa mere : La Demoiſelle lui ayant répondu qu'elle étoit accou-

chée heureuſement, il lui en marqua ſa joye d'une maniere ſi honnête & ſi reſpectueuſe, que la belle en fut touchée. Cette ſimpathie, qui fait l'union des cœurs, jointe à l'eſtime qu'elle avoit déja priſe pour lui, agit ſi fortement ſur ſon ame, qu'elle ſentit en le quittant qu'il emportoit une partie d'elle-même. Sa bonne mine qui lui paſſoit inceſſamment dans l'eſprit, faiſoit ſur ſon cœur des impreſſions d'autant plus vives, que tout paroiſſoit déja diſpoſé à les recevoir : elle devint réveuſe & diſtraite : ſans ceſſe occupée de l'idée du Marquis de Criton, (c'étoit le nom de ſon amant) elle ne l'avoit pas plûtôt quitté, que dans l'impatience de le revoir, le reſte de chaque jour lui paroiſſoit un ſiécle. Le Marquis de ſon côté ne ſentoit pas moins augmenter ſa paſſion pour elle de jour en jour. Ils ſçurent ſi bien profiter du tems des couches de la mere,

qu'ils ne manquerent pas un jour de ſe voir & de ſe parler : mais quand la mere fut relevée, leur commerce ceſſa d'être libre ; & il fallut que de part & d'autre l'on ſe contentât du ſimple plaiſir de ſe voir ſans ſe rien dire.

Cependant l'amour du Marquis étoit parvenu à un ſi haut point, qu'il ne put réſiſter à l'extrême envie qu'il avoit de déclarer à ſa maîtreſſe l'excès de ſa paſſion. Il écrivit un billet qu'il donna à un petit vieillard nommé Criſtin, qui préſente de l'eau-benite à tous les paſſans dans l'Egliſe des Blancs-manteaux, où ſa maîtreſſe étoit pour lors avec ſa mere : il dit à ce bon homme, en lui montrant Iſabelle, que s'il vouloit lui donner cette lettre, il lui donneroit pour ſa peine une piece de trente ſols ; mais prenez bien garde, lui dit-il, que la Dame avec qui elle eſt, ne s'en apperçoive. Criſtin lui promit de faire ſi bien qu'il

en ſeroit content : la grande modeſtie que la belle faiſoit paroître dans l'Egliſe, n'empêcha pas qu'elle ne s'apperçut que le Marquis parloit à Criſtin, & elle ſe douta bien qu'il auroit quelque choſe à lui dire de la part de ſon amant. En ſortant de l'Egliſe, Iſabelle affecta de marcher quelques pas en arriere de ſa mere, comme par reſpect, la laiſſa prendre de l'eau-benite & ſortir la premiere ; puis après s'avançant pour en prendre à ſon tour, le vieillard au lieu d'eau-benite lui préſenta la lettre du Marquis ; & comme il avoit été payé graſſement de cette premiere, il lui dit : Mademoiſelle, ayez la bonté de m'en apporter la réponſe, s'il vous plaît. Iſabelle prit la lettre, la cacha, & rejoignit ſa mere ; & quand elle fut au logis, elle s'enferma dans ſa chambre pour en faire l'ouverture, & y lut ces mots :

LETTRE.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, la liberté que je prens de vous écrire, & me permettez d'avoir quelquefois cet honneur; ce ſera toujours ſans ſortir du reſpect que je vous dois, & dont je me ſuis fait une loi en vous donnant mon cœur. Si la forte paſſion que je reſſens pour vous & l'aveu que je vous en fais n'ont rien qui vous offenſe, j'eſpere que vous m'honorerez d'un petit mot de réponſe: ſi je ſuis aſſez heureux pour que vous m'accordiez cette faveur, je cherirai ce gage de votre bonté plus que tous les tréſors les plus précieux. Ah! quel bonheur & quel plaiſir vous me feriez! je n'en connois point de plus grand, ſi ce n'eſt celui de vous voir; faites-en naître l'occaſion, je vous en conjure, le plus ſouvent que vous le pourrez, ſi vous voulez augmenter les plus doux mômens de ma vie.

Ce billet toucha vivement le cœur d'Iſabelle, qui commença dès-lors à ſe regarder comme la perſonne du monde la plus heureuſe, d'être aimée d'un Cavalier qui paroiſſoit ſi parfait. Elle trouvoit dans tout ce qu'il faiſoit un certain caractere d'honnête homme qui ſembloit lui répondre de la ſincerité de ſon cœur; & ne doutoit plus que la fortune ſe déclarant en ſa faveur, ne fut prête à réparer en ſa perſonne le tort qu'elle avoit fait à ſes parens : diſpoſée à la laiſſer faire, elle jugea à propos de diſſimuler ſon amour, perſuadé que ſi elle le déclaroit à ſa mere, elle pouvoit ne pas l'approuver. En attendant que ſon amant ſe déclarât, elle réſolut de ſe comporter avec lui de maniere qu'il arrivât de lui-même au but où elle ſouhaitoit, ſans mettre ſon honneur en danger. Ce fut dans cette vûe qu'elle lui fit la réponſe ſuivante.

LETTRE.

Gardez-vous bien, Monſieur, de rien penſer à mon deſavantage ſur la démarche que je fais aujourd'hui : elle n'eſt fondée que ſur la haute eſtime que j'ai pour vous, & ſur la ſage conduite que je vous ai vûe tenir depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Si nos entrevûes vous font autant de plaiſir que vous le dites, vous pouvez vous flatter que de mon côté je n'y ſuis pas tout-à-fait inſenſible. Vous le connoîtrez encore mieux par le ſoin que je prendrai dorénavant de vous avertir des endroits où nous irons ma mere & moi : & je vous donne avis par avance que nous devons aller aujourd'hui ſur les trois heures dans la rue des Bourdonnois chez Gautier, acheter des étoffes pour m'habiller ; cela me fait d'autant plus de plaiſir, que je me flatte de trouver dans l'innocent artifice des ajuſtemens & de la parure, des agrémens que la

nature m'a refuſés ; n'ayant rien plus à cœur que d'approcher le plus près qu'il me ſera poſſible de la perfection que je voudrois avoir pour mériter votre attachement.

Le lendemain, Iſabelle & ſa mere étant allées à la Meſſe à l'heure accoutumée, le Marquis qui y étoit déja tira bon augure de ce qu'il vit ſa maîtreſſe donner un billet à Criſtin. Il alla le recevoir, & ſe retira derriere un pillier pour le lire. Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut ſa joye, lorſqu'il connut par la lecture de ce billet qu'Iſabelle ne s'étoit point trouvée offenſée de celui qu'il lui avoit écrit ; il en donna de fortes preuves à Criſtin, après que les Dames furent ſorties, en récompenſant graſſement le ſervice qu'il lui avoit rendu. Il ſe rendit enſuite chez Gautier dont il étoit connu. Celui-ci lui ayant demandé : Monſieur, que puis-

je faire pour votre ſervice ? Me permettre, reprit le Marquis, de paſſer cet après-dîner dans votre magaſin, pour un de vos garçons, & ſouffrir que je vende à tel prix que je voudrai des étoffes à des Dames qui doivent en venir acheter ici ; cela ne vous doit donner aucune repugnance, puiſque je vous tiendrai compte des marchandiſes que je livrerai ; & pour plus de ſûreté, voilà une bourſe de cent louis que je vous mets entre les mains.

Le Marchand conſentit à tout ce qu'il voulut, & fit ſeulement quelque difficulté de recevoir cet argent ; mais le Marquis l'en preſſa ſi fort, qu'il fut contraint de garder la bourſe. Si-tôt que le Marquis eut dîné il ſe rendit au magaſin, & ſe traveſtit en garçon Marchand ; enſuite il ſe fit montrer les plus belles étoffes, s'informa de leur prix, & fit ſerrer toutes les communes. Il étoit dans

cette occupation quand Iſabelle entra avec ſa mere & une tante.

D'abord la belle ne reconnut point ſon amant, ne s'imaginant nullement qu'il dût ſe trouver dans ce lieu ; elle étoit même chagrine de ne l'avoir point rencontré ſur ſa route, & l'accuſoit déja de négligence & de tiédeur ; & cette inquiétude l'occupoit ſi bien, qu'au lieu de regarder les étoffes qu'on lui montroit elle portoit ſans ceſſe ſes regards du côté de la porte. Ce faux Marchand en ayant déployé une très-belle piece, la mere & la tante la rebuterent d'abord, jugeant bien qu'elle paſſeroit de beaucoup le prix qu'elles avoient deſſein d'y mettre ; il en déploya encore une plus belle, qu'elles rebuterent auſſi. Le Marquis, Marchand, qui s'apperçut de l'inquiétude de la Demoiſelle, leur dit, Meſdames, avec votre permiſſion, que Mademoiſelle la voye ; comme

c'eſt pour elle, il eſt bon qu'elle en diſe ſon ſentiment. Ces paroles frapperent les oreilles & toucherent le cœur d'Iſabelle, qui tournant la tête reconnut ſon amant; elle rougit en le voyant ſi proche d'elle, & pour cacher ſon déſordre elle ſe couvrit le viſage avec ſon évantail, puis regardant l'étoffe qu'elle trouvoit parfaitement belle, elle ſouhaitoit la pouvoir avoir; puiſqu'elle étoit au goût de celui à qui elle vouloit plaire; mais jugeant bien que ſon prix excederoit de beaucoup celui que ſa mere y vouloit mettre, elle dit à C... Monſieur, le choix de ma mere ſera toujours le mien, montrez-nous-en d'autres, s'il vous plaît. On en déploya une moins belle que les deux premieres, mais le prix en étant encore trop haut, elles la laiſſerent pour en voir d'autres; à meſure qu'on leur en montroit de plus communes, le prix augmentoit; ce qui deſeſperoit

la mere, & obligea la tante à dire à C... mais ſi ces étoffes ſont ſi cheres, que vendriez-vous donc celle-ci, lui montrant la ſeconde piece qu'il avoit déployée ? Lui qui n'attendoit que cette occaſion, lui dit un prix ſi bas, qu'il n'approchoit pas de la moitié de ce qu'elle valoit. La mere charmée de la beauté de cette étoffe, & encore plus de la modicité du prix, fit un effort, elle en offrit un écu moins par aune qu'on ne lui avoit demandé; & le galand Marchand, ravi que ſa maîtreſſe portât une ſi belle étoffe la prit au mot. La tante dit alors à la mere, vous vous êtes un peu trop preſſée, vous deviez marchander davantage, vous en auriez ſans doute eu meilleur marché, mais que faire, l'étoffe eſt coupée : Elle eſt pourtant belle, dit la jeune Demoiſelle, & j'aurois cru qu'elle auroit couté bien davantage. Quand elles l'eurent payée elles s'en

allerent, ne ſçachant que penſer de leur marché : la maniere dont C... les avoit priſes au mot ſur leur premiere offre leur faiſoit croire qu'elles étoient trompées ; mais en récompenſe la beauté de l'étoffe les conſoloit. La premiere perſonne de connoiſſance qu'elles rencontrerent, & à qui elles montrerent leur emplette, fut charmée de la beauté & de la richeſſe de cette étoffe, & la priſa deux fois plus qu'elles ne l'avoient payée : cela fit rire ces Dames, qui crurent que l'autre ne s'y connoiſſoit pas ; mais quand elles virent que tous ceux ou celles à qui elles la montrerent par après la priſoient plûtôt plus que moins, elles furent très-contentes de leur achat. Toutes leurs amies demanderent des échantillons de cette étoffe, pour en lever de pareille ; mais quand elles étoient arrivées au magaſin, elles les trouvoient plus cheres de moitié. Enfin une amie in-

time de Madame D... lui dit, je vous prie de venir avec moi, puiſqu'il n'y a qu'à vous que l'on donne cette étoffe à ſi bon marché : elles y allerent, mais on lui dit que la piece étoit toute vendue, & qu'il n'y en avoit plus de pareilles. Le Marquis de C... très-ſatisfait du ſuccès de ſon ſtratagême, rembourſa le Marchand du ſurplus du prix de la marchandiſe qu'il avoit vendue, & ſe retira. Comme il n'avoit pas de plus grand plaiſir que de paſſer devant la porte de ſa maîtreſſe lorſqu'il ne pouvoit la voir, il en vit le lendemain ſortir un homme à qui il demanda honnêtement ce qu'il venoit de faire dans ce logis ; celui-ci qui étoit un Tailleur, lui répondit qu'il venoit de prendre meſure d'un corps pour Mademoiſelle Iſabelle : Et combien vous donne-t'elle de façon ? Monſieur, reprit le Tailleur, elle ne m'en donne que de dix-huit livres pour

fournitures & pour tout. Et moi, reprit le Marquis, je vous prie de le faire le plus riche & le plus beau que vous pourrez ; vous me direz en conſcience ce qu'il vous faudra, & je vous le donnerai ; voilà déja deux louis d'or d'avance que je vous donne, apportez-y tous vos ſoins : quand croyez-vous qu'il ſoit fait? Monſieur, dit le Tailleur, dans quatre jours au plus tard : Je vous prie, dit le Marquis, de ne le point rendre que je ne l'aye vû.

Le jour venu que ce corps devoit être fait le Marquis alla chez le Tailleur, & lui demanda s'il croyoit que ce corps allât bien à Mademoiſelle Iſabelle : il lui répondit que quand il avoit une fois pris la meſure d'un corps, il n'y retouchoit jamais, tant il étoit ſûr de ſon fait ; & que le ſoin qu'il avoit apporté pour prendre la meſure juſte de celui-ci, lui faiſoit croire qu'il iroit à merveille. En ce

cas, dit le Marquis, je pourrois bien lui eſſayer moi-même, & paſſer pour votre garçon. Mais, Monſieur, dit le Tailleur... Mais, dit le Marquis, en l'interrompant, c'eſt un ſervice qu'il faut que vous me rendiez, & pour lequel je vous donnerai un louis d'or. Il n'en falloit pas davantage pour vaincre la répugnance du Tailleur, qui donna à ce nouvel apprentif les inſtructions néceſſaires pour bien remplir ſa place. Sur ces entrefaites une aſſez jolie fille vint demander ſi ſon corps étoit fait : le Tailleur lui ayant dit qu'oui, le Marquis demanda à cette fille ſi elle vouloit bien lui permettre de lui eſſayer ſon corps, lui offrant de le payer pour elle. Cette fille crut que ce Gentilhomme diſoit cela par galanterie, le refuſa : mais le Tailleur qui jugeoit bien qu'il ſeroit mieux payé du Marquis que d'elle, lui conſeilla fort de ne pas refuſer la propoſition que lui faiſoit

ce Gentilhomme, qui en cela n'avoit point d'autre intention que de s'inſtruire ſur la maniere d'en eſſayer un autre qu'il lui montra : d'ailleurs, ajouta-t'il, vous n'avez rien à craindre, puiſqu'il ne vous l'eſſayera qu'en la préſence de ma femme & de moi. La fille ſe rendit à la fin à ces raiſons, & ſe laiſſa mettre ſon corps par le Marquis, pendant que le Tailleur lui montroit comment il falloit faire. La jeune fille s'étant plainte que ſon corps la preſſoit un peu d'en haut, le Tailleur le tira avec les dents par devant pour prendre la forme qu'il devoit. Comment, dit le Marquis, faudra-t'il que je tire de même celui de Mademoiſelle Iſabelle ? Aſſurément, répondit le Tailleur ; c'eſt une façon qu'il faut faire quand on veut qu'un corps n'incommode point. Cette cérémonie ne déplut point au Marquis : il donna au Tailleur le louis d'or qu'il lui avoit promis, &

lui paya le corps de la jeune fille & celui d'Iſabelle ; après quoi il quitta ſa plume, ſon épée & ſon écharpe, & s'en alla avec ſon corps chez Madame C... à qui il dit que ſon maître étant allé à Verſailles porter celui d'une Princeſſe, lui avoit ordonné, comme à ſon maître-garçon, de venir eſſayer celui-ci. Cette Dame envoya ſa ſervante dire à ſa fille de deſcendre pour eſſayer ſon corps que le Tailleur venoit d'apporter : elle entra peu de tems après dans la chambre de ſa mere, n'ayant ſur elle qu'une ſimple juppe. Cet habile Tailleur qui portoit ordinairement une perruque blonde, en ayant pris une brune pour mieux ſe déguiſer, ne fut point reconnu d'abord par ſa maîtreſſe : elle mit ſon corps ſans trop de précautions, parce qu'elle étoit prévenue que les Tailleurs ſont accoutumés à voir des gorges nues, & que l'on ne doit point faire de façons

avec

avec eux. Il lui laça son corps, l'ajusta, l'examina par derriere & par devant, & passa ses mains sur le bord de son corps pour lui donner le contour ; après toutes ces cérémonies il lui demanda si elle ne se sentoit pas la gorge trop pressée. A cette voix, dont la belle se sentit frappée, elle ouvrit les yeux & reconnut son amant : elle lui dit en rougissant, que le haut la pressoit un peu ; alors ce Tailleur s'étant mis en posture de le tirer avec les dents, comme il avoit vû faire à son maître celui de la grisette, la belle recula deux pas en arriere en rougissant encore plus fort, croyant qu'il vouloit lui baiser la gorge, qu'elle avoit toute découverte & d'une beauté charmante. Le faux Tailleur lui dit, Mademoiselle, il faut absolument que je tire le devant de votre corps avec les dents, si vous voulez qu'il aille bien. La mere prenant la parole, dit à sa fille : Allons

ſotte, laiſſez-le faire ; il y a là bien de quoi rougir ! Ces Meſſieurs ſont accoutumé à en voir bien d'autres ; & ne penſent guéres à ce que vous penſez. Après un ordre ſi abſolu, le galant Tailleur ſe rapprocha & tira le corps comme il voulut : mais il ne put s'éloigner d'un endroit ſi charmant ſans lui donner un baiſer ; ce qu'il fit ſi ſubtilement que la mere n'en vit rien ; mais la fille le ſentit ſi vivement, qu'elle en parut toute en feu, ce que la mere n'attribua qu'à la honte qu'elle avoit de paroître découverte devant un homme, & dit au Tailleur : excuſez l'innocence de ma fille, elle eſt jeune, & n'a encore que fort peu d'experience. Madame, lui répondit-il, loin de blâmer ces marques de pudeur, elles augmentent mon reſpect & mon eſtime. Ce corps s'étant trouvé parfaitement bien fait, & la mere en ayant paru très-contente, elle paya le Tailleur, qui ſe retira fort

ſatisfait du ſuccès de ce nouveau ſtratagême. En amour la hardieſſe donne de l'agrément. Iſabelle charmée de ce que ſon amant venoit d'entreprendre pour le ſeul plaiſir de la voir, ſentit redoubler ſon amour pour lui : & le ſouvenir du rôle galant qu'il avoit joué chez Gautier ne lui permit pas de douter que la magnificence de ce corps ne fut un nouvel effet de ſa galanterie.

Le lendemain, Madme D... reçut un pacquet de toile d'Hollande, de dentelles très-belles, de mouſſelines & de linons ; à l'ouverture duquel elle trouva un billet conçu en ces termes :

Madame, feu Monſieur votre époux revenant de Flandres avoit acheté à Malines ces toiles & ces dentelles ; & comme il ne les avoit point déclarées ; elles ont été ſaiſies à la douane, & j'en avois fait mon propre ; mais un remords

de conſcience m'oblige aujourd'hui à vous en faire reſtitution ; vous avez une fille en âge de les porter ; elle s'en ſervira, s'il vous plaît, comme de ſon bien propre. Adieu, ne vous informez point qui je ſuis.

Madame D... crut la choſe comme ce billet le lui marquoit ; mais ſa fille qui ſe douta bien d'où cela venoit, s'en fit faire des garnitures dont la beauté convenoit parfaitement bien à la richeſſe de ſon habit. Le Marquis ne voulant pas borner ſa généroſité à ſi peu de choſe, médita de lui jouer encore un tour, auquel ni elle, ni ſa mere ne puſſent s'attendre. Un jour qu'il les trouva dans l'Egliſe, il aviſa un homme dont la mine lui parut aſſez celle d'un filou. Il l'aborda & lui dit, en lui montrant la Demoiſelle : Camarade, ſi tu peux prendre ſubtilement le collier de cette Demoiſelle ſans qu'elle s'en apper-

çoive, je te donnerai deux louis pour ta peine ; ne crains rien, ce collier eſt faux ; en tout cas, s'il t'en arrive quelque choſe, je ſuis bon pour te défendre ; & ſi tu réuſſis dans cette entrepriſe, je te donnerai les deux louis que je t'ai promis, en m'apportant ce collier. Le filou s'approcha de la belle, & feignant de demander l'aumône, il lui dénoue adroitement ſon collier ; puis tenant les deux cordons déliés, il lui donna un petit coup ſur l'épaule droite : pendant qu'elle tourne la tête de ce côté-là, il lache un des cordons & tire celui du côté gauche ; ainſi il lui ôta ſon collier ſans qu'elle s'en apperçut, parce qu'elle attribua le frottement qu'elle avoit ſenti contre ſa gorge, au mouvement qu'elle avoit fait en tournant la tête. Le filou ſe voyant poſſeſſeur d'un collier qu'il croyoit fin & d'un prix conſiderable, au lieu de l'apporter au Marquis,

s'enfuit & l'emporta, ſans que le Marquis ſe mit en peine de ce qu'il en ſeroit. Il ſortit après les Dames, & les ayant jointes, il demanda à Iſabelle ſi elle n'avoit point perdu ſon collier : la mere tournant la tête, regarde au col de ſa fille, qui y portoit déja les mains, & toutes deux répondirent qu'oui. Alors il en tira un de ſa poche qui valoit bien deux mille écus, & le préſenta à la Demoiſelle, en lui diſant qu'il l'avoit ôté des mains d'un filou à qui il l'avoit vû détacher. Ces Dames trompées par la reſſemblance de ce collier avec l'autre, le prirent ſans héſiter, & firent bien des remercimens au Marquis, qui ſe retira fort content de ce nouveau ſuccès.

Il ne faut pas s'étonner de la dépenſe que faiſoit le Marquis de C... il jouiſſoit d'un gros revenu, ayant perdu ſon pere & ſa mere : de plus il logeoit chez une vieille tante fort

riche, dont il étoit ſeul heritier; & cette tante n'avoit point de plus grand deſir que de le voir marié. Elle lui en parloit ſouvent depuis un certain tems, & il lui diſoit que ce ſeroit plûtôt qu'elle ne penſoit. Le Dimanche ſuivant Iſabelle parut à l'Egliſe avec un éclat qui effaça toutes les autres beautés; la magnificence de ſes habits, la fineſſe de ſes garnitures, l'éclat de ſon collier, tout cela joint à ſa beauté naturelle, charma ſi fort ce Marquis, qu'il ne put réſiſter davantage à l'impatience qu'il avoit de ſe voir uni à elle par le lien du mariage. Il en parla dès le même jour à ſa tante, qui bien joyeuſe de le voir dans cette diſpoſition, alla dès le même jour en faire la demande à Madame D... qui la reçut d'un air très gracieux. Iſabelle parut aux yeux de la tante du Marquis très-digne du choix de ſon neveu. Après les complimens ordinaires en pareille occaſion, &

que la tante eut obtenu pour ſon neveu la permiſſion de venir leur rendre ſes devoirs, elle ſe retira.

Mais quelle fut la ſurpriſe de Madame D... lorſqu'à la premiere viſite du Marquis elle reconnut que ce Gentilhomme étoit le même qui leur avoit vendu leur étoffe à ſi bon marché, & que c'étoit lui encore qui ſous l'apparence d'un garçon tailleur avoit eſſayé le corps de ſa fille! Comme elle le revoyoit encore avec le même habit qu'il avoit lorſqu'il lui donna le collier qu'il diſoit avoir ſauvé des mains d'un filou, elle ne douta plus que ce collier ne fût très-fin & d'un prix conſiderable, comme on le lui avoit voulu perſuader pluſieurs fois. Touchée de tant de preuves de ſa généroſité, & de l'honneur qu'il faiſoit à elle & à ſa fille, elle lui lui en marqua ſa reconnoiſſance dans les termes les plus gracieux & les plus obligeans. Le Marquis répon-

dit : C'eſt moi, Madame, qui vous dois tout ; & comme tout ce que je poſſede au monde me paroît fort peu de choſe en comparaiſon du tréſor ineſtimable dont vous voulez bien aujourd'hui m'accorder la poſſeſſion, j'oſe bien vous aſſurer que beaucoup de reſpect & d'amour ſuppléeront au défaut de ma fortune.

Il continua de les voir tous les jours juſqu'à la célébration de leur mariage : après quoi le Marquis ravi de poſſeder une femme ſi parfaite, l'aima de toute la tendreſſe de ſon cœur.

Madame D... contente du bonheur de ſa fille, eut auſſi pour lui toutes les complaiſances imaginables ; & la jeune épouſe remercia le Ciel de lui avoir fait rencontrer à une heure indûe une fortune ſi avantageuſe.

XI. GAGE.

CETTE hiſtoire achevée, l'on tira un Jonc d'or, appartenant à un vieux Gentilhomme, qui conta l'hiſtoire ſuivante.

La fauſſe Opinion.

Me promenant un jour dans le jardin de Luxembourg, dans un endroit où il y avoit peu de monde, je vis un garçon & une fille qui parloient enſemble. Ce garçon n'avoit pour tout ajuſtement qu'une chemiſette rouge, des bas de laine des plus communs, des ſouliers plats, & un petit chapeau, ſur lequel étoient attachés quatre bouts de ruban, qui lui pendoient juſqu'au milieu du dos. La fille étoit habillée d'une robe de toile peinte avec une jupe de ſerge

griſe, un tablier verd de même étoffe, & des ſouliers blanchis avec de la craye. M'étant aſſis ſur l'herbe aſſez près d'eux, je fus bien étonné lorſque j'entendis que le garçon parloit en ces termes : Depuis que je ſuis éloigné de vous, Princeſſe, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour me guérir, & les maux que j'ai ſoufferts n'ont point diminué le déſir que j'ai depuis long-tems de me rengager de nouveau, & de reprendre les fers pour vous ſervir auſſi fidelement que j'ai fait par le paſſé. Cliton, répondit-elle, je crains qu'un trop grand feu ne ſoit contraire à votre ſanté, c'eſt pourquoi moderés votre ardeur, & ſoyez perſuadé que je ferai toutes choſes pour vous obliger. Ces paroles qui me paroiſſoient du plus bas étage me firent écrier : Que l'amour eſt un grand maître ! Il rend tout d'un coup ſes Ecoliers ſçavans, & fait parler les Villageois comme des Bourgeois, les

Bourgeois comme les Courtisans, & ces derniers comme des oracles. Puis changeant d'opinion, je m'imaginai que ce pouvoient être des personnes qualifiées qui s'étoient déguisées de la sorte : mais il n'étoit rien de tout cela. C'étoit un garçon marechal qui parloit à la fille de son maître, qui étoit un petit bossu qu'on appelloit *Prince* : Ce garçon étant tombé malade, étoit sorti de chez son maître, & desiroit y rentrer & reprendre les fers pour ferrer les chevaux. Quand elle répondoit qu'elle craignoit qu'un trop grand feu ne l'incommodât, c'étoit du feu de la forge qu'elle vouloit parler ; elle voyoit que ce garçon n'étoit pas encore bien remis de sa maladie, & lui conseilloit de moderer l'ardeur qu'il avoit pour le travail, lui promettant de faire tout ce qu'elle pourroit pour engager son pere à le reprendre. Voilà quel étoit le discours que je croyois partir

d'un cœur amoureux, & auquel cependant l'amour n'avoit aucune part.

XII. GAGE.

TOUTE la compagnie ayant admiré le tour que ce bon vieillard avoit donné à cette courte hiſtoire, ou feinte ou véritable, on lui rendit ſon gage, & on en tira un autre qui fut juſtement un Porte-crayon qui m'appartenoit. Pour en obtenir la délivrance je racontai l'hiſtoire que vous allez lire.

La Pierre philoſophale.

Depuis que j'ai atteint l'âge de raiſon, j'ai toujours aimé la peinture; & j'y faiſois aſſez de progrès dans le commencement, pour faire croire que je ferois quelque jour un homme

illuſtre dans cet art : les merveilles que j'entendois dire des tableaux qui ſont à Rome, me donnoient une extrême envie de les aller voir, auſſi-bien que toutes les ſtatues antiques qui ſervent aujourd'hui de modele aux plus habiles Peintres & Sculpteurs modernes. Ayant formé le deſſein de faire ce voyage, je m'aſſociai avec le fils d'un Orfévre de Chartres notre voiſin, dont la mere fut ſi contente de ce qu'il venoit en ma compagnie, qu'elle lui donna une bonne ſomme d'argent, & outre cela quantité de rognure d'orfévrerie, nous diſant que ſi l'argent venoit à nous manquer cela nous ſerviroit. Après avoir fait nos adieux, nous prîmes le chemin de Paris dans le deſſein de trafiquer & d'y vendre quelques marchandiſes.

Avant que de ſortir de Paris nous jugeâmes à propos de nous défaire de ce que nous avions d'argenterie,

& pour cet effet nous allâmes proche le grand Châtelet chez un Orfévre, qui ayant vû parmi nos rognures un petit S. Jacques d'argent doré, nous dit : paſſez, Meſſieurs, dans l'arriere-boutique. Je lui dis que nous venions chez lui pour voir des bagues, des boucles & des boutons de diamans du Temple, & lui ayant demandé s'il n'en avoit pas auſſi à nous troquer, ho, ho, dit-il, Meſſieurs, vous êtes donc des Marchands, à ce que je vois? Lui ayant répondu qu'oui, puiſque cela eſt, reprit-il, nous n'avons donc qu'à reſter ici. Il nous montra ſes bijoux, & nous en prîmes pour environ vingt piſtoles ; notre marché fait, après l'avoir payé, il nous pria fort honnêtement de dîner avec lui, ce que nous acceptâmes volontiers : quand nous fûmes à table, il nous dit qu'il avoit penſé à nous faire de belles affaires, & qu'il nous demandoit bien pardon : c'eſt, dit-il, que le petit S.

Jacques de vermeil m'avoit fait soupçonner que cette argenterie avoit été volée, & je ne vous avois dit de passer dans mon arriere-boutique, qu'à dessein d'envoyer chercher un Commissaire pour vous arrêter : c'est, ajouta-t'il, une profession bien délicate que la nôtre, on nous rend bien souvent responsables des crimes d'autrui ; témoin un de mes Confreres que l'on mit hier en prison, pour avoir acheté des lingots d'or d'un homme soupçonné d'avoir la Pierre philosophale. Quoi, Monsieur, lui dis je, êtes-vous de ceux qui croyent que l'or se puisse faire par la main des hommes ? Oui, me répondit-il ; & sans m'arrêter à l'épreuve qui en a été faite par M. Huveltins en présence de Messieurs les Etats Generaux, sans compter ce qui en est écrit dans la grande Salle Imperiale de Prague au sujet de l'Intinogicus Polonois de Nation, qui l'a

poſſedée, je vais vous conter une hiſtoire que le pere de ma femme m'a dit tenir de l'Evêque même à qui elle eſt arrivée. Nous nous diſposâmes mon camarade & moi, à l'écouter ſans l'interrompre. Il commença de la ſorte.

Un Evêque prêchant un jour dans S. Merry, s'emporta fort contre ceux qui ſe ruinoient eux & leurs enfans à ſouffler dans le deſſein de trouver la Pierre philoſophale ; il en dit des choſes aſſez fortes pour en dégouter ceux qui n'en étoient pas fort perſuadés ; car pour ceux qui ſe la ſont miſe une fois en tête, ils ne reviennent de cette prévention, qu'après qu'ils ſe ſont entierement ruinés. Le lendemain de la prédication, un homme à mine vénérable vint demander à lui parler ; il lui dit, Monſeigneur, j'entendis hier votre ſermon à S. Merry, je fus charmé de votre ſçavoir & de la bonne grace que vous avez en

chaire : mais, Monſeigneur, permettez-moi de vous dire que parmi tant de belles choſes que vous avez dites, vous vous emportâtes un peu trop contre la vertu d'une grande Dame, & je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire que celle contre qui vous déclamâtes ſi fort, eſt la ſageſſe même. Le Prelat ſurpris de ce diſcours, dit qu'il ne croyoit pas avoir offenſé perſonne en particulier, qu'il ſeroit très-fâché d'avoir déſigné quelqu'un dans ſa prédication. Vous l'avez non-ſeulement déſignée, Monſeigneur, dit l'Etranger; mais de plus vous l'avez nommée par ſon nom pluſieurs fois, en diſant d'elle tout le mal poſſible. De grace, reprit l'Evêque, nommez-moi cette Dame, afin que je lui aille faire réparation? Elle s'appelle la Pierre philoſophale, dit l'Etranger, d'un ton ferme, & ſi vous la connoiſſiez vous n'en euſſiez pas parlé comme vous avez fait:

Bon, bon, dit le Prelat, voilà de nos fols. .... Mais, Monſeigneur, interrompit l'Etranger, qui vous convaincroit de la verité ſur ce fait... Sera-ce vous, lui demanda l'Evêque? Oui, moi, répondit-il; faites apporter de votre cuiſine un réchaut plein de charbon, un ſoufflet, & un morceau de cuivre, vous verrez ſi la Pierre philoſophale eſt une chimere. On apporta tout ce qu'il avoit demandé, & après avoir fondu la branche d'un chandelier, dont il fit un lingot, il dit au Prelat : Tenez, Monſeigneur, envoyez cela chez le premier Orfevre par un de vos laquais; ce qui fut fait. Le laquais revint un quart-d'heure après, & apporta de l'argent du lingot au prix de l'or le plus pur, diſant à ſon maître que l'Orfevre le prioit, s'il en avoit encore de pareil, de ne pas s'en défaire à d'autre qu'à lui. Le Prelat, ſurpris au dernier point, changea de ſentiment, & tint

depuis ſur ce ſujet un langage bien different de celui de ſa prédication. Monſieur, dit-il au Chimiſte en l'embraſſant, je me dédis maintenant de tout ce que j'ai dit contre cette admirable ſcience, & vous conjure de me l'apprendre. Monſeigneur, dit l'autre, je ne vous aprendrois pas grande choſe, en vous apprenant ce que je viens de faire devant vous; il n'y a perſonne, qui, ayant de la poudre de projection, n'en faſſe bien autant; mais je veux vous apprendre le ſecret de cette admirable poudre, afin que vous ſoyez perſuadé du contraire de ce que vous penſiez ci-devant. Faites en ſorte que nous ſoyons ſeuls demain matin. Monſieur, dit le Prelat, je donnerai ſi bien mes ordres que nous ne ſerons interrompus de perſonne. Il retint le Philoſophe à ſouper avec lui, & le fit enſuite conduire dans ſon carroſſe juſqu'à ſon auberge. Le Prelat ne

dormit point de la nuit, ayant l'eſprit ſans ceſſe occupé de ce qui lui étoit arrivé, & de l'impatience d'apprendre ce rare ſecret. Dès qu'il vit paroître l'aurore il ſe leva, & envoya un laquais à l'auberge du Chimiſte, pour lui dire qu'il l'attendoit. Le laquais l'ayant demandé à l'hôteſſe, elle lui répondit qu'il étoit parti une heure avant le jour.

Toutes les hiſtoires de cette nature finiſſent de la même façon, dis-je à l'Orfevre : cela eſt vrai, dit mon camarade. Une perſonne de la compagnie prenant la parole, dit que cela n'étoit pas tout-à-fait général, & que s'il avoit un gage à retirer, il ne doutoit point qu'il ne pût conter une hiſtoire qui ne ſeroit pas moins ſurprenante, ſans finir de la même façon ; mais, ajouta-t'il, pourſuivez la vôtre, je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Lui ayant dit qu'elle étoit finie ; & le voyage

de Rome, dit-il, ne l'achevez-vous pas ? Ce voyage, repris-je, ne se fit point, pour des raisons que je dirai une autrefois, quand j'aurai encore quelque gage à retirer.

La curiosité de la compagnie piquée par la réflexion de celui qui venoit de m'interrompre, fit qu'on le pria de vouloir bien lui faire part de l'histoire, dont il venoit de faire naître l'envie : l'assurant qu'on lui en auroit d'autant plus d'obligation, qu'ayant l'avantage de n'avoir aucun gage à retirer, l'on n'étoit point en droit d'exiger de lui ce tribut. Il se rendit obligeamment à ces instances, & commença l'histoire suivante.

Histoire du Cosmopolite.

Dans le tems que j'étudiois à Paris, je fis ma philosophie au College des Graffins, où j'étois en pension. Il y avoit dans ce College un jeune

Breton avec lequel je liai une amitié ſi étroite, que les autres Penſionnaires nous appelloient *les Inſéparables*. Cet ami étoit fils d'un riche Marchand de Nantes; & il y paroiſſoit bien par les ſommes conſiderables qu'il recevoit aſſez fréquemment de la part de ſon pere, & qu'il dépenſoit en jeune homme, c'eſt à-dire, ſans penſer qu'il pourroit bien un jour ſe repentir d'en avoir fait un ſi mauvais uſage; ce qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt après: car ayant été contre ſa coutume, un eſpace de tems conſiderable ſans recevoir de nouvelles de ſon pere, il écrivit, & n'oublia pas de demander de l'argent: mais qui fut bien ſurpris, ce fut le jeune homme, lorſque pour réponſe à deux ou trois lettres preſſantes, qu'il avoit écrites, il reçut une lettre de ſa mere, qui lui mandoit que ſon pere étoit mort de chagrin de la perte d'un navire

qui avoit coulé à fond, & qui étoit chargé de quantité de marchandiſes pour pluſieurs Marchands, & dont il avoit répondu, de ſorte qu'il s'en falloit plus de dix mille livres qu'il n'eut de quoi ſatisfaire aux aſſurances. A cette triſte & mortifiante nouvelle, qui ſe répandit bien-tôt dans Paris, le jeune homme qui ne pouvoit plus fournir à la dépenſe, ſe vit abandonné de ſes meilleurs amis. Le Principal du College, à qui il étoit dû quelques quartiers de ſa penſion, lui dit de ſe retirer. Dans ce fâcheux embarras, il alla ſe jetter entre les bras de Monſieur M... fameux partiſan, & ami particulier de ſon pere. Monſieur M... touché de la mort de ſon ami, & de compaſſion pour ſon fils, lui fit donner un emploi pour Bezançon. Cet emploi qui lui valoit quinze cens livres par an, le remit ſur le bon pied : & comme il étoit bien fait & beau garçon, il trouva

trouva le moyen de ſe faire aimer des belles de cette ville. Il y en eut une entr'autres qui ſe trouva ſi bien de ſes careſſes, qu'elle en porta des marques viſibles.

Les parens de cette fille, gens d'honneur à la verité, mais qui n'étoient pas des plus riches, eurent recours à la juſtice pour réparer ce tort par un mariage; & ils eurent la conſolation d'y réuſſir. Le revenu de la commiſſion joint à ce que les parens de ſa femme lui donnerent en mariage, les fit ſubſiſter aſſez honnêtement pendant quelque tems; mais le grand nombre d'enfans qui ſe ſuccederent preſque ſans interruption, ayant augmenté la dépenſe, & la commiſſion qui vint à manquer par la mort du protecteur, en ayant détourné la ſource, ils furent bientôt réduits à vivre de ménage, c'eſt-à-dire, à vendre tout piece à piece. Comme Paris eſt la reſſource de ceux

qui cherchent fortune, il y vint avec ſa femme & ſes enfans. Il y avoit déja huit jours que j'y étois pour un procès qui étoit prêt à être jugé, lorſque paſſant ſur le Pont-neuf, j'apperçus cet ancien ami dans un équipage bien different de celui où je l'avois vû au College. Il me regarda auſſi, & je crois que la honte de ſe voir en l'état où il étoit alors, l'auroit fait paſſer outre ſans me rien dire, ſi je ne l'euſſe arrêté. Je l'embraſſai, & lui comme il vit que je ne lui marquois pas moins d'amitié qu'au tems paſſé, il répondit à mes carreſſes : nous marchâmes enſemble, il me conta une partie de ſes infortunes, & je le menai dîner avec moi. Après le dîné nous allâmes nous promener au Palais Royal, où nous fîmes quelques tours d'allées. En ſortant nous vîmes dans la grande place de ce Palais, quatre hommes l'épée à la main contre un ſeul : mon

ami brave garçon, comme vous l'allez voir, ne balança pas à tirer la ſienne, & courut ſe ranger du côté du plus foible, qui un moment après devint le plus fort; car deux de leurs ennemis ayant été mis hors du combat, les deux autres lâcherent pied.

L'Inconnu s'étant vû débarraſſé, ſe retourna vers mon ami, à qui il dit en l'embraſſant: Par quelle généroſité, Monſieur, vous dois-je la vie, vous de qui je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu? Mon ami répondit ingenument que ce qu'il venoit de faire pour lui, il l'auroit fait pour tout autre, & que telle étoit ſon humeur de ne pouvoir pas voir un brave homme maltraité par quatre coquins, ſans le ſecourir. Monſieur, dit l'Etranger; votre généroſité ſera récompenſée, je veux faire amitié avec vous, & vous rendre tous les ſervices dont vous aurez beſoin: je le veux,

& je le puis ; ajouta-t'il ; où demeurez-vous ? Dans la rue aux Maires, dit mon ami : Y auroit-il point, demanda l'autre, quelque petite chambre proche de chez vous ? Car je souhaiterois fort être de vos voisins : Il y en a une, répondit le Commis, au-dessus de celle où je loge. Bon, dit l'Etranger, c'est mon affaire, arrêtez-la pour moi. Monsieur, je vous en prie : & voilà pour le denier à Dieu, ajouta-t'il, en lui donnant une piece de quatre pistoles. Mon ami crut en recevant cette piece qu'il ne lui avoit dit tout cela que pour couvrir d'un honnête prétexte la récompense du service qu'il venoit de lui rendre. Il le remercia, & me vint joindre en me montrant la piece qu'il venoit, disoit-il, de gagner. Certes il en avoit bien besoin, & ce ne fut pas là un des moindres effets de la Providence à son égard. Il étoit chargé d'une femme & de qua-

tre enfans, & ne ſçavoit plus, comme on dit, de quel côté donner de la tête ; & cette piece d'or leur fut d'un grand ſecours. Dès le lendemain ſon homme ne manqua pas de venir pour occuper ſa chambre, ſuivi d'un Crocheteur qui portoit un peu de hardes, & un petite malle aſſez peſante. Mon ami auroit bien voulu qu'il ne fût point venu ; l'hôteſſe au contraire fut ravie de trouver à louer ſa chambre ; & n'eut pas de peine à conclure le marché avec cet Etranger, qui s'y établit auſſi-tôt. Le Commis d'autre côté, qui ſe ſentoit obligé à rendre la piece de quatre piſtoles, crut que, puiſqu'il étoit venu occuper cette chambre, il ne la lui avoit donnée que pour en payer le loyer ; il évita ſa rencontre, parce qu'il n'étoit pas en état de la lui rendre entiere, en ayant dépenſé la plus grande partie. L'Inconnu qui vit que mon ami le fuyoit, crut qu'il

avoit d'autres raiſons, & ne voulant pas l'incommoder, ne témoigna nul empreſſement de le revoir. Pendant cette meſintelligence l'argent manqua tout-à-fait chez mon ami : comme il avoit du cœur, & qu'il étoit incapable de faire une baſſeſſe, il ne pouvoit ſe réſoudre à déclarer ſa miſere à qui que ce fût.

Cependant ſes enfans mourroient de faim : ſa femme touchée de compaſſion, lui dit : Mon cher mari, cet homme de là-haut vous a tant d'obligations, allez lui emprunter ſeulement un écu pour ſauver la vie à vos pauvres enfans ; offrez-vous de lui faire un billet & de la piece de quatre piſtoles, & de ce qu'il voudra bien vous prêter. Il rejetta d'abord cet avis bien loin ; mais enfin la compaſſion que lui firent ſa femme & ſes enfans qui n'en pouvoient plus, le determina à faire cette démarche. Ce ne fut pas ſans ſe faire une extrê-

me violence : il fut dix fois juſqu'à la porte de ce voiſin ſans oſer heurter, & en revint autant de fois ; enfin il ſe haſarda, & le heurtoir lui ſembla aller plus vîte qu'il ne le pouſſoit : auſſi-tôt la porte s'ouvre, l'Etranger, en le regardant en face lui demanda, qu'avez-vous, Monſieur ? Vous me paroiſſez bien changé, vous eſt-il arrivé quelque fâcheuſe affaire ? Dites-le moi, de quelque nature qu'elle puiſſe être, je vous en tirerai : Non, Monſieur, lui répondit-il, je n'ai graces à Dieu, point d'affaires. Ne ſeroit-ce point quelque petit chagrin domeſtique, reprit l'autre, c'eſt cela juſtement, dit le Commis. L'Etranger croyant qu'il avoit eu quelque démêlé avec ſa femme, perſuadé que dans le ménage le mieux reglé il y a quelquefois de petits differends, lui dit ; donnez-moi à ſouper chez vous ce ſoir, & nous accommoderons cela. Le Commis tout interdit à ces pa-

roles, regarda l'autre fixement ſans lui répondre : puis un moment après il lui dit, comment voulez-vous, Monſieur, que je vous donne à ſouper chez moi ? Je n'ai pas un morceau de pain à donner à ma femme & à mes petits enfans, qui languiſſent de faim depuis plus de trente heures : & je n'étois venu que pour vous prier de me prêter de quoi acheter un pain pour leur ſauver la vie. Ah Dieu ! s'écria l'Etranger, je ſuis bien indigne du ſervice que vous m'avez rendu, puiſque je n'ai pas ſçu prevenir vos beſoins : Tenez, mon cher ami, dit-il, en lui donnant une clef ; ouvrez cette malle, & prenez tant d'or qu'il vous plaira, il y en a ſuffiſamment, & pour vous & pour moi. Le beſoin que le Commis avoit de ce ſecours lui fit moins faire de façon pour ouvrir la malle qu'il trouva pleine d'or : il en prit une bonne poignée, & dit à cet ami

qu'il alloit faire apprêter le ſouper. Pendant ce repas, l'Etranger ayant demandé au Commis le ſujet qui les avoit empêché de ſe voir depuis qu'il étoit venu loger au-deſſus de lui, il lui avoua ingenument que ç'avoit été l'impuiſſance de lui rendre ſa piece de quatre piſtoles. Je ne vous l'avois pas donné pour que vous me la rendiſſiez, répliqua l'autre, & mon deſſein n'étant pas d'en demeurer là, je ne m'étois approché de vous que pour joindre ma fortune à la vôtre, comme je prétends faire dorénavant. En effet, tout alla ſi bien depuis ce moment chez mon ami, qu'il ſe remonta bien-tôt en meubles & en beaux habits. Quelque bonne chere que l'on fit, l'Etranger qui mangeoit toujours avec lui n'y trouvoit jamais à redire. Mon ami qui n'avoit ceſſé de faire la débauche, que par l'impoſſibilité où il s'étoit vû d'en ſoutenir la dépenſe, oubliant aux pre-

mieres careſſes d'une nouvelle fortune, l'état miſerable d'où il ne faiſoit que de ſortir, ne tarda pas longtems à reprendre ſon premier genre de vie.

S'étant trouvé un jour dans une compagnie où le vin n'avoit pas été épargné, il eut la malheureuſe imprudence de conter toute ſa bonne fortune, dont le C. D. R. qui avoit des eſpions par-tout, & qui faiſoit chercher le fameux Coſmopolite, fut exactement informé dès le lendemain. L'indiſcret Commis ne laiſſa pas, quoique fort yvre, de gagner ſon logis; il ſe coucha & dormit juſqu'au lendemain à cinq heures du matin, que ſe reſſouvenant à ſon reveil de ce qu'il avoit dit la veille dans le cabaret, il en fut ſaiſi de rage & de deſeſpoir. Ah! diſoit-il, tranſporté de fureur & s'arrachant les cheveux, que je ſuis malheureux d'avoir trahi un ſi bon ami, & de qui

je tiens tout le bien que j'ai. En diſant cela il voulut ſauter ſur ſon épée pour ſe la paſſer au travers du corps ; mais ſa femme s'éveillant en ſurſaut, ſe jetta à lui toute nue en chemiſe, & empêcha l'execution d'un ſi mauvais deſſein. Elle dit au plus grand de ſes enfans d'aller appeller du ſecours : le petit garçon qui étoit aimé de l'Etranger, & qui l'aimoit auſſi, alla le prier de deſcendre. Et bien, dit-il au Commis, en l'embraſſant, qu'avez-vous, mon cher ami ? Manque-t'il quelque choſe à votre fortune ? Dites-moi, avez-vous beſoin d'argent plus que vous n'en avez ? Je ſuis tout prêt à vous en donner. Non, Monſieur, lui répondit le Commis, je ſuis indigne des bontés que vous avez pour moi : je vous ai trahi, ou plûtôt le vin m'a trahi moi-même en découvrant le ſecret que vous m'aviez tant recommandé de garder : c'en eſt fait, je ne veux plus ſurvivre à mon

infidelité ; puniſſez-moi en m'ôtant la vie, ſi vous ne voulez pas que je ſois homicide de moi-même.

L'Etranger lui dit, en l'embraſſant encore plus étroitement : Mon cher ami, moderez-vous, le mal n'eſt pas ſi grand pour moi que vous le penſez, vous n'avez fait tort qu'à vous-même ; pour ce qui me regarde, tout eſt reparé, puiſque vous m'avez averti que mon ſecret eſt revelé : ce qui me fait le plus de peine, c'eſt d'être obligé de vous quitter, & peut-être pour ne vous revoir de ma vie : je m'en conſolerois en quelque façon, ſi ma malle étoit plus pleine d'or ; mais telle qu'elle eſt, je vous prie de l'accepter : au reſte ne vous mettez point en peine de ce que je deviendrai, ma patrie eſt le monde entier, auſſi-bien ici comme ailleurs, je me trouve bien par-tout ; il l'embraſſa en lui diſant adieu, & ſe retira ſans que l'on ait pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

Les Gardes du C. D. R. ne manquerent pas vers les huit heures de venir ſe ſaiſir du Commis. On le conduiſit à la Baſtille, où ayant été interrogé ſur ce qu'il avoit dit au cabaret, il répondit qu'il ne ſe ſouvenoit pas de ce qu'il avoit dit dans la débauche, & qu'il ne doutoit point que l'excès du vin qu'il avoit bû ne lui eut fait dire quantité d'impertinences ſans fondement, & qu'il avoit cette derniere nuit tellement perdu la raiſon, qu'il ſe ſeroit tué lui-même, ſi ſa femme, que ſes cris avoient éveillée, ne l'en eut empêché. Au rapport de ſes propres voiſins qui furent interrogés, & qui dirent tous la même choſe, on le relâcha. Depuis cette affaire il fit de ſi ſérieuſes réflexions ſur tous les maux que la débauche lui avoit cauſez, qu'il ménagea en bon économe ce que l'Etranger lui avoit laiſſé à ſon départ : de ſorte qu'il mena

depuis une vie plus reglée dans sa famille, & établit assez honorablement ses enfans.

XIII. GAGE.

LE gage qui fut tiré après ce recit, donna lieu à une Presidente à qui il appartenoit de conter l'histoire suivante.

La Veuve coquette.

Une Veuve déja sur le retour, mais encore fort coquette, avoit une fille d'environ quinze à seize ans qu'elle élevoit dans l'obscurité, craignant que sa beauté ne lui ravit quelques-unes de ses conquêtes : mais toutes ses précautions furent inutiles. Comme ses agrémens diminuoient à mesure que le nombre de

ſes années s'augmentoit, la beauté de ſa fille au contraire ſe déclara d'une maniere ſi vive, à travers la ſimplicité de ſes habits & ſon air modeſte, qu'elle enleva à ſa mere le cœur le plus cheri de ſes amans, malgré tout le fard & les mouches qu'elle employoit pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Ce cavalier ſe comporta ſi finement dans cet échange, & diſſimula ſi bien ſa nouvelle paſſion, que la mere coquette continua de croire être ſeule l'objet de ſes aſſiduités & des ſoins de cet amant. La jeune fille de ſon côté s'étant apperçûe que ſes charmes avoient touché le cœur de l'amant de ſa mere, ſe flatta d'avoir quelque part à ſes empreſſemens : & comme le deſir de plaire ſuit de près la connoiſſance de ſes propres attraits, elle ne put reſiſter à l'ambition de paroître toujours plus aimable, ſi ordinaire à toutes les jeunes perſonnes de ſon ſexe. Elle prit

plus de ſoin de ſa perſonne qu'auparavant ; ſa coëffure étoit plus reguliere, & le reſte de ſes ajuſtemens étoit mis d'un certain air, qu'ils donnoient plus de grace & d'éclat à ſa beauté naturelle ; ce qui depuis lui attira les regards de la plûpart de ceux qui venoient auparavant en conter à ſa mere. Le cavalier dont je viens de parler, & qui ſe nommoit *Paſtourd*, craignant d'être prevenu par quelqu'autre, lui fit une déclaration de ſon amour. Nichon (c'étoit le nom de la jeune fille) prenoit tant de plaiſir à cette déclaration, qu'elle n'apperçut pas ſa mere qui les ſurprit dans ces entrefaites. Elle demanda à Paſtourd avec aſſez de fierté, s'il venoit chez elle pour ſuborner ſa fille. Non, Madame, lui répondit-il, mes intentions ſont plus pures que vous ne penſez. Cependant je vous avoue que j'ai tort de m'être adreſſé à d'autre qu'à vous,

& je vous en demande pardon de tout mon cœur. La Dame ſe radoucit à ces paroles, croyant qu'il revenoit vers elle : Je vous pardonne votre erreur, lui dit-elle, pourvû que vous ſoyez plus ſage à l'avenir. Paſtourd tout plein de ſa paſſion, voyant qu'elle reprenoit ſa belle humeur, lui dit : Madame, ſi j'oſois aujourd'hui vous découvrir les véritables ſentimens de mon cœur, ſerois-je aſſez heureux pour trouver le vôtre diſpoſé à m'écouter favorablement ? Parlez, lui dit-elle, d'un ton de ſouveraine. J'aime, Madame, reprit-il, mais d'un amour ſi violent, qu'il m'eſt impoſſible de le diſſimuler davantage. Croyez-vous, lui répondit-elle, que l'on ait été juſqu'ici, ſans s'en appercevoir, & que malgré votre ſilence on n'ait pas ſçû pénétrer vos véritables ſentimens ? Vous me ſurprenez étrangement, Madame, reprit le cavalier, j'avois, ce me

ſemble, apporté juſqu'à ce jour toutes les précautions imaginables pour tenir ma paſſion ſecrette, juſqu'à feindre d'aimer une autre perſonne. Il n'étoit pas néceſſaire de faire toutes ces façons, lui répondit-elle, vous deviez me la découvrir d'abord, & je l'aurois approuvé comme je fais à préſent, pourvû que ce ſoit pour le mariage. Je n'ai point d'autre intention, Madame, dit-il, ſe jettant à ſes genoux, & je ne me leverai point que vous ne m'ayez promis une main qui doit faire mon bonheur. Levez-vous, lui dit-elle, en lui donnant la ſienne à baiſer. Ah, Madame, reprit le cavalier en ſe relevant, que je vous ſuis redevable! Pardonnez, je vous prie, à ma juſte impatience, & ſouffrez que je vous demande ſi j'ai encore longtems à attendre pour être tout-à-fait heureux. Le plûtôt ſera le mieux ſelon mon inclination, lui répon-

dit-elle. Paſtourd ſe retira le plus content des hommes, & dit en ſortant à ſa jeune maîtreſſe que ſa mere venoit de la lui accorder en mariage, & qu'il s'eſtimoit le plus heureux des amans. Nichon tranſportée de joye de cette nouvelle, alla trouver ſa mere, & lui dit : Que j'ai de graces à vous rendre, Madame, du bon choix que vous venez de faire ! J'ai toujours regardé M. Paſtourd comme le cavalier le plus parfait & le plus accompli de tous ceux qui fréquentent céans. Je ſuis bien aiſe, lui dit ſa mere, que vous n'ayez point de répugnance pour ce mariage, & que vous approuviez le choix que j'ai fait de M. Paſtourd ; il fera bien ſon devoir envers vous, c'eſt un brave homme, & dont vous ſerez fort contente. Nichon qui comprenoit ce diſcours dans un autre ſens que celui de ſa mere, rougit à ces mots, & voulut ſe retirer, quand elle la

retint pour lui demander de qui elle avoit appris cette nouvelle : De M. Paſtour lui-même , lui répondit-elle ; il eſt ſi content de m'épouſer , ajouta-t'elle encore , qu'il n'a pû le diſſimuler plus long-tems. Comment, de vous épouſer ! Reprit la mere , eſt-ce que vous croyez que c'eſt vous qu'il demande en mariage , ſotte que vous êtes ? Vraiment, je vous trouve jolie d'avoir une telle penſée à votre âge : allez , ma mignogne , allez vous cacher , & préparez-vous à recevoir pour beau-pere celui que vous croyez avoir pour mari. La jeune fille ſe retira , ne ſçachant que penſer de ce qu'elle venoit d'entendre. A la premiere viſite que fit Paſtourd , il fut ſurpris de trouver ſa maîtreſſe chagrine , ſans en pouvoir deviner la cauſe , & il le devint auſſi par ſympathie. La mere qui s'en apperçut ; lui demanda ce qu'il avoit. Je crains tout , dit-il , Madame , & la triſteſſe

où je vois Mademoiſelle votre fille me fait douter qu'elle ſoit bien contente de notre mariage. Contente ou non, dit la mere, ne ſuis-je pas la maîtreſſe ? Il eſt vrai, répond le cavalier, mais je ne voudrois pas recevoir ſa main malgré elle. Comment, ſa main ! Reprit la mere, étoit-ce la ſienne que vous me demandiez ? Oui, Madame, dit Paſtourd, & je vous jure que je n'en aurai jamais d'autre. Si vous avez compté là-deſſus, repartit-elle d'un ton mépriſant, vous vous êtes fort trompé : ma fille n'eſt point à marier, Monſieur, & je vous prie dorénavant de ſuſpendre vos viſites. Ces dernieres paroles furent un coup de foudre pour le pauvre Paſtourd, qui ſe retira chez lui tellement accablé de triſteſſe, qu'il ſe mit au lit & défendit à ſon valet de chambre de le laiſſer voir à qui que ce fut. Ce valet, qui s'appelloit Combiac, étoit un garçon tout frai-

chement revenu de Guyenne, où il avoit passé six mois pour solliciter le payement d'une assez grosse somme qu'il avoit apportée. Combiac qui étoit un de ces valets importuns, qui se sont rendus familiers avec leurs maîtres par le service de plusieurs années, ne put voir l'extrême chagrin du sien, sans lui en demander la cause. Pastourd lui ayant conté ce qui lui venoit d'arriver : N'est-ce que cela? Lui dit-il, mordi, Monsieur, je veux vous rendre heureux avant qu'il soit un mois, laissez-moi faire, nous avons de l'argent, soyez sûr que vous aurez Mademoiselle Nichon, & que vous l'obtiendrez même du consentement de sa mere. Cette Dame ne m'a jamais vû, je tâcherai d'avoir entrée chez elle sous le nom & l'habit d'un homme de qualité, copiant vos manieres; j'en aurai assez l'air. Ah! mon pauvre Combiac, lui dit son maître en

l'embraſſant, ſi par ton moyen j'étois aſſez heureux pour vaincre en cela l'eſprit de cette vieille folle, ta fortune ſeroit inſéparablement attachée à la mienne; ſers-toi de tout ce que j'ai d'argent & de crédit, je ſçai que tu as de l'eſprit, & que je dois tout attendre de toi.

Combiac ſe fit vîtement habiller, prit deux laquais avec une magnifique livrée, loua un logis garni dans la même rue de la veuve, qui paſſoit tous les jours une partie du tems à ſes fênêtres, parée comme un autel de Confrerie. Combiac qui n'avoit point d'autre ſoin que de chercher les moyens d'avoir entrée chez elle, la regardoit d'un air à lui faire comprendre qu'il avoit du plaiſir à la voir: comme il épioit l'occaſion de lui parler, il la ſuivit un jour dans une Egliſe où elle alloit à la Meſſe; il la ſalua, & quand la Meſſe fut finie, il lui préſenta de l'eau benite, & la

ramena juſqu'à ſa porte. Pendant le chemin il lui dit : Madame, il y a long-tems que je cherche l'occaſion de pouvoir vous dire combien le reſpect que j'ai pour vous eſt imprimé fortement dans mon ame : & ſi les offres de ſervices d'un homme qui a quelque bien, beaucoup de qualité, & plus encore de deſir d'être à vous, vous étoient agréables, vous trouveriez en moi un ſerviteur des plus affectionnés. Ce compliment ne lui déplut point, elle lui répondit même de maniere, qu'il comprit bien que s'il lui demandoit la permiſſion d'aller chez elle jouer au piequet, il n'auroit pas de peine à l'obtenir ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Combiac joua ſi bien ſon perſonnage de Marquis de Maſcarille que cette Dame qui le croyoit une perſonne de qualité, ſe tenoit fort honorée des fréquentes viſites qu'il lui rendoit.

Enfin il lui dit un jour : Madame, je

je ne puis plus tenir contre tant d'appas, il faut abſolument que je meure, ou que je vous déclare mon amour : ſi vous aviez moins de charmes je n'aurois pas tardé ſi long-tems à vous conjurer de me donner votre main; mais comme je ſuis naturellement ſuſceptible de jalouſie, & que vous avez une fille en âge d'être pourvûe; je croirois que ceux qui viendroient ici pour elle, y viendroient pour l'amour de vous. Mariez-la, Madame, après cela nous pourrons vivre enſemble dans une union parfaite. L'extrême envie qu'elle avoit d'être Marquiſe & plus encore de ſe marier, fit naître en elle le regret de n'avoir pas donné ſa fille à Paſtourd. Elle dit au faux Marquis qu'elle s'eſtimoit bien heureuſe d'avoir fait naître dans ſon cœur des ſentimens tels qu'il les lui témoignoit; que ſa fille ne devoit point du tout l'embarraſſer, qu'elle avoit une occaſion

pour s'en défaire. Un Gentilhomme, pourſuivit-elle, qui l'aime à la folie, me l'a demandée, & je la lui donnerai. Dépêchez-vous donc, Madame, lui dit Combiac, ſi vous voulez donner quelque choſe à mon amour & à mon impatience. Dès le même jour elle envoya chercher Paſtourd, à qui elle dit qu'elle vouloit bien lui donner ſa fille en mariage, pourvû qu'il la voulut prendre ſans dot. Paſtourd qui connoiſſoit ce qui la faiſoit parler de la ſorte, conſentit à tout ce qu'elle voulut, il épouſa Nichon avec ſes droits : le mariage conclut, Combiac écrivit dès le lendemain cette lettre à la veuve.

Je ſuis bien fâché, Madame, d'être obligé de m'en aller en Gaſcogne, d'où l'on m'a écrit que le feu y a conſumé la meilleure partie de mon bien, ſans épargner mes titres de nobleſſe qui s'étoient conſervé depuis

le déluge de Noé. Je ne veux pas vous tromper dans l'état où je ſuis ; des perſonnes qui vous doivent toucher de près m'en empêchent : je ne ſuis point votre fait, Madame ; je m'eſtime ſeulement trop heureux d'être cauſe du mariage de Mademoiſelle votre fille. Si quelqu'un par la ſuite s'offroit à vous épouſer, je vous conſeille de les mieux connoître que vous ne m'avez connu.

Elle fut au déſeſpoir de s'être laiſſée jouer de la ſorte ; & outrée de dépit de voir ſa fille mariée, elle fut un tems conſidérable ſans vouloir les voir : mais les honnêtetés de ſon gendre, & la tendreſſe de ſa fille la firent enfin revenir. Elle quitta même la coquetterie pour vivre avec eux en bonne intelligence.

XIV. GAGE.

LA Préſidente n'eut pas plûtôt fini ſon hiſtoire, que l'on vit paroître des Tablettes : allons, Monſieur l'Abbé, dit la dépoſitaire, vous qui êtes aujourd'hui à la mode chez les belles, vous ne demeurerez pas court par faute de quelque intrigue de ruelle ou de prude. Vous vous trompez, Madame, répondit l'Abbé, s'il falloit néceſſairement une intrigue galante pour retirer mon gage, il pourroit bien y demeurer. Contentez vous, s'il vous plaît, de celle que j'ai à vous dire.

Le Cocu imaginaire.

Lorſque je faiſois ma Philoſophie à Paris, un de mes camarades d'Ecole m'engagea à aller en vendange à une

demie lieuë par de-là Ville-Juif, où ſon pere avoit une maiſon. Ne s'étant point trouvé de places au carroſſe, nous entreprîmes lui & moi de faire ce voyage à pied. Etant ſur le chemin, nous entendîmes de grands cris qui ſortoient d'une charette qui marchoit devant nous : cela nous fit redoubler le pas pour ſçavoir le ſujet de ce bruit, & nous vîmes un Hermite qui tenoit un homme aux cheveux, pendant que cet homme le tenoit à la barbe, & les coups de poing voloient de part & d'autre. Les cris que nous avions entendus étoient ceux d'une femme qui paroiſſoit être une Boulangere à qui appartenoit la charette ; le chartier qui étoit un jeune ruſtaud, & qui ſembloit prendre plaiſir à les voir ſe chamailler, touchoit ſes chevaux, & faiſoit aller ſa charette comme ſi ce n'eut été rien, nous le contraignîmes d'arrêter pour mettre le hola;

& nous étant mis dans la charette ; nous apprîmes que leurs differends venoient de ce que cet homme pour ſe railler du Moine lui avoit demandé s'il venoit de voir ſa blanchiſſeuſe ; & qu'il lui avoit tant de fois demandé qui èlle étoit, que l'Hermite lui avoit répondu, c'eſt ta femme. L'autre offenſé de cette réponſe, lui avoit donné un ſoufflet ; l'Hermite l'avoit pris aux cheveux, & l'autre, l'Hermite par la barbe ; les ongles & les dents avoient été employés de part & d'autre, dont ils portoient tous deux de terribles marques. Nous demandâmes au chartier pourquoi il ne les avoit pas ſéparés plûtôt. Tétigué, répondit-il, je n'avois garde de m'y bouter ; non dit ordinairement en proverbe que ſi chacun faiſoit ſon méquier, les vaches en ſeroient mieux gardées. Comme dit l'autre, donne-toi de garde n'eſt pas mort, je ne ſuis pas ſi niais que d'aller

bouter mon nez où je n'ai que faire ; & que ſçais-je ſi ce bon Pere ne dit point vrai ? En ce cas il auroit raiſon, & cependant il auroit tort auſſi, & toutes verités ne ſont pas bonnes à dire : ardez, ils ſe ſeroient bien entr'échignez que je ne m'en ſerois pas mêlé un petit brin davantage depuis ce qui m'eſt arrivé.

Comme nous premions plaiſir au patois de ce ruſtre, pour le faire continuer de parler nous lui demandâmes ce qui lui étoit arrivé. Vous ſçaurez, dit-il, qu'un jour que le gros Baſtien & Nicolas Degniau ſe battirent enſemble, je fus pour les ſéparer ; j'avois une baguette à la main qui peſoit bien douze livres : comme ils ne vouloient point ſe décharpir, je leur baille à chacun un ſi bon chinfregneau ſur le mouſtapha avec ma houſſine, qu'ils tomberent l'un d'un côté & l'aute de l'aute. Têtiguié, je les eu ainſi bien-tôt

ſéparés ; mais tenez, voyez l'injuſtice, par la margué l'un avoit la machoire avalée, & l'aute un abrevoir à mouches ſur la caboche. Ils firent de grandes plaideries qui m'ont couté pour le moins une année de mes gages : voilà pourquoi ceux-ci ſe ſeroient bien étranglés que je n'aurois pas plus branlé que la Baſtille ; chat échaudé craint liau froide, on n'a pas toujours de l'argent à donner à manger à la Juſtice.

Pendant que ce drôle nous contoit ſon avanture, nous arrivâmes à Ville-Juif ; la charette arrêta preſqu'à l'entrée du Bourg où étoit la demeure de la Boulangere à qui elle appartenoit : nous mîmes pied à terre l'Hermite & nous ; l'autre Champion s'arrêta à parler chez la Boulangere dont il étoit apparemment des amis du mari ; pour nous, nous marchâmes juſqu'à l'autre bout du Bourg, & priâmes l'Hermite de venir boire

un coup avec nous. La Cabaretiere voyant ce bon Religieux dans ce pitoyable état, lui dit, hélas ! Mon Pere, qui ſont les méchantes gens qui vous ont accommodé de la ſorte ? C'eſt, répondit-il, un coquin qui après m'avoir dit mille inſolences m'a encore donné mille coups. Cette femme toute pleine de charité envoya tirer de ſon meilleur vin dont elle nous régala à ſa conſidération, & lui baſſina elle-même ſes playes auprès du feu avec l'oxycrat. Celui contre lequel l'Hermite s'étoit battu, & qui étoit juſtement le mari de cette Cabaretiere, entra préciſément dans le tems que ſa femme penſoit le Moine : alors ſe reſſouvenant qu'il lui avoit dit que ſa femme étoit ſa blanchiſſeuſe ; comment carogne, lui dit-il, il eſt donc vrai que ce Moine ſoit ton galant, comme il le dit lui-même ? Il n'en faut plus douter, puiſque tu as l'effronterie de le car-

reſſer dans ma propre maiſon. En diſant cela il ſaiſit un gros bâton pour les aſſommer tous deux; le Moine ſe ſauve avec elle, & ils entrent chez un voiſin dont ils trouvent la porte ouverte : une échelle qui ſe trouve dreſſée pour monter dans un grenier, ſemble les inviter à s'y retirer; ils n'y balancent pas : le Cabaretier s'étant échappé de nous, courut après ſa femme, & arriva comme le Moine & elle tiroient l'échelle à eux. Il fut au comble de ſa rage quand il les vit tous deux enſemble dans un lieu où il croyoit qu'ils pouvoient faire toutes choſes en ſûreté; & dit à l'Hermite tout ce qu'un tranſport violent & jaloux peut ſuggerer : on alla chercher le Curé à qui l'on fit comprendre que le pur haſard avoit fait naître ces incidens; & pendant ce tems-là nous continuâmes notre chemin, ſans nous mettre davantage en peine de ce que devin-

rent le Moine, la femme & le Cabaretier.

XV. GAGE.

C'Est un Abbé qui vient de parler, dit la Preſidente, c'eſt tout dire : on peut juger de la piece par l'échantillon. Elle ſortit en même-tems un autre gage en diſant : Voyons à préſent qui le ſort ſera parler. C'eſt moi, dit un Capitaine reconnoiſſant ſon gage qui étoit une Boucle de diamans : je vais tâcher de men tirer.

La Dame mercenaire.

Au retour d'une campagne, nous étions un de mes amis & moi dans la boutique d'un Marchand de galons d'or & d'argent, lorſqu'une Dame avec une Femme de Chambre, &

trois laquais derriere ſon carroſſe, paſſa devant cette boutique ; elle tenoit en ſa main des échantillons qu'elle tâchoit d'aſſortir. Mon ami dit en la voyant, morbleu, que voilà une belle perſonne ! Je donnerois de bon cœur cent louis pour paſſer ſeulement une nuit avec elle. La Demoiſelle ſuivante recueillit ces paroles, croyant faire ſa cour, elle dit à ſa maîtreſſe ce qu'elle avoit entendu.

Il eſt bien inſolent, dit la Dame, je le veux faire repentir d'avoir peut-être parlé trop legerement. Elle appella un de ſes laquais nommé Champagne, & lui dit : Faites en ſorte de ſçavoir le nom & la demeure de deux Officiers qui ſont dans cette prochaine boutique. Champagne s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion qu'après nous avoir ſuivis juſqu'à notre auberge, il rapporta à ſa maîtreſſe que celui qui avoit parlé, s'appelloit

le Marquis de P... & que nous étions tous deux Capitaines au Regiment du Roy. Elle mit auſſi-tôt la main à la plume, & écrivit ce billet au Marquis.

Je ſuis fort ſcandaliſé, Monſieur, de ce que vous avez dit tantôt en me voyant paſſer dans la rue S. Honoré : Oſez-vous bien, Monſieur, mettre à prix une perſonne de mon rang? N'attendiez-vous pas qu'on allât vous prendre au mot dans une boutique? Craignez tout de mon reſſentiment, ſi vous ne m'apportez une excuſe valable, & ne me venez pas dire que vous avez proferé ces paroles ſans deſſein, ſi vous voulez n'être point maltraité.

Elle cacheta ce billet, & le donna au même laquais qui le porta au Marquis. Il lui demanda de quelle part il venoit : le laquais lui apprit le nom de ſa maîtreſſe. Le Marquis après avoir lû ce billet, dont il avoit fort

bien compris le ſens, fit cette réponſe.

Je vous demande pardon, Madame, de ce que j'ai oſé dire en vous voyant paſſer ce matin : votre grande beauté m'a tellement ſurpris, que je n'ai pû vous voir ſans vous aimer, ni vous aimer ſans deſir. Si j'ai mis à ſi bas prix la poſſeſſion de tant d'appas, ce n'eſt pas que j'ignore qu'elle ſoit d'un prix ineſtimable ; mais je ſçaurai joindre au peu que je vous offre tant de reſpect, d'amour & de fidelité, que je vous forcerai à me pardonner une faute pour laquelle j'irai dès ce ſoir vous faire ſatisfaction. J'eſpere que vous en ſerez contente. Je ſuis homme d'honneur, de cœur & de parole ; & plus encore votre ſerviteur, le M. D.

Après avoir fermé ce billet, il le donna au laquais, qui le porta à ſa maîtreſſe. Mon ami, m'ayant fait

confidence de cette avanture, je lui conſeillai de ſe précautionner contre tout évenement, s'il avoit le deſſein d'executer ce qu'il projettoit; ce qu'il fit en prenant deux bons piſtolets bien chargés & bien amorcés. Il n'oublia pas la bourſe & les cent louis. En cet état il ſe rendit au quartier de la Dame; & s'étant informé qui elle étoit, il apprit qu'elle paſſoit dans le monde pour une femme vertueuſe. Après ces informations il ne balança plus à aller trouver la Dame, qui le reçut aſſez bien, ne doutant point qu'il ne fût homme de parole comme il lui avoit mandé. La premiere marque de ſatisfaction qu'il lui donna, fut le préſent des cent louis. Cette liberalité lui plût tellement, qu'elle ne ſe donna pas le tems de ſerrer la bourſe, pour ſe mettre en état de récompenſer cette généroſité. Pendant qu'ils ne ſongent qu'à ſe contenter l'un & l'autre, le

laquais qui avoit porté les billets ; & qui étoit un eſpion gagé pour obſerver la conduite de ſa maîtreſſe, prit la poſte & courut à Verſailles en informer ſon maître, qui, pour ne pas perdre de tems, ſe ſervit des mêmes relais, & arriva le matin à la porte. Il heurta en maître ; on lui ouvre, il monte & frappe rudement à la porte de la chambre de ſa femme, qui, ſaiſie de frayeur, pria inſtamment le Capitaine d'entrer dans un cabinet pour ſe cacher. Celui-ci qui étoit fort content d'elle lui obéit, moins par la crainte que par complaiſance, car c'étoit un homme à vendre cher ſa vie. La Dame ſe leva pour ouvrir à ſon mari, & lui ayant demandé ce qui le faiſoit revenir ſi matin : c'eſt, lui dit-il, que j'ai oublié un papier dans ce cabinet, dont j'ai néceſſairement affaire. Cette réponſe la jetta dans un grand embarras. Il demanda la clef du cabinet ;

on n'avoit garde de la lui donner ; le Capitaine l'avoit enfermée avec lui. Le Conſeiller ſe doutant bien qu'on ne la lui donneroit pas, ſe mit en devoir d'enfoncer la porte avec une groſſe buche qu'il trouva dans la cheminée : au premier coup qu'il frappa, il entendit une voix qui lui dit : Tout beau, Monſieur, ne continuez pas, ſi vous ne voulez périr à la premiere ouverture que vous ferez ; j'ai deux bons piſtolets qui, je crois, ne manqueront pas ; mais s'ils manquent j'ai une épée dont je ſçai fort bien me ſervir. Ecoutez-moi ſeulement ; je ne ſuis point venu ici pour ſéduire Madame votre femme, c'eſt elle, qui m'a appellé par un billet que j'ai de ſa main. Il eſt vrai qu'en la voyant paſſer j'ai dit que je donnerois de bon cœur cent louis pour paſſer cette nuit avec elle : elle m'a pris au mot ; je lui ait tenu parole, l'argent eſt derriere le miroir, voyez

ſi je ſuis un impoſteur. A ces paroles le mari lui dit : Sortez, Monſieur, en toute aſſurance. Mon ami ſans heſiter ouvrit les deux battans de la porte, tenant d'une main le piſtolet bandé, & de l'autre ſon épée. Le Conſeiller lui dit : Monſieur, ſerrez vos armes, & voyons ſi vous êtes d'auſſi bonne foi comme vous nous le voulez faire accroire. Il prend la bourſe, compte les louis d'or l'un après l'autre, & en trouve cent, il en prend un & le donne à ſa femme, en lui diſant : Tenez, Madame la P... voilà votre ſalaire ; il y en a beaucoup qui valent mieux que vous, à qui l'on n'en donne pas tant. Il remit enſuite le reſte dans la bourſe, & en la rendant au Capitaine : Vous en avez beſoin, dit-il, pour le ſervice du Roy ; ſoyez ſecret, ſi vous voulez que je n'aye point de reſſentiment contre vous. Le Capitaine en ſe retirant lui promit toute la diſcretion

poſſible, & dès le même jour le Conſeiller fit enfermer ſa femme dans un Couvent pour faire penitence de ſon avarice.

Cette hiſtoire dont le ſujet eſt aſſez gaillard, fut tourné par ce Capitaine d'une maniere ſi honnête, que les Dames n'en parurent pas mal contentes. Comme il ne ſe trouva plus de gages à délivrer, la compagnie ſe ſépara, après avoir promis de ſe rejoindre un autre jour, & même projetté les moyens de rendre la converſation auſſi agréable que l'avoit été celle-ci.

Fin de la premiere Partie.

LE GAGE TOUCHÉ, HISTOIRES GALANTES ET COMIQUES,

Ornées de figures en taille-douce.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MARTEAU,

M. DCC. LXI.

AVERTISSEMENT

SUR LA SECONDE JOURNÉE.

TOUTE la compagnie ſe raſſembla le lendemain. Elle fut même augmentée par l'arrivée de monſieur Coquinville, Procureur, & d'un Maître à danſer de l'Opera; & fut bien aiſe de voir deux perſonnes d'un caractere ſi propre à la réjouir. Car monſieur Coquinville étoit un de ces vieillards qui ont été foux dans leur jeuneſſe, & qui ſont un peu moins déraiſonnables dans un âge plus avancé: & monſieur Colofane (c'étoit le nom du Maître à danſer) qui ne manquoit pas d'eſprit, avoit de plus la réputation d'être confident de tous les jeunes Seigneurs de la Cour. On joua comme le jour précédent aux cartes, au tric-

trac, & aux échecs; mais tout ce que nous étions, qui avions joué au pied de bœuf, nous préférâmes encore ce jeu à tous les autres, & fîmes un cercle dans un coin de la salle. Le Procureur & le Maître à danser furent de la partie. Enfin il fut arrêté d'un consentement unanime, que ceux qui seroient pris donneroient des gages, & conteroient encore des avantures pour les retirer; & le jeu s'échauffa si bien, qu'en peu de temps il s'en trouva un très-grand nombre.

PREMIER GAGE.

LE premier gage touché fut une montre. Un jeune officier Breton à qui elle appartenoit, conta l'avanture ſuivante pour la retirer.

La Sage-femme diſcrette.

Un marchand de la ville de Nantes revenant de Smyrne, où il étoit allé trafiquer, perdit dans la mer la vie, & plus de la moitié de ſa fortune. Sa femme mourut de douleur lorſqu'elle apprit cette nouvelle. Ils n'avoient pour héritier qu'une fille âgée de ſept ans, à qui les Juges de Nantes donnerent imprudemment pour tuteur le plus méchant homme de la Province; un yvrogne, un fourbe, une

ame sans conscience, qui devoit beaucoup plus qu'il n'avoit de bien, & qui néanmoins en jouissoit à la barbe de ses créanciers. Ils avoient plusieurs fois & inutilement tâché de l'en dépouiller; comme il étoit chicaneur habile, il leur donnoit du fil à retordre. Il faisoit élever sa pupille dans un couvent, y payoit exactement sa pension, & fournissoit à tous ses petits besoins. Il mourut enfin, & ne fut regretté de personne. Ses créanciers firent saisir ses biens; mais les Juges ne sçurent à qui les adjuger, parce qu'on trouva qu'il avoit vendu les mêmes héritages à différentes personnes, & que les contrats de vente étoient tous datés du même jour; ainsi le premier créancier est encore à deviner.

La mineure étoit devenue grande; elle avoit même quitté la poupée, & commençoit à sentir que le couvent n'est pas un séjour propre à toutes

ſortes de perſonnes. Elle avoit dans la ville une tante nommée mademoiſelle de Penmené, qui l'alloit voir tous les jours à la grille; ce qui forma entre la tante & la niece le lien d'une amitié fort étroite. Mademoiſelle de Penmené étoit une vieille fille qui n'avoit pas voulu juſques-là ſe marier, de peur de s'en repentir, & qui ſe repentoit alors de ne l'avoir pas fait. Sa niece quitta bien-tôt le couvent pour venir lui tenir compagnie; ce qu'elle fit d'autant plus volontiers que la vie du couvent ne convenoit gueres à ſon humeur. La premiere choſe qu'elle fit en ſortant du cloître, fut de ſonger à jouir du bien que lui avoient laiſſé ſes parens. Elle commença donc à paroître dans le monde ſous le nom de *mademoiſelle de Keriſac.* Son tuteur lui ayant laiſſé en mourant un procès à débrouiller, elle fit ſolliciter ſes Juges, & les ſollicita elle même auſſi, parce qu'elle

étoit déjà assez grande pour cela. Ils promirent de la servir : mais ses intérêts avoient été si mal ménagés par son tuteur, qu'elle n'obtint pas tout ce qu'elle avoit attendu de ses sollicitations. Mademoiselle de Penmené & sa niece menoient ensemble une vie de filles ; on ne les voyoit jamais l'une sans l'autre, & comme la ville ne manquoit pas de médisans, elles n'osoient voir les hommes qu'avec de très-grandes précautions.

Mademoiselle de Kerisac étoit une brune fort agréable. Les écoliers de Droit ne l'eurent pas plutôt vûe, qu'ils avouerent qu'elle valoit bien la peine qu'on l'aimât. Il y en eut plusieurs qui l'aimerent, mais qui ne lui plurent point. Son indifférence toutefois ne fut pas de longue durée. Le jeune Comte de Kerampoul, qui alloit encore au College, la vit plusieurs fois à la messe aux Minimes, & en devint amoureux. La joie qu'il

eut d'apprendre qu'elle étoit niece de mademoiſelle de Penmené, qu'il connoiſſoit, augmenta ſon amour. Il ouvrit ſon cœur à mademoiſelle de Penmené, & la conjura de lui être favorable. Le mariage étant la fin où tendoit ſa paſſion, il ne lui fut pas difficile de mettre la tante dans ſes intérêts; elle ſe chargea de parler en ſa faveur à mademoiſelle de Keriſac, & le fit effectivement. Le Comte étoit aimable; mademoiſelle de Penmené approuvoit ſa recherche; il n'y eut pas moyen d'y réſiſter, la niece ſe rendit. Les deux amans eurent après cela des entretiens particuliers tant qu'ils voulurent; & l'amour s'allumant de part & d'autre, mademoiſelle de Keriſac brûla bien-tôt des mêmes feux dont le cavalier étoit embraſé. Il fut queſtion de les marier; on étoit perſuadé que le pere du Comte étant Conſeiller au Parlement de Bretagne, ne conſentiroit

point à ce mariage à cauſe de l'inégalité des conditions ; mais on trouva un habile homme à Nantes qui termina cette affaire au gré des parties, ſans le conſentement du Conſeiller. Les nouveaux mariés ne ceſſerent point de s'aimer ; mais quoiqu'ils euſſent réſolu de tenir la choſe ſecrette, elle ne le fut pas long-temps. Comme il ſe trouve par-tout des gens qui ſe mêlent des affaires d'autrui, on apprit ce mariage au Conſeiller, qui, de Rennes où il faiſoit ſa réſidence, ſe tranſporta à Nantes au plus vîte. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya chercher ſon fils, à qui il dit le ſujet de ſon voyage. Le Comte de Kerampoul ſurpris de voir ſes affaires découvertes, demeura d'abord interdit : mais ſe flattant enſuite qu'un aveu ſincere, accompagné de quelques larmes, pourroit attendrir ſon pere, il avoua tout ce qui s'étoit paſſé : il plaida ſa cauſe comme un

homme qui n'avoit pas envie de la perdre, & ſur-tout en voulant faire le portrait de mademoiſelle de Keriſac, il fit le portrait de la femme qui ne ſe trouve point. Il attendoit ſon arrêt aux pieds de ſon pere, qui ne tarda guere à le prononcer; il condamna ſon fils à une priſon perpétuelle, & cet arrêt fut exécuté ſur le champ. Des gens armés conduiſirent le Comte dans un château de Baſſe-Bretagne, les mains liées comme un criminel. Ceux qui apprirent à mademoiſelle de Keriſac l'enlévement du Comte, virent une femme bien affligée; mais elle le fut encore davantage, lorſqu'on l'avertit que ſon beau-pere prétendoit abſolument faire caſſer ſon mariage. Mademoiſelle de Penmené conſulta là-deſſus d'habiles gens, qui lui dirent que l'affaire étoit délicate, & que ſelon toutes les apparences, l'iſſue n'en ſeroit pas favorable pour ſa

niece. Néanmoins comme elle étoit groſſe, cela leur parut digne de quelque conſidération. Enfin on plaida au Parlement de Bretagne. Je ne vous dirai pas ce que l'avocat du pere repréſenta aux Juges, ni quelles furent les raiſons dont il ſe ſervit pour leur perſuader que ce mariage n'étoit pas bon. Je vous dirai ſeulement que l'avocat de mademoiſelle de Kerifac cita un grand nombre de loix, & prouva clairement la validité de ce mariage. Les Juges en demeurerent convaincus ; mais ils ne laiſſerent pourtant pas de le caſſer par un arrêt qui fait encore aujourd'hui trembler toutes les filles de Nantes. Ils en uſerent ainſi pour pluſieurs raiſons. Premierement, parce que mademoiſelle de Kerifac n'étoit pas noble ; & en ſecond lieu, parce qu'ils craignoient qu'en autoriſant ce mariage, leurs enfans n'imitaſſent le jeune Comte de Kerampoul. Made-

moiſelle de Penmené en eut une douleur violente, qui ne fut pas longue à la vérité ; la confiance qu'elle avoit au Seigneur, & le mérite de ſa niece, lui firent eſpérer une meilleure fortune. Mademoiſelle de Keriſac eut deux mille écus de dédommagement ; ce qui inſpira à ſa tante un deſſein qui ne fut pas malheureux dans ſon exécution. Elles s'en retournerent de Rennes à Nantes, y vendirent tous leurs biens, & avec une ſomme de trente mille francs elles ſe mirent dans le carroſſe de Paris. Elles allerent loger dans le fauxbourg Saint Germain, chez une ſage-femme, où mademoiſelle de Keriſac accoucha deux mois après, le plus ſecretement du monde, d'un garçon, qu'on pria la ſage-femme d'élever comme un de ſes enfans. Mademoiſelle de Keriſac devint plus belle qu'elle n'avoit jamais été ; ſa tante fit faire des habits de deuil, & s'en alla demeurer

avec elle dans le Marais, ſous le nom de la Comteſſe de Kerthomas.

L'étoile de mademoiſelle de Keriſac lui promettoit pluſieurs maris. Elles alloient tous les jours entendre la Meſſe aux Capucins. Un vieux partiſan qui commençoit à fréquenter les Egliſes, les y vit un jour; il admira l'air modeſte de ces deux femmes, & n'en conçut pas une mauvaiſe opinion. Il les attendit au paſſage, & quand il eut vu mademoiſelle de Keriſac de près, il la trouva fort à ſon gré. Il eut la curioſité de les faire ſuivre, & après qu'on lui eut rapporté que c'étoit une dame de Baſſe-Bretagne, qui étoit venue à Paris pour mettre ſa fille dans un Couvent, il envoya chez elle un valet de chambre leur demander ſi elles ne trouveroient pas mauvais qu'un homme de qualité, qui étoit leur voiſin, leur rendît une viſite. Madame de Kerthomas y conſentit, &

prépara ſa niece à le bien recevoir. Il y alla bien-tôt, & leur offrit ſon crédit & ſes ſervices pour leur donner occaſion de dire ce qui les amenoit à Paris. Mademoiſelle de Penmené qui avoit une préſence d'eſprit toute particuliere, dit qu'elle ſe nommoit la comteſſe de Kerthomas, veuve de ce malheureux Comte de Kerthomas qui s'étoit fait tuer en Bretagne, en ſoutenant le parti du Duc de Mercœur. Elle fit un roman magnifique de ſa vie, affectant un air ſi ingénu que le partiſan n'eut pas le moindre ſoupçon qu'elle mentît. Elle finit enfin en lui diſant que mademoiſelle de Kerthomas qu'il voyoit, ſe voulant faire Carmelite, venoit à Paris pour remplir ſa vocation. Il ne put s'empêcher de dire que ce ſeroit dommage que mademoiſelle de Kerthomas fût religieuſe; enfin à force de louer ſa beauté il en fut épris. Il demanda permiſſion de les venir voir

ſouvent ; & comme c'étoit ce qu'on deſiroit, on ne la lui refuſa pas. Le partiſan les viſitoit régulierement trois fois la ſemaine : & plus il voyoit mademoiſelle de Kerthomas, plus il l'aimoit. Lorſqu'on le vit bien enflammé, & qu'on crut qu'il étoit temps d'éprouver s'il étoit capable de faire une folie, on fit arriver le jour deſtiné pour prendre l'habit de religieuſe. Le partiſan que l'amour aveugloit donna dans ce piege ; il dit à la Comteſſe de Kerthomas qu'il aimoit ſa fille, qu'il ſouhaitoit de l'épouſer, & qu'il la demandoit ſans dot. La Comteſſe de Kerthomas lui répondit qu'elle lui diroit le lendemain ſi la choſe étoit faiſable, parce qu'elle aſſuroit que ſa fille ayant toujours été élevée dans un couvent, avoit conçu de l'averſion pour le monde, & qu'elle ne ſçavoit s'il ſeroit poſſible de lui faire changer de ſentiment. Le partiſan retourna le

lendemain chez ſa maîtreſſe, fort impatient d'apprendre ſi ſa mere avoit gagné quelque choſe ſur ſon eſprit. La Comteſſe lui dit que ſa fille, à la vérité, avoit de la répugnance pour un état ſi oppoſé à celui dont elle avoit fait choix; mais qu'elle ne déſeſpéroit pas encore de la mettre dans le goût du mariage. Le Partiſan, à qui ce diſcours donnoit beaucoup de joie, la pria de hâter ſon bonheur, & lui promit de ſigner un bon contrat par lequel il reconnoîtroit avoir reçu de ſa fille une groſſe ſomme qu'il ne toucheroit point. On ne laiſſa pas réfroîdir un ſi ardent amour; mais on prit de meilleures meſures que la premiere fois; & mademoiſelle de Keriſac fut alors mariée dans les formes.

Dès qu'elle ſe trouva dans l'occaſion de mettre en pratique les inſtructions que ſa tante lui avoit données pour cacher ſon premier ma-

riage à ſon mari ; elle fit voir qu'une jeune femme avec un peu d'eſprit, en peut faire accroire à un vieil homme qui en a beaucoup. Le Partiſan témoigna le lendemain à madame de Kerthomas qu'il étoit fort content de ſa fille ; mais peu de temps après ſon mariage il prit la réſolution d'aller paſſer le reſte de ſes jours avec ſa jeune femme dans une belle maiſon de campagne qu'il avoit auprès de Rouen. Cette entrepriſe s'exécuta avec tant de précipitation, que tout ce que put faire mademoiſelle de Penmené, fut d'aller chez la Sage-femme qui avoit ſoin de l'enfant dont j'ai parlé, de lui donner de l'argent, & de lui enſeigner où elle en pourroit trouver, quand elle en auroit beſoin. Comme elle étoit d'une diſcrétion éprouvée, mademoiſelle de Penmené prit plaiſir à lui conter l'aventure du Financier. La Sage-femme n'abuſa point de cette confi-

dence, & éleva le garçon juſqu'à l'âge de douze ans, ſans lui apprendre le nom de ſa mere; mais enfin le Financier étant mort quelque temps après, & ayant laiſſé ſa femme riche, elle revint à Paris, où ayant rencontré par haſard le Comte de Kerampoul qui étoit alors dans le ſervice, & dont le pere venoit de mourir, leur paſſion ſe ralluma. Ils ſe remarierent & donnerent à leur fils une éducation convenable à ſa naiſſance.

II. GAGE.

LE ſecond gage que l'on tira fut une tabatiere d'or ciſelée. Elle fut reclamée par le Maître à danſer, diſant que c'étoit un préſent qui lui avoit été fait il y avoit ſix mois par un jeune Comte de ſes amis pour un

petit ſervice qu'il lui avoit rendu ; le Procureur ne laiſſa pas paſſer cette occaſion de plaiſanter. Monſieur Colofane, dit-il, adreſſant la parole à la compagnie, eſt l'homme du monde le plus obligeant. Ne croyez pas qu'il borne ſon ſçavoir à montrer toutes ſortes de danſes : lorſqu'on a défendu à quelqu'une de ſes écolieres de voir ſon amant, il entre dans ſes peines, & l'aſſiſte de ſes conſeils. Monſieur Coquinville, repartit le Maître à danſer, voyant que la compagnie prenoit plaiſir à la raillerie, je pourrois à plus juſte titre louer ici votre humeur bienfaiſante : ſi vous exercez votre charge comme un homme qui n'a point de morale, vous faites en récompenſe un bon uſage du revenu qu'elle vous produit ; vous en donnez tous les ans une partie à quelque orpheline. La compagnie ne demandoit pas mieux que le Procureur & le Maître à danſer continuaſſent à ſe

turlupiner l'un l'autre. Mais une Dame, qui étoit d'une vertu délicate, jugeant par ce préliminaire qu'il ne manqueroit pas de leur échapper par la ſuite des choſes trop licentieuſes, les pria d'en demeurer là, & preſſa monſieur Colofane de conter l'avanture que toute la compagnie attendoit de lui. Il la commença de la ſorte.

Le Poupart.

J'avois un jour dans la rue Betiſy une écoliere fort jolie, qu'on appelloit *mademoiſelle Brion.* Son pere & ſa mere étoient gens fort raiſonnables; mais ils lui donnoient ſi peu de liberté, qu'elle ne voyoit preſque point d'autre homme que moi. Je m'apperçus bien-tôt que cette façon de vivre ſi gênante n'étoit guères de ſon goût: pendant que je lui donnois ſes leçons, elle me regardoit d'un air ſi paſſionné, que je ne pus m'em-

pêcher de croire qu'il ne tenoit qu'à moi d'adoucir ſes ennuis. La curioſité de ſçavoir ſi je ne jugeois point mal de ſes ſentimens, me porta à lui dire plutôt que je n'aurois fait, que je l'aimois fort; & le chagrin de ſe voir gênée lui fit bruſquement profiter de cette petite occaſion de ſe venger de ſes tyrans. Mademoiſelle Brion & moi paſſâmes trois ſemaines à nous aimer à l'envi l'un de l'autre; mais enfin la fortune ceſſant de nous être favorable, ſuſcita un rival qui nous ſépara. Fadio, fils du riche marchand de la rue S. Denis, vit mademoiſelle Brion, & en devint amoureux. Il s'informa de ſon bien & de ſa condition, & la fit promptement demander en mariage. On ne rejetta point un parti qui étoit tout-à-fait avantageux pour elle; mais avant que de terminer l'affaire, les parens de part & d'autre jugerent à propos que l'amant rendît des ſoins

à ſa maîtreſſe pendant quelques mois, afin qu'ils s'accoutumaſſent à ſe voir & à s'aimer, & que le mariage par ce moyen fût contracté ſous d'heureux auſpices.

Fadio alloit donc voir mademoiſelle Brion. Elle n'eut pas beſoin de l'entretenir deux fois, pour être perſuadée qu'il étoit un des plus grands benêts de la rue S. Denis; mais comme elle avoit plus d'impatience d'être mariée que Fadio même qui en avoit beaucoup, elle ne fit que rire de ſes ſottiſes. Il y retourna le lendemain, & ne lui parut pas plus ſpirituel. Il ſe fit enfin une douce habitude d'aller tous les jours divertir ſon beau-pere, & ennuyer ſa maîtreſſe. Je me mêlois quelquefois à leurs converſations, & m'efforçois par mes railleries de le rendre aux yeux de mademoiſelle Brion plus ridicule encore qu'il n'étoit.

Cependant les deux familles s'aſ-

ſemblerent, & prirent un jour pour les marier. Pendant qu'on s'y préparoit, on retira une ſœur cadette de mademoiſelle Brion d'un Couvent où elle étoit en penſion depuis pluſieurs années, & l'on me pria de lui montrer à danſer. Elle ſe nommoit *Finette*. Je fus charmé de la vivacité de ſon eſprit, & de l'enjouement de ſon humeur. Elle n'avoit pas encore quinze ans; & quoiqu'elle eut été élevée parmi des Religieuſes, elle avoit une ſi forte teinture des choſes du monde, que je ne pouvois aſſez admirer ſon heureux petit naturel. Elle conçut pour Fadio une averſion qui s'augmentoit à meſure qu'elle le voyoit. Enfin le jour de la nôce arriva: de tous ceux qui en furent priés, je fus le ſeul qui ne m'y trouvai pas. J'envoyai dire au pere de mademoiſelle Brion, que j'étois malade. J'en uſois ainſi pour faire croire à mademoiſelle Brion que je ne pouvois me

réſoudre à voir le triomphe de mon rival. Fadio qui aimoit à faire des choſes ſingulieres, prit la premiere nuit de ſes nôces, en préſence de Finette, un almanach pour y marquer la date de cet heureux jour. Sa penſée n'échappa point à la pénétration de Finette, qui ſur le champ réſolut de lui faire une piece pour punir ſa vanité. J'allai voir mademoiſelle Brion quatre jours après; elle me demanda pourquoi je n'étois pas venu à ſa nôce; je lui répondis, comme vous pouvez penſer, qu'être témoin du triomphe d'un rival, c'étoit un ſupplice inſupportable pour un amant auſſi délicat que moi. Elle ſe mocqua de ma délicateſſe, & me fit comprendre qu'au lieu de m'affliger de ſon mariage je devois m'en réjouir.

Fadio, qui, tout ſot qu'il étoit, avoit eu l'eſprit de cacher juſques là une fort mauvaiſe qualité qu'il avoit,

ne voulut plus prendre la peine de ſe contraindre, & nous découvrîmes bien-tôt, qu'outre qu'il étoit le plus ſot homme du monde, il étoit encore le plus jaloux de tous les maris. Je prévis dès-lors ce qui arriva dans la ſuite. Il défendit à ſa femme de me ſouffrir davantage, & lui dit qu'il nous feroit ſi bien épier tous deux, que les précautions que nous pourrions prendre pour nous voir en des lieux ſecrets ſeroient inutiles. Elle m'avertit de tout cela à la premiere vue, & je pris le bon parti dans cette affaire. J'aimai mieux rompre tout commerce avec mademoiſelle Brion, que de l'expoſer davantage aux mauvaiſes humeurs de ſon mari. Finette, qui n'ignoroit pas la jalouſie de Fadio, & qui, comme je l'ai déjà dit, lui vouloit jouer d'un tour, affecta un jour en ſa préſence de dire à mademoiſelle Brion : ah ! ma ſœur, que votre taille devient majeſtueuſe, que

vous

vous avez fait de chemin en peu de temps. Fadio n'en demanda pas davantage pour ſoupçonner qu'il n'avoit pas eu tort de me bannir de chez lui, & ſe repentoit ſans doute de ne l'avoir pas fait plûtôt.

Finette attendoit impatiemment l'occaſion d'exécuter ſon deſſein, le haſard la lui préſenta. Un jour que Fadio ſoupoit en ville, elle emmaillotta un poupart de carton, & prit toutes les meſures qu'elle crut néceſſaires pour tromper ſon beau-frere qu'elle connoiſſoit homme à donner dans toutes ſortes de panneaux. Il étoit un peu tard quand il revint: Finette alla elle-même lui ouvrir la porte; mon frere, dit-elle, ne faites point de bruit, je vous prie, car ma ſœur eſt fort malade. Eh! qu'a-t-elle, demanda brutalement Fadio? Puiſqu'il faut vous le dire, répondit Finette, elle vient d'accoucher d'un gros garçon. Comment, diable, ac-

coucher, repartit Fadio! il n'y a pas quatre mois que nous ſommes mariés. Je vois que cela vous étonne, repartit Finette; vraiment cela nous a tous bien étonné auſſi; mais la ſurpriſe eſt agréable, venez embraſſer votre fils, c'eſt un bel enfant. Les ſoupçons qu'avoit déjà Fadio, l'ayant aſſez diſpoſé à croire ce que lui diſoit Finette, il entra dans une ſalle où l'on avoit allumé du feu, & où une ſervante tenoit ſur ſes genoux le poupart fort proprement emmaillotté. Ce ſpectacle acheva de lui perſuader que la conduite de ſa femme avant ſon mariage n'avoit pas été irréprochable. Il ſe mit dans une furieuſe colere, & commanda ſur le champ à Champagne ſon laquais de prendre l'enfant & de le ſuivre; il partit à l'inſtant comme un éclair, dans le deſſein, comme il le dit, de le faire porter chez le beau-pere. Champagne, qui étoit inſtruit, fit ſigne à Finette de ne

ſe mettre pas en peine du reſte. Effectivement le poupart ne pouvoit être en meilleures mains. Champagne étoit le plus malicieux laquais du Royaume ; il changeoit ſouvent de maître, parce qu'il ſervoit de façon que les étrivieres étoient ſouvent la moindre récompenſe qu'il méritât. Il méditoit, en ſuivant Fadio, ce qu'il feroit pour rendre l'avanture plus plaiſante. Lorſqu'il apperçut quelques archers du guet, il ſe mit auſſitôt à contrefaire les cris d'un enfant nouveau-né. A cette voix le guet accourut, & arrêta nos deux perſonnages. Où allez-vous ſi tard avec cet enfant, demanda celui qui conduiſoit l'eſcouade ? Laiſſez-nous paſſer notre chemin, répondit Champagne, nous n'avons pas de temps à perdre ; l'enfant que j'ai entre mes bras n'étant pas légitime, nous voulons nous en défaire. Et nous, s'écria un archer, nous vou-

lons vous donner un gîte pour ce ſoir. A cette menace Champagne fit ſemblant de pleurer, & Fadio paroiſſant troublé & interdit, le Guet ne douta point qu'ils ne fuſſent criminels, & voulut les mener en priſon. Fadio, pour ſe tirer de cet embarras, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de s'expliquer avec les archers: Meſſieurs, leur dit-il, ma femme vient d'accoucher de cet enfant, je ſçais bien que j'en ſuis le pere comme le grand Turc, & qu'il n'a obligation de ſa naiſſance qu'à un certain Maître à danſer, que je voudrois voir rouer tout vif. Je m'en vais faire un joli carillon chez mon beau-pere; je veux qu'il prenne l'enfant, & qu'il en faſſe ce qu'il lui plaira, & je ne ſçais qui me tient que je ne lui renvoye ſa carogne de fille. Les archers mouroient d'envie de rire du diſcours de Fadio; mais la peine où ils étoient de ſçavoir s'il avoit dit la vérité, les en empê-

cha. Le caporal qui étoit entre deux vins & qui fumoit une pipe de tabac, lui fit cette réponſe entrecoupée de hoquets : Nous ſommes perſuadés, Monſieur, que l'enfant a été fait ſans votre participation ; mais qui nous aſſurera que vous n'êtes pas dans la volonté de l'aller mettre à la porte du maître à danſer en queſtion ? Fadio interrompit le caporal en cet endroit, pour lui jurer que ce n'étoit pas ſon intention. Hé bien ſoit, reprit le caporal, ôtant & remettant ſa pipe dans ſa bouche de trois en trois mots ; vous prétendez donc forcer le beau-pere à ſe charger de l'enfant ? c'eſt une violence, comme vous voyez ; d'ailleurs vous ne manquerez pas de faire un vacarme qui réveillera tous les voiſins ; voilà ce que nous ne pouvons ſouffrir en conſcience : nous ſommes prépoſés nous autres pour empêcher les violences, & pour conſerver le repos du bourgeois ;

c'eſt pourquoi, Monſieur, vous prendrez la peine de venir paſſer la nuit au Châtelet ou bien au Fort-l'Evêque, je vous laiſſe à choiſir de ces deux priſons, car je ſuis honnête moi; demain on vous interrogera, & je ſouhaite que vous vous démêliez bien de cette affaire.

Fadio, malgré ſon innocence, auroit peut être été paſſer le reſte de la nuit au Châtelet, ſi par bonheur dans ce moment il ne ſe fût ſouvenu d'avoir oui-dire que les archers du guet n'ont pas la réputation d'être incorruptibles. Il tira à part le caporal, & n'eut pas la peine de le prier deux fois de recevoir un louis d'or qu'il lui préſenta. Le caporal le mit ſecrétement dans ſa poche; & feignant d'avoir appris une choſe qui juſtifioit entierement Fadio, il lui dit tout haut devant les archers: Ah! Monſieur, c'eſt une autre affaire, que ne diſiez-vous cela d'abord: vous pou-

vez aller où il vous plaira. Fadio & ſon laquais ſe diſpoſoient après cela à continuer leur chemin, lorſqu'un archer par curioſité s'approcha de Champagne pour voir l'enfant à la faveur d'une lanterne ſourde. Champagne fit un peu de réſiſtance; mais enfin l'archer ayant remarqué un viſage de carton, fit un tel éclat de rire, que les autres archers, le caporal, & Fadio même voulurent ſçavoir pourquoi. Alors Champagne décoeffa le poupart, & en riant de toute ſa force il excita une ſi grande envie de rire à toute l'eſcouade, qu'elle s'en alla ſe tenant les côtés. Fadio étoit le ſeul qui ne rioit point: il eut tant de honte & de dépit d'avoir été joué de la ſorte, qu'il ſe mit en devoir de battre Champagne; mais ce laquais s'enfuit, & emporta le poupart pour ſes gages. Fadio s'en retourna au logis détrompé de l'accouchement, mais fort en colere. Le

lendemain Finette apprit cette avanture à la famille, qui railla Fadio de telle ſorte, qu'il devint par la ſuite plus raiſonnable.

On trouva l'hiſtoire que le maître à danſer venoit de conter aſſez plaiſante; mais on avoit peine à croire qu'il y eût un homme au monde auſſi ſot qu'il falloit que le fût Fadio, pour donner dans un panneau ſi groſſier.

III. GAGE.

LA dépoſitaire montrant enſuite une écritoire; il ne faut pas demander, dit-elle, à qui appartient le gage : allons, continua-t-elle, monſieur Coquinville, à vous le dé. On lui témoigna qu'on l'écouteroit avec plaiſir, parce qu'on étoit perſuadé qu'il feroit le récit de quelque avanture fort divertiſſante. Voici ce qu'il conta.

La rencontre ridicule.

Le Soleil fatigué d'une longue courſe s'étoit précipité dans l'Océan ; & la Lune qui étoit alors dans ſon plein, lui avoit ſuccédé, lorſque je ſortis de la Belle-Alliance, où j'avois ſoupé avec un de mes confreres, aux dépens d'un de ſes cliens, qu'il avoit heureuſement empêché de s'accommoder avec ſa partie. J'avois trouvé le vin bon, & dans l'état où j'étois, je n'avois beſoin que de repos. Dès que je fus au logis, je me mis au lit ; & il ne fallut pas me bercer pour m'endormir. Il y avoit déjà deux heures que je dormois profondément auprès d'une jeune femme qui ſentoit trop de mal pour en pouvoir faire autant que moi. Elle ſe tournoit, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſe plaignant & ſe tourmentant d'une étrange fa-

çon. Elle n'oſoit m'éveiller, ſe faiſant un ſcrupule de rompre le ſommeil d'un homme qui en faiſoit un ſi bon uſage. Dans un autre temps elle n'auroit pas été ſi ſcrupuleuſe ; mais ſon mal augmentant, & n'en pouvant plus ſoutenir la violence, elle fit un cri qui me réveilla. J'allois me lever pour prendre mes armes, dans les idées confuſes que m'avoit laiſſé un ſonge épouvantable, lorſque me retenant par le bras elle m'apprit le ſujet de ſes plaintes. Hélas ! mon cher mari, me dit-elle, c'eſt malgré moi que je trouble votre repos ; mais le mal que je ſens, & le beſoin que j'ai de ſecours, doivent me ſervir d'excuſe.

Voyant qu'elle n'attendoit que le moment d'accoucher, je me levai le plus promptement qu'il me fut poſſible, j'appellai la ſervante ; & pendant qu'elle s'habilloit, je montai au cinquieme étage où couchoient mes

clercs, dans le deſſein de les envoyer chercher une Sage-femme. Mais, comme nous étions au temps de carnaval, mes clercs étoient au bal ou ailleurs, & je me vis obligé de me charger moi-même de cette commiſſion. Je l'euſſe bien donné à la ſervante; mais comme c'étoit une vieille fille qui avoit de l'expérience, elle étoit plus propre que moi à ſoulager mon épouſe. Je crus que j'en ſerois quitte pour aller chez la premiere Sage-femme; mais je me trompois; ma femme me déclara qu'elle ne vouloit point ſe ſervir d'autre Sage-femme que de madame Dubois, qui demeuroit auprès de la Baſtille, & il faut ſçavoir que nous demeurions au Fauxbourg Saint Germain, à la porte de l'Abbaye. Je ne manquai pas de lui repréſenter que ſi elle vouloit s'accommoder d'une Sage-femme du quartier, elle me feroit plaiſir, & même ce ſeroit le moyen

d'avoir un plus prompt ſecours. Elle me dit ſur cela qu'elle n'avoit de confiance qu'en madame Dubois, & qu'elle ſouffriroit davantage entre les mains d'une autre. Je connoiſſois trop mon épouſe, pour vouloir perdre un temps ſi précieux à combattre ſon entêtement, & d'ailleurs je l'aimois aſſez pour ſouhaiter de la voir promptement délivrée d'un mal dont je me croyois la cauſe.

Je m'habillai donc avec tant de précipitation, que je mis des bas de différente couleur; je pris une des juppes de ma femme au lieu de prendre mon manteau; & n'ayant pas trouvé ma perruque ſous ma main, je mis mon chapeau par deſſus mon bonnet de nuit. Equipé de la ſorte & ſans lumiere, je ſortis, & je ne fus pas plûtôt dans la rue que j'entendis ſonner une heure.

Tous les mortels ſembloient, par reſpect pour une auſſi rare figure

que la mienne, avoir abandonné le paſſage. Perſonne ne ſe préſenta devant moi; & loin de reſſembler à ces gens timides qui ne veulent point paſſer par des rues où l'on ne rencontre point de monde, je ſouhaitois au contraire pouvoir continuer mon chemin comme je l'avois commencé, ſûr qu'étant toujours ſeul il ne m'arriveroit point de fâcheux accident. Mais lorſque je fus ſur le Pont-Neuf, faiſant réflexion qu'à pareille heure, dans le lieu où j'étois, les paſſans laiſſent ſouvent leurs manteaux, je vis venir droit à moi un homme que je pris pour un tireur de laine: j'eus peur, & peu s'en fallut que je ne m'en retournaſſe au logis en courant. Néanmoins faiſant de néceſſité vertu, je pris une contenance aſſurée, & dreſſai mes pas vers lui. Comme il venoit auſſi directement à moi, nous nous fuſſions rencontrés nez contre nez, ſi par une civilité réciproque,

ou plûtôt par une frayeur mutuelle, nous ne nous euſſions prêté le côté. Il fit alors une ſi laide grimace, que pour la ſeconde fois la crainte s'empara de mes ſens ; & j'allois par une prompte fuite m'éloigner d'un perſonnage qui me ſembloit d'un ſi mauvais augure, quand regardant derriere moi je reconnus qu'il avoit pour le moins autant de peur que j'en avois, & que cette même terreur qui me faiſoit marcher avec tant de précipitation, le faiſoit aller encore plus vîte. Cela me raſſura ; & voyant que le péril que je craignois s'éloignoit ſi fort de moi, je m'arrêtai tout court pour contempler celui qui m'avoit tant effrayé ; & devenu plus hardi par mes réflexions & par ſa timidité, j'eus regret d'avoir témoigné de la crainte à un homme ſi craintif.

Cependant il tourna la tête, & me voyant arrêté, il s'arrêta auſſi pour me conſidérer : je fis un mou-

vement feignant d'aller à lui, il en fit un autre pour venir à moi. Je me répentis alors de m'être arrêté; & pour lui faire connoître que je n'avois pas de mauvais deſſein, je lui ôtai mon chapeau, & le ſaluai fort civilement. De ſon côté il ſe découvrit, & me fit une très-humble révérence; après cela nous nous approchâmes l'un de l'autre avec confiance: parbleu, Monſieur, lui dis-je, il y a trop de reſſemblance dans nos mouvemens pour n'agir pas tous deux par le même motif: n'allez-vous point chercher une Sage-femme? Vous l'avez deviné, répondit-il, ma femme, qui eſt en travail, ne ſe veut ſervir que de madame Petit, qui demeure auprès de l'Abbaye ſaint Germain. Et où demeurez-vous, lui demandai-je? Dans la rue ſaint Antoine, me répondit-il, auprès de la Baſtille. Monſieur, lui dis-je, voici une avanture des plus ſingulieres, je

demeure dans le voiſinage de madame Petit que vous allez chercher, & je vais chez madame Dubois qui eſt de vos voiſines : Je ſuis fâché, pourſuivis-je, que les cabarets ne ſoient pas ouverts, nous ne nous quitterions pas ſans boire, quand nos femmes en devroient pâtir. Après avoir ri l'un & l'autre d'une ſi ridicule rencontre, nous nous ſéparâmes.

Je continuai mon chemin, & en arrivant dans la Greve je vis rouler un carroſſe plein de maſques. Le cocher & les laquais qni portoient des flambeaux, étoient auſſi maſqués. Auſſi-tôt qu'ils apperçurent ma groteſque figure, me prenant pour un maſque, ils me crierent : *Maſque, où eſt le bal ?* Je leur répondis qu'il y en avoit un auprès de l'Abbaye ſaint Germain, leur enſeignant ma maiſon. Ils me crurent, & toucherent au Fauxbourg ſaint Germain. En arrivant à ma porte, ils ne douterent

nullement que je ne leur euſſe dit la vérité, voyant au travers des vitres la lueur d'un grand feu qu'on avoit allumé, & trouvoient déjà par avance que ce prétendu bal n'étoit pas mal éclairé. Ils entrerent & monterent l'eſcalier. Quand ils furent à la porte de la chambre, ma femme qui ſentit dans ce moment une forte douleur, pouſſa des cris ſi violens, que les maſques s'imaginant qu'on s'égorgeoit dans le logis, deſcendirent plus vîte qu'ils n'avoient monté.

Cependant j'arrivai à la porte de la maiſon de madame Dubois. Le ſommeil profond de tous les locataires ne put tenir contre les rudes coups que je frappai. La Sage-femme ſe leva, mit la tête à la fenêtre, & demanda: *Qui eſt là?* Lui ayant dit le ſujet de mon voyage, elle fit lever ſa ſervante, qui battit le fuſil, & vint, une chandelle à la main, m'ouvrir la porte. Elle n'eut pas plûtôt jetté

les yeux ſur moi, que me prenant pour un fantôme elle fit un cri horrible; elle monta l'eſcalier, & regagnant la chambre de ſa maîtreſſe, elle lui dit que j'étois un eſprit. Le bruit qu'elle faiſoit obligea tous les locataires à s'armer les uns d'épées & les autres de broches à rôtir; je fus obligé de me nommer, & j'eus toutes les peines du monde à perſuader à la ſervante que j'étois un corps ſolide. Elle étoit aſſez jolie, & dans un autre temps je me ſerois fait un plaiſir de diſſiper ſa crainte par de plus ſenſibles preuves de la ſolidité de mon corps; mais il s'agiſſoit d'aller promptement ſecourir une perſonne qui ſouffroit aſſez pour en pouvoir rendre témoignage. A la fin madame Dubois deſcendit, & je l'emmenai, ſa ſervante marchant devant nous avec une lanterne. Nous arrivâmes au logis fort à propos; madame Dubois mit la main à l'œuvre,

& travailla de maniere que je me vis bien-tôt un héritier. A peine cette cérémonie étoit-elle achevée, que j'entendis frapper rudement à la porte de la chambre. Je demandai, qui eſt-là? On me répondit: ouvrez, de par le Roi. Eh! quelle part, dis-je, prend Sa Majeſté à l'accouchement de ma femme? Ouvrez, encore une fois, repartit celui qui avoit déjà parlé, ou bien nous allons mettre la porte en mille pieces. J'ouvris enfin, & je ne fus pas peu ſurpris de voir entrer un commiſſaire avec une eſcouade d'archers du Guet. Le commiſſaire remarquant au milieu de la chambre des linges ſanglans ſe tourna vers ſon clerc, en lui diſant: *Or ſus, verbaliſons, voici bien des affaires.* Je ſçais bien, Monſieur, lui dis-je, que votre charge vous donne pouvoir de dreſſer un procès-verbal, lorſqu'il y a du ſang répandu criminellement; mais pour celui que vous

voyez, il n'eſt certainement point de votre compétence : renvoyez vos archers, & venez boire un coup avec moi à la ſanté de l'accouchée. En prononçant ces dernieres paroles, je le pris par la main, & le fis entrer dans la chambre de ma femme : il n'y fut pas plûtôt entré, que connoiſſant la vérité, il ſe mit à rire de toute ſa force : il renvoya l'eſcouade, & comme nous nous connoiſſions, il ne refuſa pas de m'aider à vuider une bouteille de vin, & me dit qu'une troupe de maſques lui ayant été donner avis qu'on s'égorgeoit chez moi, il avoit auſſi-tôt envoyé chercher des archers pour venir empêcher le déſordre, & qu'il me demandoit pardon du trouble qu'il m'avoit cauſé. Je lui répondis que je ne lui en voulois pas de mal ; qu'au contraire, pour lui témoigner que j'étois ſon ſerviteur & ſon ami, je le priois d'être le parrain de l'enfant qui venoit de naître : ce

qu'il accepta fort honnêtement.

Monſieur Coquinville ayant fini, toute la compagnie lui fit compliment ſur ſon hiſtoire, qu'il avoit rendu encore plus divertiſſante par le tour qu'il y avoit donné, que par le ridicule & la biſarrerie des événemens.

IV. GAGE.

LE quatrieme gage touché fut un petit cachet d'argent qui fut auſſi-tôt revendiqué par un jeune Abbé, lequel, pour préparer ſon auditoire au récit de ce qu'il avoit à raconter, débuta par ces quatre vers.

Si pour Europe dans la plaine,
Jupiter emprunta la forme d'un tau-
reau;
. . . . . .

Doit-on trouver mauvais qu'un gentilhomme prenne,
Pour entrer chez Babet, l'habit d'un Porteur-d'eau ?

L'Illuſtre Porteur-d'eau.

Madame Roger, veuve d'un marchand de bois, n'avoit pour tout enfant qu'une fille de quinze ans, qui s'appelloit *mademoiſelle Babet*: quand deux cens mille francs qu'elle devoit avoir en mariage n'auroient pas fait ſouhaiter ſa poſſeſſion, ſa beauté ſeule étoit capable de lui attirer nombre de ſoupirans. Elle avoit un fort beau naturel pour l'amour, & il ne lui manquoit qu'une bonne éducation pour être une fille d'un mérité achevé. Mais madame Roger ſa mere l'élevoit dans une ſi grande contrainte, qu'elle lui refuſoit toute ſorte d'honnête liberté. Je ne ſçais ſi cette conduite venoit d'une ſévérité

d'habitude, ou bien de ce qu'elle ſçavoit par expérience qu'une fille qui voit le monde, rarement conſerve long-temps ſon innocence : quoi qu'il en ſoit, il n'entroit pas chez elle un homme ſuſpect, & elle gardoit ſa fille comme une marchandiſe qu'elle vouloit livrer en conſcience à celui à qui la fortune en ordonneroit la poſſeſſion. Entre ceux qui la rechercherent le plus, un jeune gentilhomme nommé la Tour ſe diſtingua par des ſoins à l'épreuve de toutes ſortes de difficultés, & par une conſtance que rien ne fut capable d'ébranler.

La Tour ne fut pas plûtôt devenu amoureux de mademoiſelle Babet, qu'il eut envie de le lui dire ; mais la porte de madame Roger étant interdite aux gens faits comme lui, & mademoiſelle Babet ne ſortant jamais ſans ſa mere, il vit bien que, ſans le ſecours de quelque ſtratagême, il ne

pouvoit parvenir à déclarer ſes ſentimens à la perſonne qui les lui avoit inſpiré. Monſieur Colofane lui eût été d'un grand ſecours en cette occaſion ; mais comme il ne manquoit pas d'eſprit, & que l'amour donne de l'invention, il s'aviſa d'un expédient aſſez ſingulier.

Il s'étoit fait une habitude de paſſer tous les jours pluſieurs fois devant la porte de mademoiſelle Babet. Un jour ayant remarqué que le mari d'une fruitiere du voiſinage fourniſſoit de l'eau à la maiſon de madame Roger, il alla trouver la fruitiere, & lui propoſa d'engager ſon mari à lui laiſſer porter une voie d'eau dans cette maiſon : & il accompagna cette diſpoſition de quelque choſe de ſi perſuaſif, qu'elle ne fut point rejettée. La fruitiere, qui n'étoit pas neuve dans ces ſortes d'intrigues, dit qu'il falloit que ſon mari, qui avoit coutume de faire tout ce qu'elle vouloit,

apportât

apportât ſa voie d'eau juſques chez elle ; & que la Tour y viendroit s'habiller en porteur d'eau, & enſuite la porter ; qu'ainſi il auroit beaucoup moins de peine. Tout ayant été diſpoſé ſur ce plan, elle prévint adroitement madame Roger & ſa fille, comme elles revenoient de la meſſe ; elle leur dit que ſon mari ſe trouvant indiſpoſé, elle avoit prié un jeune homme, ſon couſin, de leur porter de l'eau en ſa place. Il n'importe qui des deux, répondit madame Roger, pourvu qu'elle ſoit bien puiſée. Oh ! pour cela, je vous en répons, repartit la fruitiere, il la puiſera auſſi-bien que mon ami : vraiment, vraiment, pourſuivit-elle, mon couſin Nicolas eſt un des plus vigoureux garçons de Paris, l'eau qu'il vous portera vaudra ſon peſant d'or. L'heure de la porter étant venue, la Tour alla chez le fruitier, dont il emprunta les habits, endoſſa la ſangle, & accrocha les

ſeaux : le fardeau étoit peſant à la vérité, mais l'amour le lui faiſoit trouver auſſi leger que de la plume. L'impatience qu'il avoit d'entretenir mademoiſelle Babet penſa tout gâter ; car il négligea de changer de bas & de ſouliers ; mais il fut, comme l'on dit, plus heureux que ſage.

Mademoiſelle Babet, comme une fille élevée dans le ménage, accompagna le nouveau porteur d'eau juſques dans la cuiſine, de peur qu'il n'emportât quelque couteau ou quelque gobelet. Mais cette précaution étoit bien inutile avec ce porteur d'eau, qui n'avoit point d'autre vue que de laiſſer dans ce logis un billet, par lequel il faiſoit à mademoiſelle Babet une déclaration de ſa paſſion pour elle. S'étant vu ſeul avec elle, il fut tenté d'abord de ſe jetter à ſes genoux & de lui ouvrir ſon cœur ; mais venant à penſer que cette démarche imprévue pourroit lui dé-

plaire, il ſe contenta de lui mettre ſon billet entre les mains, lui diſant que c'étoit une chanſon nouvelle que ſa couſine la fruitiere l'avoit chargé de lui donner, mais qu'il ne falloit pas que ſa mere la vît. Mademoiſelle Babet ſerra ce papier avec une joie ſecrette, dont elle ignoroit encore la cauſe. La vûe d'un jeune homme, tout porteur d'eau qu'elle le croyoit, l'amuſoit; ce qui fit comprendre à la Tour que ſi elle ne voyoit pas des cavaliers bien faits, ce n'étoit pas manque de bonne volonté. Elle lui demanda s'il étoit marié. Non, mademoiſelle, lui répondit-il, mais j'ai grande envie de l'être: je ne ſçais, ajouta-t-il, ſi la perſonne que je voudrois épouſer a de la diſpoſition à m'aimer; mais je ſens que ſi j'en étois aimé, je m'eſtimerois le plus heureux homme du monde. Pour un porteur d'eau, lui dit Babet, comme vous raiſonnez. C'eſt l'amour,

reprit la Tour, qui me rend ſi éloquent: la vûe de la charmante perſonne que j'aime m'éleve au-deſſus de ma condition; j'admire la beauté dont le Ciel l'a pourvue, & comme elle eſt digne d'un gentilhomme, j'en prends tous les ſentimens, & j'oublie que je ſuis un porteur d'eau: ſouffrez, Mademoiſelle, pourſuivit-il, ſe jettant à ſes genoux, que je lui découvre..... Eh! mon Dieu, que faites-vous, interrompit Babet, ſurpriſe & troublée? ma mere va deſcendre, ajouta-t-elle; Notre-Dame, quel porteur d'eau madame Simonet s'eſt-elle aviſée de nous envoyer!

La Tour ſortit, de peur que madame Roget ne vînt à deſcendre. Il rentra chez la fruitiere, ne ſçachant s'il devoit ſe réjouir ou s'affliger de cette avanture. Cependant mademoiſelle Babet, fort étonnée d'avoir entendu parler de la ſorte un porteur d'eau, ne laiſſa pas, quoiqu'elle fût

ſans expérience, de penſer qu'il falloit qu'il y eût du myſtere là-deſſous. Dans cette penſée, dès qu'elle ſe vit ſeule, elle ouvrit avec précipitation le papier, ne doutant point d'y trouver l'entier éclairciſſement d'une choſe qu'elle ne concevoit pas bien, & y lut ce qui ſuit.

Il y a deux mois que je vous aime, charmante Babet, ſans avoir jamais pu trouver l'occaſion de vous le dire. J'ai été obligé de mettre la fruitiere & ſon mari dans mes intérêts, & d'emprunter pour vous parler les habits d'un porteur d'eau. Vous devez pardonner cette innocente ruſe à un homme qui ne voyoit point d'autre moyen de vous faire connoître qu'il ne veut vivre que pour vous. Si vous ne trouvez pas mauvais qu'un jeune Gentilhomme, qui eſt aſſez eſtimé dans le monde, & qui vous aime paſſionnément, s'attache à vous, je vous con-

jure de faire quelque attention aux soins que je suis résolu de vous rendre. Vous me verrez à l'Eglise où vous allez tous les jours avec madame votre mere, & vous me reconnoîtrez à un habit bleu galonné d'or.

Mademoiselle Babet, après avoir lû ce billet, se sentit, par un effet particulier de l'amour, le cœur agité de mouvemens si tendres, qu'elle n'avoit jamais tant souhaité d'aller à l'Eglise qu'elle le desiroit en ce moment. Le lendemain la Tour ne manqua pas de se trouver au lieu où madame Roger & sa fille avoient coutume d'aller à la Messe. Mademoiselle Babet reconnut d'abord son amant : elle lui trouva une taille si fine & si bien prise, & un air si agréable, qu'elle se sçut fort bon gré d'avoir fait une si charmante conquête : ils eurent ensemble un commerce d'œillades qui ne dura pas aussi long-temps

qu'ils l'euſſent ſouhaité. La Meſſe finie, Babet s'en alla; & tout ce que put faire la Tour, fut de la conduire des yeux juſqu'au logis. Il croyoit avoir remarqué qu'on ne l'avoit pas regardé avec indifférence; mais il étoit dans une grande inquiétude de ſçavoir s'il étoit aimé.

L'amour qui faiſoit de moment en moment de nouveaux progrès dans l'ame de Babet, lui ouvrit les yeux ſur la contrainte dans laquelle on l'élevoit. Elle commença alors à en reſſentir toute la peine, & à la regarder comme la choſe du monde la plus inſupportable; & ſe perſuada que ne pouvant parler à ſon amant, il étoit de ſon devoir de lui écrire, pour lui apprendre que ſon amour ne lui déplaiſoit pas. Dans cette penſée, elle fit réponſe au billet de la Tour; puis ayant appellé la fruitiere, ſous prétexte de lui demander ſi elle avoit de beaux fruits, elle la chargea

de la donner à ſon prétendu couſin. La fruitiere promit en ſouriant que le jour même ſon couſin l'auroit entre les mains. La Tour ayant paſſé ſelon ſa coutume devant la porte de la fruitiere, elle l'appella, & en lui remettant cette lettre, lui donna une joie qu'il n'eſt pas facile d'exprimer. Il l'ouvrit, & y lut ces paroles.

J'ai ſouvent oui dire à ma mere qu'une fille ne doit pas écrire à un garçon ; mais outre que j'eſpere qu'elle ne ſçaura pas que je vous aie écrit, je ne ſuis pas bien perſuadée qu'il y ait du mal à cela. S'il y en a, qu'elle s'en prenne à ſa ſévérité. Je ne ſçais pourquoi je ſuis bien aiſe que vous m'aimiez : je lis vingt fois par jour votre lettre ; & par le plaiſir que je prends à la lire, je juge de celui que j'aurois à vous entendre dire que vous m'aimerez toujours. Je paſſe une partie de la nuit à ſonger à vous, & je vous avaue fran-

chement que je ne regrette point le repos que je perds. Si c'eſt une faute contre la bienſéance, d'avoir fait réponſe à votre lettre avec tant de facilité; du moins c'eſt une faute qui ne doit pas vous déplaire, puiſqu'elle vous apprend ce que vous ignoreriez, ſi je ne l'avois pas faite.

La Tour vit bien par cette lettre que ſa maîtreſſe avoit de l'eſprit, & qu'elle ne ſeroit pas long-temps dans le commerce du monde ſans devenir fort raiſonnable: il ne fut pourtant pas fâché de voir qu'elle manquoit d'expérience, parce que la gloire d'être l'objet d'une premiere paſſion flattoit ſa vanité. Il fit un nouveau préſent à la fruitiere, par l'entremiſe de laquelle il écrivit par la ſuite d'autres lettres à Babet, qui ne fut pas pareſſeuſe à y faire réponſe. L'amour s'augmentoit trop de part & d'autre par ce commerce, pour que l'amant

& ſa maîtreſſe ſe contentaſſent de l'eſpérance d'un bonheur éloigné. Ils s'ennuyerent à la fin de faire l'amour d'une maniere ſi ſeche, & enfin la Tour fit demander Babet en mariage.

Madame Roger, avant que d'accepter le parti, voulut ſçavoir s'il étoit riche; & comme il ne l'étoit pas, il fut rejetté. Ils en furent l'un & l'autre dans un chagrin mortel: la Tour maudiſſant la fortune, qui ne lui avoit pas donné aſſez de bien pour obtenir Babet; & Babet ſe plaignant de l'avarice de ſa mere. Ceux qui s'étoient mêlés de lui propoſer ce mariage, ne s'étant point rebutés à ſon premier refus, retournerent à la charge, & lui repréſenterent que ſi la Tour n'étoit pas riche, il étoit en récompenſe d'une naiſſance à donner à ſa fille un aſſez beau rang dans le monde. Madame Roger écouta tout cela comme une chanſon, parce

qu'elle ne ſe ſoucioit ni de rang ni de nobleſſe. Dans cet embarras la Tour conſulta ſes amis, qui lui conſeillerent d'oublier Babet ; mais le moyen qu'il ſe détachât d'une perſonne qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit aimé de même ; & qui, depuis qu'ils s'écrivoient, étoit devenue auſſi délicate dans ſes ſentimens, que gracieuſe dans ſes manieres. Après avoir rêvé long-temps au parti qu'il avoit à prendre, il crut que le meilleur étoit d'enlever Babet. Il ſe repréſenta que la plus fâcheuſe ſuite que cet enlévement pourroit avoir, ſeroit juſtement ce qu'ils ſouhaitoient le plus l'un & l'autre : que ſi Babet conſentoit une fois à ſe laiſſer enlever, le pis qui lui en pouvoit arriver, étant Gentilhomme, c'étoit d'être condamné à l'épouſer. Ayant pris cette réſolution, il ne s'agiſſoit plus que de la faire approuver de Babet ; cela n'étoit pas ſans difficulté ; car de

quelque paſſion qu'elle fût prévenue pour lui, il y avoit lieu de douter qu'elle conſentît à ſe laiſſer enlever. Cependant il lui écrivit une lettre ſi tendre, & dans laquelle il lui exprimoit ſon déſeſpoir d'une maniere ſi touchante, qu'elle craignit qu'il ne fût homme à ſe tuer. Pour prévenir ce malheur, elle lui manda qu'elle conſentoit qu'il l'enlevât, quoiqu'elle eût beaucoup de peine à ſe réſoudre à faire une choſe ſi délicate. Après cela la Tour ne ſongea plus qu'à tout préparer pour cet enlévement. Le jour en ayant été arrêté, ils convinrent qu'entre cinq & ſix heures du ſoir elle deſcendroit à la porte de la rue, & monteroit dans un carroſſe qu'elle y trouveroit. Une bourgeoiſe des amies de madame Roger ayant juſtement pris ce jour-là pour lui rendre viſite, Babet, qui fut obligée par complaiſance de lui faire compagnie, ſe trouva dans l'impoſſi-

bilité de deſcendre. Il y avoit déjà une heure que le carroſſe attendoit au bout de la rue, lorſque la bourgeoiſe ſortit du logis. Madame Roger la conduiſit juſqu'à la porte, où elle s'arrêta un moment pour prendre l'air. Le carroſſe s'approcha dans ce même temps, & il en ſortit deux hommes, qui, ſaiſiſſant madame Roger avec vigueur, la jetterent dedans malgré ſa réſiſtance, & s'enfuirent à toute bride. Babet, qui étoit aux fenêtres, vit enlever ſa mere, & ayant remarqué que la Tour avoit confié le ſoin de ſon entrepriſe à gens qui l'exécutoient ſi mal, elle crut que ce *quiproquo* nuiroit beaucoup à leurs amours.

Cependant le carroſſe rouloit d'une grande force, & madame Roger faiſoit des cris qui n'auroient pas manqué à le faire arrêter, ſi un des raviſſeurs ne lui eût mis un poignard ſur la gorge pour la faire taire. Tous

les voisins ne pouvoient comprendre pourquoi madame Roger qui avoit plus de cinquante ans avoit été enlevée, & ils avoient raison de ne sçavoir que penser de cette avanture : mais c'étoit la faute de la Tour, qui avoit dit aux raviſſeurs de prendre la premiere perſonne qui paroîtroit à la porte de madame Roger. Auſſi penſa-t-il devenir fou quand il apprit cette bévue. Il étoit à cheval à la porte S. Denis, où il les attendoit, lorſque l'impatience le fit retourner ſur les lieux pour ſçavoir la cauſe de ce retardement. Il ne fut point étonné d'abord de trouver le quartier en émotion ; mais quand il apprit qu'on avoit enlevé madame Roger, je vous laiſſe à penſer le chagrin que cela lui donna. Il piqua ſon cheval, & allant à toute bride, il joignit ſes gens auprès de la Chapelle, où, inſpiré par un génie heureux, il fit un tour d'homme de bon ſens ; & ce qui lui

devoit faire perdre pour jamais ſa maîtreſſe, fut ce qui la lui fit obtenir. Quand il ſe vit à quarante pas du carroſſe, il cria : *Arrête, cocher, de par le Roi.* Les raviſſeurs, effrayés d'entendre ces paroles, prirent l'épouvante, ouvrirent une portiere, & ſe ſauverent, croyant avoir le Grand Prévôt & ſes archers à leurs trouſſes.

La Tour, ravi de n'avoir pas été reconnu par ſes gens, deſcendit de ſon cheval, l'attacha derriere le carroſſe, & en montant dedans commanda au cocher de remener cette dame où il l'avoit priſe, ou bien qu'il ſeroit pendu. Madame Roger, qui ne connoiſſoit pas la Tour, le prenant pour un Officier de Juſtice, lui demanda comment il avoit ſi-tôt ſçu ce qui lui étoit arrivé. La Tour lui répondit qu'il n'étoit, ni Grand Prévôt, ni Exempt ; qu'il étoit ſeulement ſon ſerviteur ; & que le ſeul

desir de le lui persuader l'avoit porté à exposer sa vie pour la délivrer de cette violence. Je passois, ajouta-t-il, devant votre maison, lorsque j'ai appris votre malheur: & je suis venu aussi-tôt au galop pour vous secourir. Monsieur, dit madame Roger, de grace apprenez-moi votre nom, afin que je sçache à qui je suis redevable de l'honneur, & peut-être de la vie. Je m'appelle la Tour, Madame, répliqua-t-il. La Tour, interrompit-elle aussi-tôt avec surprise! Seriez-vous, poursuivit-elle, ce Gentilhomme pour qui ces jours passés on m'a demandé ma fille? C'est moi-même, repartit tristement la Tour, & vous me l'avez justement refusé, parce que, pour la mériter, il faudroit que j'eusse plus de bien que je n'en ai. Madame Roger, comme par miracle, en ce moment mépriſa le bien; & son cœur étant attendri par la reconnoissance qu'elle croyoit

avoir au cavalier, elle lui dit qu'elle ne vouloit plus prendre garde au peu de bien qu'il avoit, & qu'elle étoit même bien aiſe que ſa fille en eût plus que lui, pour mieux récompenſer le ſervice important qu'il venoit de lui rendre. Le carroſſe cependant arriva à la porte de madame Roger. Mademoiſelle Babet plus morte que vive, voyant ſon amant avec ſa mere, s'imagina qu'elle alloit apprendre de fâcheuſes nouvelles : elle ſe diſpoſoit déjà à ſe jetter aux pieds de ſa mere pour la ſupplier de lui pardonner ſa foibleſſe, lorſque madame Roger lui dit en lui préſentant la Tour : Ma fille, je vous ai donné la vie ; refuſerez-vous d'être le prix de la mienne ? Je la dois à Monſieur ; il faut que pour l'amour de moi vous lui donniez votre cœur & votre main. Et vous, Monſieur, continua-t-elle, ſe tournant vers la Tour, êtes-vous content de ma reconnoiſſance ? Il ne

faut pas demander s'il fit de beaux remerciemens à madame Roger, lui qui étoit l'homme du monde qui ſçavoit le mieux remercier ceux qui l'obligeoient. Pour Babet, auſſi-tôt qu'elle vit que c'étoit tout de bon qu'on parloit de la marier à ſon amant, elle ne put s'empêcher de témoigner à ſa mere que le mariage qu'on lui propoſoit lui étoit fort agréable. On les maria huit jours après, & madame Roger n'ayant plus de fille à garder, ne ferma plus ſa porte aux honnêtes gens.

L'Abbé ayant achevé le récit de ſon hiſtoire, on paſſa auſſi-tôt à la délivrance des autres gages, qui étoient en aſſez grand nombre pour bien occuper la ſéance.

V. GAGE.

ON tira le cinquieme gage. C'étoit une montre qui fut réclamée par le même Colonel qui le jour précédent avoit conté l'hiſtoire de Mademoiſelle de S. Valentin. Il raconta l'hiſtoire ſuivante pour dégager ſa montre.

Hiſtoire de la belle Hôteſſe de Mante.

Une Dame de mes amies avoit des maux de tête que les Médecins de Paris augmenterent par leurs remedes. Je lui conſeillai d'aller à Chaudray, & m'offris de l'y accompagner. Elle accepta l'offre, nous partîmes, & étant arivés à Mante, nous demandâmes à ſouper. L'Hôteſſe, que je regardai avec attention,

m'ayant paru fort agréable, je lui dis des choſes fort obligeantes. Elle prit tant de plaiſir à s'entendre louer, qu'elle ne put s'empêcher de nous avouer qu'elle croyoit en valoir bien une autre. Lui ayant demandé ſi elle étoit mariée, elle nous répondit qu'elle étoit veuve depuis un an. Hé bien, lui dis-je, ne ſongez-vous point à vous remarier? J'y ai déjà penſé plus d'une fois, répliqua-t-elle, mais j'ai de la peine à m'y réſoudre. Comme elle étoit babillarde de ſon naturel, elle fut bien aiſe de trouver gens ſi bien diſpoſés à l'écouter. Nous n'eûmes pas beſoin de la prier deux fois de nous conter l'hiſtoire de ſa vie; elle prit une chaiſe, & nous parla dans ces termes pendant que nous ſoupions.

Il y avoit auprès d'Orléans un Gentilhomme appellé le Marquis de S. Albe, lequel n'ayant point d'inclination pour la guerre paſſoit ſa vie

à chaſſer, à régaler ſes amis, & à battre ſes fermiers. Il étoit veuf, & n'avoit pour tout enfant qu'une fille, qui, avec beaucoup d'eſprit & de beauté, étoit d'une humeur ſi capricieuſe & ſi inégale, que ce qui lui ſembloit beau le matin lui paroiſſoit laid le ſoir. Je la ſervois en qualité de femme de chambre, & m'eſtimois ſi malheureuſe d'être auprès d'elle, que je preſſois ſous main tous mes amis de me chercher une autre maîtreſſe: mais ſoit qu'il n'y en eût point de plus raiſonnable dans le pays, ou qu'ils n'en puſſent trouver, il me fallut prendre patience, & m'accoutumer à recevoir des ſoufflets tous les jours. Le Marquis de Saint Albe, qui connoiſſoit le caractere de ſa fille, me plaignoit, & faiſoit tous ſes efforts pour adoucir les chagrins qu'elle me donnoit: & je vous avoue que les bontés du pere m'aiderent fort à ſouffrir la mavaiſe hu-

meur de ſa fille. Dans ce temps-là un Gentilhomme de Beauſſe qu'on nommoit le *Baron de Rumignac*, & qui étoit ami du Marquis de S. Albe, le vint trouver dans ſa terre, dans l'intention de s'y divertir avec lui. La chaſſe fut le divertiſſement de ces deux Gentilshommes pendant trois jours; mais dès le quatrieme jour ma maîtreſſe ayant donné de l'amour au Baron, il laiſſa les lievres & les perdrix en repos pour ne ſonger qu'à lui faire la cour. Comme il étoit jeune, beau, bien fait, ſpirituel & riche, il ſe perſuada bien-tôt qu'il ne lui déplaiſoit pas: & les affaires qu'il avoit en Beauſſe ne permettant pas un plus long ſéjour, il découvrit ſes ſentimens au Marquis, & lui demanda ſa fille en mariage. Le Marquis, pour des raiſons particulieres, ne jugea pas à propos de la lui refuſer; & ma maîtreſſe ne s'étant pas oppoſée au deſſein du Baron, le ma-

riage fut bientôt conclu & célébré. La premiere nuit des nôces, le Baron s'étant enfermé dans la chambre où l'on avoit dreſſé le lit nuptial, fut ſurpris de trouver dans un fauteuil la Baronne qui avoit encore tous ſes habits: il crut que par un eſprit de galanterie elle avoit voulu lui réſerver le plaiſir de la déshabiller. Dans cette penſée il s'approcha d'elle, & ſe mit en devoir de lui ôter ſes jarretieres; mais il trouva une réſiſtance qui le jetta dans un nouvel étonnement: & s'étant imaginé qu'elle n'en uſoit ainſi que par façon, il ſe jetta à ſes genoux, & lui parla chrétiennement de ſes droits; mais au lieu de ſe rendre à ſes raiſons elle lui tint un diſcours qui le ſurprit étrangement, & que la poſtérité la plus crédule aura de la peine à croire. Le voici:

Je ſçais, Monſieur, que vous avez ſur ma perſonne des droits que ma pudeur ne ſçauroit vous refuſer. Une rai-

ſon pourtant m'empêche de céder à mon devoir, c'eſt que je ne vous aime pas. Je vous crois trop délicat pour vouloir que je vous obéiſſe contre les mouvemens de mon cœur. Je vous avoue néanmoins que je n'ai pas d'averſion pour vous, puiſque je n'ai point marqué de répugnance à vous donner ma main. Combattez mon indifférence par un procédé tendre & ſoumis, & tâchez de m'inſpirer des ſentimens qui puiſſent nous ſatisfaire l'un & l'autre : quand vous en ſerez venu à bout, je ne vous le cacherai point. N'allez pas vous plaindre à mon pere de la ſingularité de mes ſentimens : en voulant me forcer à vous aimer, il m'obligeroit à vous haïr : & ſon autorité employée mal-à-propos éloigneroit pour jamais l'un de l'autre deux cœurs que votre reſpect & votre complaiſance peuvent unir un jour.

Le Baron voyant qu'il en falloit paſſer par-là, promit d'attendre le plus

plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible ce bienheureux moment, & la continence fut une vertu qu'il lui fallut pratiquer malgré lui. Il la pria de ſe coucher, lui jurant qu'il ne formeroit aucun attentat contre ſa délicateſſe. Elle ſe mit au lit ſur la foi de ſes ſermens ; & le Baron, ſans ſe mettre en devoir de les violer, paſſa la nuit ſur un lit de repos à faire mille réflexions que je vous laiſſe à imaginer. Huit jours après ce mariage il emmena ma maîtreſſe dans ſon château, & nous n'y fûmes pas plûtôt arrivés, qu'il mit tout en uſage pour attendrir la Baronne. Il ſoupiroit, il pleuroit ; & quand il voyoit ſes ſoupirs repouſſés & ſes larmes mépriſées, il faiſoit le perſonnage d'un amant hardi, & combattoit l'indifférence de ſa femme par des efforts ſi paſſionnés, que je ne concevois pas pourquoi il ne la pouvoit vaincre. Enfin s'étant laſſé de de-

mander une choſe qu'on faiſoit ſemblant de ne vouloir pas lui accorder, il commença dès ce moment à vivre comme il eût fait, s'il l'eût obtenu dès la premiere nuit, c'eſt-à-dire, qu'il tint avec la Baronne une conduite honnête, mais froide. Elle ne lui en fit pas plus mauvaiſe mine; mais je m'apperçus qu'elle en devenoit plus difficile à ſervir; & je prévis que ſi le Baron ne ſe réchauffoit, je ſerois obligée de ſortir du château. En effet, elle eut tant de dépit de ne voir plus ſon mari amoureux, que tous les officiers de la maiſon en pâtirent: pour moi, j'en eſſuyois tous les jours mille coups; tantôt c'étoit pour avoir répondu à une queſtion qu'elle ne ſe ſouvenoit plus de m'avoir fait, me diſant que j'étois bien inſolente de parler en ſa préſence; tantôt c'étoit pour lui avoir apporté une choſe qu'elle m'avoit demandé au lieu d'une autre, comme ſi, lorſ-

qu'elle me demandoit un manchon. j'euſſe dû deviner que c'étoit une pantoufle qu'elle ſouhaitoit.

Je ne faiſois plus que pleurer & maudire une ſi mauvaiſe condition, lorſque le Baron, touché de mes peines, m'aſſura qu'il avoit une véritable douleur de me voir ſi maltraitée; & qu'enfin, à l'exemple du Marquis de S. Albe, il m'offroit ſon amitié, pour me conſoler des mauvais traitemens que je recevois de ma maîtreſſe. J'avois trop beſoin de conſolation, pour refuſer celle qui ſe préſentoit: mais la Baronne s'étant apperçue de la compaſſion que ſon mari avoit pour moi, me regarda comme la cauſe des froideurs qu'il avoit pour elle, & me traita encore plus durement qu'auparavant. L'amour du Baron que je voyois augmenter à proportion des tourmens que ſon épouſe me faiſoit ſouffrir, m'y rendoit preſque inſenſible. Ce-

pendant, quoiqu'elle fût extrêmement fiere, elle ne put s'empêcher de faire à ſon mari des reproches ſur ſon procédé froid, & ſur ce qu'elle s'imaginoit en être la cauſe. Je ne ſçais pas ce que le Baron lui dit pour s'excuſer; mais je ſçais bien qu'il profita de cette conjoncture en habile homme, puiſque la jalouſie lui fit obtenir ce qui avoit été refuſé à ſes empreſſemens & à ſes pleurs. Dans les entretiens que j'eus avec lui après cela, il voulut me faire un myſtère de la conſommation de ſon mariage; mais j'eus aſſez d'eſprit pour m'en appercevoir. Le Baron voyant que ſa femme faiſoit ſon devoir, ne put ſe diſpenſer de faire le ſien; il reprit ſes manieres tendres & paſſionnées, & la Baronne, comme par miracle, devint un peu moins difficile. Il n'étoit pourtant pas ſi attaché à elle, qu'il ne prît ſoin de temps en temps de m'aſſurer

qu'il ne pouvoit m'oublier. Elle avoit trop de pénétration, pour ne remarquer pas à la fin que j'étois sa rivale: & s'étant cru trop offensée pour négliger de me punir, elle me donna mon congé. Le Baron tâcha d'adoucir son esprit, & lui persuader qu'elle avoit conçu d'injustes soupçons; mais elle avoit trop bien examiné ses actions, pour ajouter foi à ses paroles. Il se vit alors dans un grand embarras, car il n'osoit lui déplaire; il ne vouloit point aussi m'abandonner à ma mauvaise destinée, après m'avoir juré cent fois qu'il auroit soin de ma fortune. Il trouva cependant un expédient pour contenter sa femme, & s'acquitter des petites obligations qu'il m'avoit. Ce fut de me marier le plus promptement qu'il lui fut possible à son valet de chambre, qui me regarda comme la plus belle récompense que son maître pût accorder à ses services. Deux jours après mon

mariage le Baron me fit préſent de mille écus, donna cent piſtoles à mon mari outre ſes gages, & enfin nous prêta une chaiſe roulante pour aller à Paris, qui étoit le lieu où nous avions deſſein de faire profiter notre argent. Je pleurai beaucoup en quittant un ſi bon maître, qui de ſon côté me parut pénétré d'une vive douleur. Pour ma maîtreſſe, elle me vit partir avec une joie que toute autre femme en ſa place auroit eu comme elle.

Auſſi-tôt que je me vis hors la vûe du château, je jugeai à propos de me contraindre devant mon mari; je ceſſai de pleurer, afin de lui donner à penſer que les larmes qu'il m'avoit vu répandre n'étoient que l'effet d'un bon naturel; cependant, quoi que je puſſe faire, je tombai dans une grande triſteſſe. Il me dit mille choſes plaiſantes pour la diſſiper: il me conta pluſieurs avantures arrivées

dans la ville de Chartres dont il étoit natif, & me chanta même quelques vaudevilles qu'il ſçavoit là-deſſus : il ne manquoit pas d'eſprit, & il étoit ſi gai, que le chemin ne me parut pas long : je vous avouerai même que je ne tardai guères à oublier le Baron, ſoit par légereté ou par raiſon. Mon mari avoit envie d'être limonadier. Je ne m'oppoſai point à cela : car je ne haïſſois point l'occupation des Limonadiers. Nous louâmes donc une belle boutique dans la rue S. Honoré. Je ſçavois faire d'excellens ratafiats : mais ayant été avertie que ſi je les faiſois ſi bons, je ne trouverois pas mon compte dans le débit, nous fûmes obligés de ſuivre l'uſage. Nous achetâmes du chocolat & du caffé, beaucoup d'eau, & peu de limons : enfin nous arborâmes le bouchon. Nous gagnâmes conſidérablement les premieres années, parce qu'au retour de la promenade il en,

troit chez nous de fort beau monde qui y paſſoit les nuits à jouer : mais les gens de Police ne l'ayant pas trouvé bon, nous défendirent de recevoir compagnie la nuit. Cette défenſe nous chagrina tellement par le tort qu'elle nous fit, que nous étant vûs réduits au ſeul débit de quelques taſſes de caffé que nous vendions le long des jours, nous abandonnâmes le métier.

Le Médecin de Chaudray dans ce temps-là commençoit à faire parler de lui : & comme ſa réputation s'augmentoit de jour en jour, nous réſolûmes de venir à Mante tenir auberge. Ce deſſein fut exécuté ſi promptement, qu'en moins d'un mois nos chambres furent meublées, & nos caves pleines de vin, & nous nous apperçûmes bien-tôt que nous n'avions pas mal fait de quitter Paris. Le bruit des belles cures du Médecin de Chaudray s'étant répandu dans

toutes les Provinces, il vint tant de gens le conſulter, que toutes les hôtelleries de Mante pouvoient à peine ſuffire à les loger. L'envie ne régnoit point encore alors parmi les Hôteliers, parce qu'ils faiſoient tous fort bien leurs affaires. Mais hélas! dans un temps ſi heureux pour nous, mon mari tomba malade. Je me mis à la vérité peu en peine de ſa maladie, qui n'étoit qu'une fievre continue avec une fluxion de poitrine, parce que je me perſuadois qu'il n'auroit pas plûtôt pris des remedes du Médecin de Chaudray, qu'il ſeroit entierement guéri. Néanmoins lorſque je vis qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de ſecours, j'allai trouver ce Médecin, pour l'informer de cette maladie: il me donna une bouteille de ſyrop, qui ne fit pas bruſquement ſon effet comme les potions chymiques; mais qui fit fort doucement mourir mon mari.

L'Hôteſſe ayant été interrompue en cet endroit par une ſervante qui lui vint dire qu'on la demandoit dans la cuiſine, prit congé de nous : ce qui nous priva du plaiſir d'apprendre la ſuite de ſes avantures.

VI. GAGE.

LE Colonel ayant ceſſé de parler, on tira le ſixieme gage : c'étoit un colifichet de poupée qui appartenoit à une fille de quatorze ans, belle & bien faite, mais qui avoit un air de bonté qui ne donnoit pas bonne opinion de ſon eſprit. Elle ſe leva, fit une révérence à la compagnie ; & puis s'étant tournée vers ſa mere, elle lui dit : Ma mere, conterai-je l'hiſtoire que ma nourrice m'apprit l'autre jour ? Oui, Agnès, répondit ſa mere, faites-nous-en le récit.

Agnès fit encore une révérence, & s'étant aſſiſe, commença de cette ſorte.

L'Apprentif magicien : conte de Fée.

Il y avoit autrefois un jeune garçon appellé *Alexis*, qui promettoit beaucoup. Il étoit parfaitement bien fait, beau comme le jour. Son pere & ſa mere étoient morts de pauvreté ; & il demeuroit chez ſon grand pere, nommé *Bonbenêt*, qui avoit ſoin de l'envoyer à l'école. C'étoit dommage que Bonbenêt ne fût pas riche, car il auroit donné à ſon petit-fils une belle éducation : mais n'ayant pas aſſez de bien pour en faire un grand Seigneur, il le mit en apprentiſſage chez un Tailleur, qu'on nommoit *la Rancune*. C'étoit un fameux Tailleur, qui avoit une chaiſe comme André, * & qui ne prenoit pas moins de dix écus pour

* *Fameux Tailleur.*

la façon d'un habit. Il donnoit à un juſte-au-corps un air admirable ; il inventoit les modes, & ce qui paroiſſoit ſingulier, il n'avoit point de garçons chez lui, il ne travailloit jamais lui-même, & cependant ſes habits ſe trouvoient faits, & il les livroit à jour nommé : ce qui faiſoit dire à bien du monde que c'étoit le petit Robert qui travailloit pour lui. Il y avoit déjà un an qu'Alexis étoit en apprentiſſage : Bonbenêt, qui l'alloit voir ſouvent, le trouvoit tantôt occupé à tourner la broche, tantôt à frotter les chambres de ſon maître, & jamais à coudre ſur l'établie. Ce qui chagrina tellement ce vieillard, qu'il devint jaune comme une citrouille. Effectivement il n'avoit pas tort de n'être pas content du Tailleur ; car Alexis étoit ſi ignorant en couture, qu'il n'auroit pas ſeulement habillé un ſeptier de bled. Bonbenêt donc le retira de chez la Rancune,

dans le deſſein de le mettre ailleurs. Alexis, qui avoit de l'eſprit comme un ange, s'étant apperçu que Bonbenêt avoit du chagrin, lui dit en lui ſautant au cou: Hé la la, mon grand pere, ne vous affligez point, ſi je n'ai pas appris à faire un habit, j'ai appris autre choſe. Hé quoi, lui demanda Bonbenêt? Vraiment, vraiment, réprit Alexis, je ne ſuis pas ſi ſot que je le parois, & je ſçais bien des drôleries. M. la Rancune, continua-t-il, s'enferma un jour dans ſon cabinet, j'eus la curioſité de regarder par le trou de la ſerrure, & je lui vis faire des choſes ſurprenantes; tenez, il ne fit ſeulement que dire deux paroles que j'ai fort bien retenu; & zeſte il prit la figure d'une ſouris. Notre-Dame, s'écria Bonbenêt, que m'apprends-tu là? cela n'eſt pas poſſible! Cela eſt ſi poſſible, repartit Alexis, que je vais, ſi vous voulez, tout-à-l'heure, devant vous, me

transformer en chien. Bonbenêt lui dit : voyons. En même-temps voilà un bichon d'une beauté ſinguliere qui paroît dans la chambre, & qui fait des gambades. Bonbenêt ne fut pas peu étonné de cette métamorphoſe ; mais comme il aimoit tendrement ſon petit fils, il eut peur qu'il ne reſtât bichon toute ſa vie. C'eſt pourquoi il lui dit deux ou trois fois : Mon fils, reprends ta forme naturelle. Alexis, qui étoit obéiſſant, dans l'inſtant ceſſa d'être bichon, & redevint Alexis. Hé bien, mon grand-pere, dit-il à Bonbenêt, ne vaut-il pas mieux ſçavoir cela que de tailler une paire de manches ? Ne vous mettez en peine de rien, pourſuivit-il, vous m'avez nourri depuis la mort de mon bon papa & de ma bonne maman, il eſt juſte que je vous nourriſſe juſqu'à la vôtre. Demain matin je me transformerai en un beau cheval, vous me menerez au marché, &

vous tâcherez de me vendre cent piſtoles. Rapportez ſeulement le licol au logis, & tout ira bien.

Le lendemain matin Alexis prit la forme du plus beau cheval du monde. Bonbenêt le mena au marché, où tous ceux qui le virent l'admirerent. Les maquignons le marchanderent, & en offrirent juſqu'à quatre-vingt piſtoles; mais Bonbenêt le vouloit vendre cent. La Rancune, qui n'étoit pas content du cheval qui étoit à ſa chaiſe, en voulut avoir un plus beau, & vint au marché. Il n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur celui de Bonbenêt, qu'il en eut envie; mais connoiſſant Bonbenêt pour un homme fort pauvre, il dit en lui-même: Ouais, qu'eſt-ce que ceci veut dire? Ce vieillard eſt gueux, où a-t-il pris ce cheval? Je crains bien que ſon petit-fils n'ait découvert mon ſecret, il faut que je m'en éclairciſſe. En même temps il tira de ſa poche un cylindre,

par le moyen duquel reconnoissant ſon apprentif ſous la forme de ce cheval, il réſolut d'en tirer vengeance. Combien, dit-il au vieillard, me voulez-vous vendre votre cheval? Cent piſtoles, répondit Bonbenêt; & vous ne l'auriez pas s'il s'en falloit un liard.

La Rancune, qui, pour ſe venger de ſon apprentif, en auroit donné dix mille, compta cent piſtoles à Bonbenêt, qui ſe mit en devoir d'ôter le licol; mais l'acheteur, qui en ſçavoit la conſéquence, lui dit: Bonhomme, laiſſez ce licol, voilà une piſtole pour en avoir un autre. Bonbenêt prit la piſtole ſans croire mal faire, & s'en retourna au logis attendre Alexis, qui n'avoit garde de revenir. La Rancune ayant mené ſon cheval chez lui, l'attacha par le licol le nez contre le ratelier, & le régala de force de coups de bâton au lieu de foin & d'avoine. Il fut traité de

cette ſorte par le Tailleur durant trois jours, & il étoit ſur le point de mourir de ſoif & de faim, quand deux filles que la Rancune avoit en prirent compaſſion. Bon Dieu, dit l'aînée, que notre pere eſt cruel! Pourquoi maltraite-t-il cette pauvre bête? J'en ai pitié, dit la cadette, portons-lui à manger, & donnons-lui au moins par une bonne nourriture des forces pour ſouffrir tous les coups qu'il reçoit. Je le veux bien, reprit l'aînée, faiſons-lui bonne chere pendant que mon pere eſt abſent. Elles allerent toutes deux à l'écurie, firent bien manger le cheval, & après cela le menerent boire à la riviere. Mais il s'échappa de leurs mains dès qu'il ſentit l'eau; & la ſoif qu'il avoit lui faiſant trouver le ſort des poiſſons fort heureux, il ſe changea en carpe pour boire à ſon aiſe. Dame! voilà les filles du Tailleur bien étonnées: elles s'en retournerent au logis fort affligées d'avoir

perdu un ſi beau cheval, & fort effrayées par avance des mauvais effets qu'elles avoient lieu d'attendre de la colere de leur pere. En effet, étant revenu chez lui peu de temps après, ſon premier ſoin fut de courir à l'écurie pour battre ſon cheval: mais ne l'ayant pas trouvé, il voulut ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Ses filles lui conterent en pleurant tout ce qui s'étoit paſſé. Il donna le fouet à la cadette, & des ſoufflets à l'aînée; & puis, s'étant transformé en oiſeau qu'on appelle un *plongeon*, il alla voler ſur la ſurface de la riviere, pour tâcher de gober Alexis, s'imaginant qu'il s'étoit changé en petit poiſſon. Il prit tous les petits poiſſons de la riviere l'un après l'autre; mais n'ayant pas trouvé ſon apprentif parmi eux, il jugea qu'il s'étoit changé en carpe. Que fit-il? Il prit la forme d'un grand filet; & s'enfonçant dans l'eau, il entraîna ſur le rivage deux

cens carpes d'un ſeul coup. Il les conſidéra, & n'ayant pas trouvé celle qu'il vouloit avoir, il ſe remit dans l'eau pour la ſeconde fois. Il ne faut pas douter qu'avec toute cette exactitude ce malheureux Alexis n'eût été pris à la fin, s'il n'eût eu la précaution de ſortir de là après avoir étanché ſa ſoif. En effet, comme il avoit prévu que la Rancune, informé par ſes filles du lieu où il leur avoit échappé, ne manqueroit pas de l'y venir pêcher, il ſe métamorphoſa de rechef en diamant, & éluda par cet artifice toute la vigilance & le reſſentiment de la Rancune. Celui-ci s'étant laſſé de ne prendre que des carpes, s'en retourna chez lui, en jurant qu'il ne mourroit point ſatisfait, qu'il n'eût ôté la vie à ſon apprentif.

Il y avoit auprès de la riviere un Palais magnifique où demeuroit un Roi qui avoit une fille d'une beauté ſinguliere. Comme cette Princeſſe ſe

promenoit ſouvent ſur le bord de la riviere avec ſes Dames d'honneur, elles apperçurent un jour ſur le rivage une pierre qui brilloit extrêmement, & la ramaſſerent. La Princeſſe en fut charmée, & l'envoya ſur le champ chez un Orfevre, qui en fit une bague d'une ſi grande beauté, qu'on n'en a jamais vû une pareille. Alexis, qui étoit ſous la figure de cette bague, étoit bien aiſe d'être entre les mains de la fille du Roi, mais ſa joie fut bien-tôt troublée. La Rancune ayant ſçu par la puiſſance de ſon art qu'Alexis, ſous la forme d'une bague, faiſoit les délices de cette Princeſſe, ſongeoit déjà aux moyens de l'avoir, quand le haſard lui en offrit un. Le Roi tomba dans une maladie, que les Médecins, par leurs drogues, rendirent incurable. Toute la Cour en fut dans une grande conſternation. Le Roi, qui n'avoit pas envie de mourir ſi-tôt, fit publier

par tout ſon Royaume, qu'il donneroit la moitié de ſes Etats & ſa fille en mariage à celui qui trouveroit le ſecret de le guérir. La Rancune ne perdit pas cette occaſion : il alla trouver le Roi, & l'ayant guéri, lui dit : Sire, je ſçais que la moitié de votre Royaume m'appartient, & que la parole des Rois étant inviolable, il ne tient qu'à moi d'épouſer la Princeſſe votre fille ; mais je n'en veux point. Toute la récompenſe que je demande, Sire, c'eſt que la Princeſſe veuille bien me faire préſent d'une bague qu'elle a. Comment, lui dit le Roi, vous vous contentez d'une ſi modique récompenſe, lorſque vous êtes en droit d'en exiger une plus grande ? Oui, Sire, répondit la Rancune, je ſuis, Dieu merci, ſans amour & ſans ambition. Hé bien, reprit le Roi, venez demain à mon lever, & je vous ferai donner, non-ſeulement cette bague, mais le ba-

guier même, ſi vous voulez, avec toutes les pierreries de ma fille. Grand Prince, repartit le Tailleur, vous êtes trop généreux, je n'ai envie que de la bague dont je viens de vous parler; & puiſque votre Majeſté me la promet, je compte ſur ſa parole.

Pendant ce temps-là, la Princeſſe qui ignoroit la converſation que la Rancune venoit d'avoir avec ſon pere, s'étoit enfermée dans ſa chambre avec celle de ſes Dames d'honneur qu'elle aimoit le plus pour s'entretenir avec elle ſur la convaleſcence du Roi, & ſur les termes de l'Edit qu'il avoit fait publier. Que la condition des Princeſſes, dit-elle, eſt malheureuſe! Victimes de la politique, on les livre quelquefois à des hommes qui n'ont pour tout mérite que le rang où la fortune les a élevés. Pour moi, pourſuivit-elle, en pleurant, je ſuis encore plus à plain-

dre qu'une autre; car je ſuis ſur le point d'épouſer un vilain Tailleur qui a la barbe rouſſe, & qui eſt ſi mal fait que je ſens bien que je ne pourrai jamais l'aimer. Quoique la Dame d'honneur eût beaucoup d'eſprit, elle trouvoit ce mariage ſi mal aſſorti, qu'elle ne ſçavoit que dire à la Princeſſe pour la conſoler. Elle pleuroit auſſi de ſon côté; & pendant qu'elles s'affligeoient toutes deux, elles s'apperçurent avec étonnement que la pierre de la bague de la Princeſſe s'allongeoit à vûe d'œil. Elle prit inſenſiblement la forme d'un jeune garçon beau comme l'amour, & enfin celle d'Alexis. Ne craignez pas, ma Princeſſe, dit-il, adreſſant la parole à la fille du Roi; daignez écouter le récit de mes malheurs. Après qu'il les eut racontés d'un air touchant, la Rancune, ajouta-t-il, me demandera au Roi pour prix de ſa guériſon; au nom de Dieu, ne me

livrez point au reſſentiment du plus barbare de tous les hommes. Ah! ſi vous l'euſſiez vu décharger ſur moi les coups de bâton qu'il m'a donné dans ſon écurie, vous ſeriez perſuadée que ce n'eſt pas ſans ſujet que je crains de retomber en ſes mains.

Alexis excita ſi bien la compaſſion de la Princeſſe, qu'elle lui promit de faire tous ſes efforts pour ſe diſpenſer de le livrer à ſon ennemi. Mais ſi mon pere m'y oblige, dit-elle avec chagrin, que voulez-vous que je faſſe? Jettez-moi, repartit Alexis, de toute votre force contre la muraille, & ne vous mettez pas en peine du reſte. Leur converſation dura aſſez long-temps; & la Dame d'honneur, qui avoit de l'expérience, remarqua bien que la Princeſſe trouvoit Alexis fort aimable, & qu'elle eût ſouhaité que c'eût été lui qui eût guéri le Roi. Comme il étoit tard, la Princeſſe ſe déshabilla; mais

avant

avant que de ſe mettre au lit, elle voulut qu'Alexis reprît la figure de la bague.

Le Roi dit à ſa fille le lendemain en préſence de la Rancune : Ma fille, vous ſçavez les obligations que j'ai à la Rancune, il me laiſſe tranquille poſſeſſeur de mon Royaume ; & loin de prétendre à votre main, il ſe contente d'une certaine bague qui eſt dans votre baguier. Comme vous avez toujours été bien ſage & bien obéiſſante, je me flatte que vous lui donnerez volontiers ce qu'il demande. Mon pere, répondit reſpectueuſement la Princeſſe, il n'y a rien au monde que je ne ſacrifiaſſe de bon cœur pour vous procurer non ſeulement un quart d'heure de ſanté ; mais pour cette bague, avec votre permiſſion, je ne la donnerai pas. Comment, dit le Roi en colere, fille ingrate, eſt-ce ainſi que tu réponds à l'amitié que j'ai toujours eue pour

toi? Mon pere, reprit la Princeſſe; parlons ſans emportement: vous ne ſçauriez ſans injuſtice m'accuſer de manquer de tendreſſe pour vous; toutes mes Dames d'honneur peuvent vous dire que pendant votre maladie je n'ai pas ceſſé de pleurer; mais pour ma bague, je vous avoue que je ne puis m'en défaire: la Rancune, ajouta-t-elle, peut prendre, s'il le veut, la part que j'ai à votre Couronne, je ne m'en ſoucie guères; je me retirerai dans un couvent, où je vivrai plus contente avec ma bague que je ne ferois ſur votre Trône ſans elle. Parbleu, dit le Roi, voilà qui eſt étrange! Peut-on tant aimer des vétilles! Hé bien, pourſuivit-il, avec un tranſport de colere dont il ne fut pas maître, je vais, pour te punir, t'ôter ces pierreries que tu aimes tant, & te faire enfermer dans une tour. Cette menace mit la Princeſſe à la raiſon; de ſorte

que voyant qu'elle ne pouvoit ſauver la bague, elle tira de ſa poche ſon baguier, & l'ayant ouvert, la Rancune y voulut porter la main; mais la Princeſſe le repouſſant comme un inſolent qu'il étoit, lui dit: laiſſez-moi faire; enſuite lui montrant une bague, elle lui demanda ſi c'étoit celle-là qu'il vouloit avoir. Non, répondit-il. Eſt-ce celle-ci, reprit-elle, en lui en faiſant voir une autre? Non, repliqua-t-il. Enfin elle tira la bague en queſtion. La Rancune allongea bruſquement la main pour s'en ſaiſir; mais la Princeſſe l'ayant jettée de toute ſa force par terre, elle ſe changea dans l'inſtant en une grenade qui ſe briſa, & dont les pepins ſe répandirent par toute la ſalle. Alors la Rancune, montrant à toute la Cour ce qu'il ſçavoit faire, prit la forme d'un coq, & ſe mit à ramaſſer les pepins l'un après l'autre. Lorſqu'il crut les avoir tous avalés, il ſe pro-

mena fierement devant la Princeſſe qui auroit voulu le voir à la daube; lorſqu'un petit pepin qu'il n'avoit pas apperçu, parce qu'il étoit ſous une toile d'araignée, ſe changea tout à coup en un renard qui étrangla le coq. Toute la Cour étonnée de ce prodige gardoit un profond ſilence, quand Alexis, quittant la figure du renard, reprit ſa forme naturelle, & ſalua le Roi & la Princeſſe de ſi bonne grace, qu'ils en furent charmés. Ce Prince aſſembla ſur l'heure ſon Conſeil, lequel, après une mûre délibération, repréſenta à Sa Majeſté qu'Alexis étant, à vrai dire, la premiere cauſe de ſa ſanté, il devoit épouſer la Princeſſe.

Ce Monarque, qui approuvoit tout ce que ſes Miniſtres avoient arrêté, dit que cela lui paroiſſoit juſte; puis ayant demandé à ſa fille ſi elle n'auroit pas de répugnance à épouſer un homme d'une ſi baſſe ori-

gine : Oh que non ! mon pere, répondit la Princeſſe, qui aimoit Alexis à la folie, *contentement paſſe richeſſe ;* & à la naiſſance près, Alexis vaut bien un Prince. On envoya querir Bonbenêt, pour être témoin du bonheur de ſon petit-fils, qui épouſa le lendemain la Princeſſe.

La morale que l'on tire de ce conte eſt que : *Qui mal veut à autrui, mal lui prend à lui-même.*

VII. GAGE.

LOrſque Agnès eut achevé le récit de ſon conte, tous ceux qui aimoient les contes de ma mere l'Oie lui donnerent de grands applaudiſſemens. Pendant ce temps-là on tira le ſeptieme gage, pour lequel un vieux Gentilhomme, à qui il appartenoit, raconta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire, qui trop embraſſe mal étreint.

J'ai connu autrefois un Avocat nommé M. Simon. Il avoit amaſſé beaucoup de bien à donner des conſeils dont les plaideurs ſe trouvoient ſouvent fort mal. Il étoit veuf, & il entroit dans ſa ſoixantieme année, lorſqu'il fit réflexion que mademoiſelle Thereſe ſa fille unique, à vingt-ſix ans paſſés, étoit encore à marier. Elle lui avoit ſouvent donné occaſion de s'appercevoir qu'un mari lui convenoit mieux qu'une belle-mere; c'eſt pourquoi il réſolut de la marier à M. De Bas, qui étoit un jeune Avocat pour qui elle ſembloit avoir du penchant, & qui paroiſſoit fort épris d'elle.

Les choſes étoient en cet état, lorſqu'un jeune Gentilhomme d'Orléans, qui s'appelloit la Moriniere, ſe mit en penſion chez M. Simon,

dans le deſſein, lui diſoit-il, de prendre une teinture des affaires; mais d'abord qu'il put parler ſans témoins à mademoiſelle Thereſe, il lui déclara qu'il ne s'étoit mis chez elle que pour lui donner plus commodément des marques de l'amour qu'il reſſentoit depuis long-temps pour elle. Thereſe qui étoit fort étourdie fit aſſez comprendre à la Moriniere que, s'il juſtifioit ſes paroles par ſes actions, il ne ſeroit pas trompé dans ſon projet. La Moriniere avoit du mérite, il aimoit de bonne foi, il vouloit plaire; je vous laiſſe à penſer le rôle qu'il joua durant quinze jours. Il fit ſi bien enfin, que mademoiſelle Thereſe conſentit à un mariage clandeſtin qu'il lui propoſa.

Après ce mariage, ils ne prirent plus la peine de ſe contraindre, & il ne fut pas difficile de remarquer qu'il ſe paſſoit entr'eux quelque choſe de particulier. M. de Bas fut reçu

avec une froideur dont il crut ſi bien démêler la cauſe qu'il ſe retira, dans la réſolution de ne jamais remettre le pied chez ſa volage maîtreſſe. Il ne voulut pas même s'en plaindre à M. Simon, afin de lui perſuader qu'il la mépriſoit.

Cependant M. Simon étoit ſi appliqué aux affaires étrangeres, qu'il ne s'appercevoit pas de ce qui ſe paſſoit dans ſon domeſtique. La retraite de M. de Bas fut le premier objet qui lui frappa les yeux; & il obſerva ſi heureuſement ſa fille & ſon penſionnaire, qu'il connut bientôt que ce n'étoit pas ſans raiſon que M. de Bas ne revenoit plus au logis. Il ſe préparoit déjà à prier la Moriniere de chercher un autre Avocat qui lui donnât une teinture des affaires, quand la Moriniere le prévint, & ſortit de chez lui pour exécuter le deſſein qu'il avoit formé d'aller à Orléans faire agréer à ſa famille ſon

alliance avec monſieur Simon.

Théreſe de ſon côté, deux jours après le départ de la Moriniete, ſuivant les meſures qu'elle avoit priſes avec lui, fit confidence de ſon mariage à la veuve d'un Procureur qui étoit ſa parente, la chargea d'en informer ſon pere, & la conjura d'employer toute ſon éloquence pour obtenir de lui qu'il pardonnât une faute qu'elle n'auroit pas faite, ſi elle n'eût craint qu'il n'eût préféré la recherche de M. de Bas à celle de la Moriniere. Théreſe attendit chez ſa parente le ſuccès de cette commiſſion, parce qu'elle appréhendoit d'être maltraitée par ſon pere, qui étoit un peu brutal.

Imaginez-vous la ſurpriſe de M. Simon, quand on lui annonça cette nouvelle. Quelque choſe que lui put dire la veuve du Procureur en faveur de Théreſe, il jura qu'il ne la vouloit jamais voir; & que pour la punir

de s'être mariée ſans ſon conſentement, il épouſeroit une fille de quinze ans dont il feroit la fortune. En peu de temps il paſſa des paroles aux effets; & ayant trouvé ſans peine une perſonne ſans bien, il lui fit de grands avantages.

Ce mariage mortifia étrangement mademoiſelle Thérese, qui, s'ennuyant de ne recevoir aucunes nouvelles de la Moriniere, ſe mit un matin dans un coche qui partoit pour Orléans. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'on lui dit que la Moriniere étoit enfermé dans un château, où on le gardoit à vue, juſqu'à ce que ſes parens euſſent fait caſſer ſon mariage.

Parmi les perſonnes qui étoient allées de Paris à Orléans dans le même coche, étoit un Médecin à qui mademoiſelle Thérese n'avoit pas déplu : il n'eut pas plûtôt ſçu que c'étoit elle que la famille de la Mori-

niere vouloit répudier, qu'il lui offrit généreuſement ſes ſervices & ſa bourſe, pour ſoutenir la validité de ſon mariage. Je ne ſçais ce que n'eût point fait Thereſe, dans le chagrin qu'elle avoit de ſe voir mépriſée des parens de ſon mari : mais la généroſité du Médecin fut un lénitif qui l'empêcha de prendre un parti violent. Ils paſſerent le premier jour à peſter contre la biſarrerie de la famille de la Moriniere ; le ſecond, à prendre des meſures pour bien ſortir de cette affaire ; & dès le troiſieme ils commencerent à vivre enſemble d'une maniere qui donna lieu au Médecin d'eſpérer qu'il l'épouſeroit en ſecondes nôces. Enfin Alaciel n'oublia pas Hiſpal plus promptement que Thereſe fit la Moriniere.

Le Médecin qui avoit envie d'épouſer Thereſe parce qu'il s'imaginoit qu'elle auroit de grandes richeſſes après la mort de ſon pere, qu'elle

ne lui avoit pas dit s'être remarié, craignoit que ſon mariage avec la Moriniere ne fût trouvé bon; & il étoit homme à employer ſecretement ſes amis pour le faire caſſer, au lieu d'en ſolliciter la validité, comme il le promettoit.

Thereſe, de ſon côté, s'imaginant avoir plus retrouvé dans le Médecin qu'elle n'avoit perdu dans la Moriniere, auroit volontiers conſenti à la caſſation de ſon mariage, ſi ſa gloire & ſon honneur n'euſſent pas demandé qu'elle le ſoutînt. Le Médecin avoit aſſez d'eſprit pour ne douter pas qu'il ne fût déclaré nul; mais jugeant de la légereté de Thereſe par la facilité qu'il avoit eue à s'en faire aimer, il voulut ſçavoir à quoi s'en tenir, & lui fit faire un dédit de vingt mille francs. Quand il ſe vit entre les mains une pareille ſureté, il réſolut d'aller trouver les parens de la Moriniere, & de leur propoſer un accommodement

avec Théreſe, perſuadé qu'ils donneroient de bon cœur cinq à ſix cens piſtoles pour ne s'allier pas avec M. Simon: c'étoit en effet le meilleur expédient & le plus prompt que le Médecin pût trouver pour arriver à ſes fins. Mais par un contre-temps le plus fâcheux du monde, le jour même qu'il devoit aſſembler la famille de la Moriniere, il fut arrêté priſonnier à Orléans. On l'accuſoit d'avoir avancé la mort d'un de ſes malades, pour faire plaiſir à des héritiers. Mademoiſelle Théreſe penſa perdre l'eſprit, lorſqu'on lui annonça l'empriſonnement du Médecin: elle fit connoître par un torrent de larmes la part qu'elle prenoit à ſon malheur; & quand elle ſçut qu'il étoit en priſon pour affaire criminelle, ſe doutant bien qu'il n'en ſortiroit pas ſi tôt, elle prit la réſolution de s'éloigner d'une ville où elle eſſuyoit tant de chagrins. Son deſſein étoit aſſez judi-

cieux : car outre qu'elle logeoit dans une auberge, ce qui n'étoit gueres de la bienſéance de ſon ſexe, on commençoit à lui en faire de mauvaiſes plaiſanteries au ſujet du Médecin. Elle s'en retourna donc à Paris.

Elle apprit à ſon retour, que ſon pere, qui étoit mort depuis quelques jours, l'avoit déshéritée avant que de mourir. Cette importante nouvelle lui fit oublier pour quelque temps le Médecin : elle ne ſongea qu'à conſulter d'habiles gens ſur les moyens qu'elle pourroit prendre, pour rentrer dans ſon bien ; mais ſa belle-mere de ſon côté en prit tant d'autres pour l'en empêcher ; que Mademoiſelle Thereſe commençoit à perdre patience. Enfin, après des chicanes infinies, on lui offrit la moitié du bien de ſon pere, pourvu qu'elle voulût épouſer le frere de ſa belle-mere, qui étoit un Officier

de la Baſoche auſſi pauvre que mal fait. Théreſe étoit ſi ennuyée de plaider, qu'elle écouta cette propoſition.

Dans ce temps-là M. de Bas revit mademoiſelle Théreſe. Il s'étoit repenti pluſieurs fois d'avoir laiſſé le champ libre à la Moriniere; & ſoit qu'il ne fût pas naturellement fort délicat, ou que l'envie d'avoir du bien l'emportât ſur ſa délicateſſe, il lui dit qu'il ne pouvoit la revoir ſans ſentir rallumer une ardeur mal éteinte; qu'il vouloit entrer dans ſes intérêts; & que ſi elle promettoit de l'épouſer, il ſçavoit un moyen ſûr de faire revenir tout le bien de M. Simon. Une offre ſi avantageuſe plut fort à mademoiſelle Théreſe, qui ſe repréſentant que ſon pere lui avoit deſtiné pour mari M. de Bas qu'elle n'avoit pas toujours haï, ſe détermina en ſa faveur par un reſte de pitié envers ſon pere.

M. de Bas qui ſçavoit donner un bon tour à une mauvaiſe affaire, fut aſſez heureux peur venir à bout de celle-ci : mais lorſqu'il s'attendoit à voir récompenſer ſes ſervices, le Médecin, qui s'étoit juſtifié du crime dont on l'avoit accuſé, fit un voyage à Paris, où ayant trouvé mademoiſelle Théreſe en poſſeſſion d'une fortune agréable & ſolide, il en devint plus amoureux que jamais.

Ces deux rivaux avoient l'un & l'autre des droits fondés ſur les promeſſes de Théreſe. L'Avocat la prioit de ſe ſouvenir qu'il étoit le premier en date ; & le Médecin, en vertu de ſon dédit, la preſſoit de ſe déclarer pour lui. Elle les aimoit également tous deux. Et ſi la crainte de payer le dédit la faiſoit pencher du côté de l'un ; ce qu'avoit fait l'autre pour elle, & l'ingratitude qu'il y auroit à ne pas récompenſer ſes ſervices, l'empêchoient de ſe déterminer. En-

fin, elle étoit dans un cruel embarras, ne ſçachant quel parti prendre, lorſque la Moriniere arrivant à Paris mit toutes les Parties d'accord. Il venoit d'enterrer ſon pere, dont la mort le rendoit libre & maître de ſon bien; & il avoit intention de faire confirmer ſon mariage.

Théreſe ſentit à ſa vûe ce trouble agréable dont les amans ſe ſentent agités, lorſque contre leur attente ils revoient ce qu'ils aiment. Il lui conta les ennuis qu'il avoit ſouffert pendant ſa priſon, & l'aſſura qu'il l'aimoit toujours beaucoup. Théreſe de ſon côté lui fit un détail de la mort de ſon pere, & de tout ce qui s'étoit paſſé en conſéquence, à l'exception du dédit avec le Médecin, & de ſon engagement avec M. de Bas. Tout cela ne pouvoit cependant demeurer long-temps ſecret, parce que l'Avocat & le Médecin la voyoient aſſiduement. La Moriniere s'étant trouvé

chez elle un jour qu'ils y vinrent, voulut ſçavoir pourquoi elle recevoit leurs viſites. La rougeur qui parut ſur le viſage de Théreſe lui ayant fait connoître que cette queſtion imprévue l'embarraſſoit, augmenta l'impatience où il étoit d'apprendre une choſe dans laquelle il commençoit à ſoupçonner qu'il étoit intéreſſé. L'Avocat & le Médecin lui ayant expliqué en peu de mots les raiſons qu'ils avoient de la voir ſi ſouvent, il en fut ſi ſurpris, & en même temps ſi outré de colere, que peu s'en fallut que dans l'inſtant il ne s'en prît aux miroirs & aux porcelaines. Mais, ayant fait réflexion qu'il feroit mieux de ſe venger autrement de ſa maîtreſſe, il diſſimula ſon reſſentiment, & déclara à ſes rivaux que s'il manquoit quelques formalités à ſon mariage, il étoit dans le deſſein d'y mettre ordre. L'Avocat, à qui cette déclaration ôtoit tout eſpoir, ſortit

& quitta pour la ſeconde fois Théreſe, ſans daigner ſeulement lui faire le moindre reproche. Le Médecin n'ayant pas voulu la quitter à ſi bon marché, lui dit mille choſes désobligeantes : Voici, ajouta-t-il d'un air mépriſant, le dédit que vous m'avez fait : je vous le rends, parce qu'il faudroit en le ſoutenant divulguer les bontés que vous avez eues pour moi ; & on ſçait qu'elles ſont d'un tel prix, qu'au lieu de me faire honneur elles pourroient nuire à ma fortune.

La Moriniere étant reſté ſeul avec Théreſe, lui dit froidement : Mademoiſelle, après tout ce que je viens d'entendre, vous jugez bien que vous ne devez plus ſonger à entrer dans ma famille : croyez-moi, pourſuivit-il en ſortant, ſéparons-nous de gré à gré ſans éclat ; & s'il vous reſte encore quelque peu de raiſon & de vertu, enfermez-vous dans un couvent. Théreſe fut ſi touchée de ce

que lui dit la Moriniere, que déſeſpérant de regagner ſon eſtime, elle ſe retira dans un Couvent, auquel elle donna la meilleure partie de ſon bien, & où elle paſſa le reſte de ſes jours à faire pénitence.

VIII. GAGE.

LE vieux Gentilhomme ayant achevé ſon hiſtoire, qui avoit été écoutée avec une très-grande attention, on ne s'arrêta pas à lui en faire compliment. On tira le huitieme gage : c'étoit une pètite boule d'yvoire, qui appartenoit à une jeune fille de huit ans, nommée *Jonchette*, qui avoit l'eſprit extrêmement vif. Ma mignonne, lui dit la Dame du logis, qui étoit ſa tante, il faut que vous nous faſſiez le récit d'une hiſtoire. J'en ſcais plus de vingt, ré-

pondit Jonchette ; & je vais vous en raconter une qui ne vous divertira peut-être pas moins que celle de mademoiſelle Agnès. On preſſa Jonchette de commencer ; vous allez voir comment elle ſe tira d'affaire.

L'Oiſeau de verité : Conte.

Il y avoit une fois un gentilhomme de campagne qui avoit trois filles parfaitement belles, auſquelles une Fée d'humeur bienfaiſante avoit permis de faire chacune un ſouhait qu'elle s'étoit engagée d'effectuer. Un jour qu'elles ſe promenoient dans un bois où elles s'amuſoient à cueillir des fraiſes & des bouquets, elles apperçurent le Roi des Tartelettes, qui ſe divertiſſoit à tuer des pies. Ce Prince étoit ſi bien fait, & avoit ſi bonne mine, qu'elles en furent charmées. Je voudrois bien, dit l'aînée, que ce Prince m'épouſât ;

je le rendrois riche à jamais, parce que je ſouhaiterois que toute la terre de ſon Royaume devînt ſucre. Si j'avois le bonheur de l'avoir pour mari, s'écria la ſeconde, je ſouhaiterois que toutes les rivieres & les mers qui ſont dans ſes Etats ſe changeaſſent en lait & en crême. Pour moi, dit la cadette, qui avoit plus d'eſprit que ſes ſœurs, ſi j'étois ſa femme, je ne ſouhaiterois rien que d'avoir à la fois deux garçons & une fille qui vinſſent au monde avec chacun une étoile d'or au front. Le Roy des Tartelettes ne leur donna pas le tems de raiſonner ſur leurs ſouhaits; il s'approcha d'elles, & leur demanda quel étoit le ſujet de leur converſation. Le reſpect qu'elles avoient pour ſa perſonne les obligea à dire la verité. Il trouva les deux premiers ſouhaits ſi ridicules, qu'il ne daigna pas ſeulement regarder celles qui les avoient faits; mais celui de la cadette

lui plût tellement, qu'il réſolut de la faire Reine des Tartelettes : & auſſitôt qu'il fut de retour en ſon Palais, il envoya des Ambaſſadeurs à leur pere pour la demander en mariage. Comme le gentilhomme ne s'attendoit pas à cet honneur, & qu'il étoit homme de bons ſens, il craignit que les intentions de Sa Majeſté ne fuſſent pas auſſi bonnes qu'on les lui vouloit perſuader : mais les Ambaſſadeurs lui mirent l'eſprit en repos là-deſſus, emmenerent ſa fille, & prirent la poſte pour arriver plûtôt à la Cour.

Le Roy des Tartelettes trouva dans ſa future épouſe tant de merite, qu'il l'épouſa contre le ſentiment de la Reine mere, qui ne pouvoit approuver ce mariage. On n'a jamais vû de nôces ſi magnifiques. La Reine avoit des habits d'or maſſif ; & le feſtin étoit ſi ſuperbe, qu'on ne voyoit ſur les tables que des dragées, des tartelettes & des darioles. On s'apper-

çut bien-tôt que la jeune Reine étoit d'une fécondité merveilleuſe : elle devint groſſe & le Roy des Tartelettes attendoit impatiemment qu'elle accouchat, lorſque le Roy de l'Eau-roſe lui déclara la guerre.

Il faut vous expliquer la cauſe du differend qui étoit alors entre ces deux Princes. Le Roy des Tartelettes avoit fait publier par tous ſes Etats qu'il défendoit de mettre de l'eau-roſe ſur les tartelettes & les darioles. Cet Edit mettant le Roy de l'Eau-roſe à la beſace, ce Prince avoit levé des troupes, & étoit entré dans le Royaume des Tartelettes où il vivoit à diſcretion : c'eſt pourquoi le Roy des Tartelettes pour chaſſer ce Prince de deſſus ſes terres, leva des troupes & ſe mit en campagne pour joindre ſon ennemi.

Dans ces entrefaites la Reine accoucha de deux Princes, & d'une Princeſſe d'une beauté ſinguliere,

té ſinguliere : mais la Reine mere, qui étoit d'un très-méchant caractere, & qui n'aimoit pas ſa belle fille, écrivit au Roy que ſa femme avoit mis au monde deux chats & une chate. Ce Prince apprit cette nouvelle avec tant d'horreur, que ſans penſer qu'elle pouvoit être fauſſe, il manda à la Princeſſe ſa mere qu'elle pouvoit enfermer la Reine dans une tour, & noyer les trois prétendus monſtres qu'elle avoit produits. La Reine mere executa cet ordre fort ponctuellement ; elle enferma la Reine dans une tour, & après avoir enfermé les trois enfans dans une boëte, elle la jetta dans la riviere. Le courant de l'eau la conduiſit dans les filets d'un meûnier qui pêchoit. Il l'ouvrit ; & s'il fut étonné d'y trouver trois enfans, il le fut encore bien davantage d'entendre une voix qui lui dit ces paroles : *Je m'en décharge & t'en charge.* Il regarda de tous côtés, & ne vit perſonne ; ce

qui lui fit juger qu'il falloit que ces enfans fussent sous la protection de quelque fée. Cette considération, & la pitié qu'il eut de leur triste sort, le déterminerent à les porter dans son moulin, & à les élever soigneusement. Ils lui parurent si beaux, qu'il en nomma un *Beau-soleil*, & l'autre *Bel-astre*, & la fille *Belle-étoile*. A mesure qu'ils devenoient grands, Bel-astre & Beau-soleil faisoient paroître de l'inclination pour les armes. Ils avoient toujours des bâtons en main, & faisoient l'exercice comme de petits mousquetaires. Le meûnier ayant remarqué cela, ne voulut pas négliger un si beau naturel: il leur acheta deux pistolets avec de la poudre & du plomb. Ils passoient les jours à chasser, & tuoient tant de lapins, qu'on ne mangeoit autre chose dans le moulin.

Le Roi des Tartelettes cependant étoit toujours en guerre avec le Roi de l'Eau-rose; un jour l'un avoit l'a-

vantage, le lendemain c'étoit l'autre, cela ne finiſſoit point. Le Roi Friand ſe voulut rendre médiateur de l'accommodement. Il avoit intérêt que ces deux Princes vécuſſent en bonne intelligence, parce qu'il ne pouvoit manger de darioles ſans eau-roſe. Cependant avec tout ſon eſprit il ne put parvenir dans l'eſpace de huit ans à arrêter le cours de cette guerre. Il s'aviſa d'un autre expédient qui lui réuſſit. Il fit conſentir les deux Rois à prendre pour arbitre de leurs différends le pâtiſſier le Cocq. On le fit venir de Paris; & il n'eut pas plutôt dit qu'une perſonne de bon goût ne doit point manger de tartelettes ſans eau-roſe, que la paix fut ſignée entre ces deux Rois, qui ceſſant dès ce moment tous actes d'hoſtilité, vécurent toujours depuis ce temps-là comme deux véritables amis.

Après cette longue & ſanglante guerre, le Roi des Tartelettes étant

retourné à la Cour, eut envie de voir ſa femme ; mais la Reine mere lui dit en grondant : *Laiſſez-là cette créature, voulez-vous faire une ménagerie?* Le ſouvenir de l'accouchement effroyable dont on avoit mandé la nouvelle au Roi, ayant réveillé dans ſon eſprit cette horreur qu'il avoit témoignée en l'apprenant, ce Prince abandonna la Reine à ſa déplorable fortune. Il aimoit la chaſſe paſſionnément. Un jour qu'il chaſſoit avec toute ſa Cour dans un bois, il entendit un coup de piſtolet. Il ordonna auſſi-tôt au Capitaine de ſes Gardes d'arrêter celui qui oſoit ainſi venir chaſſer ſur ſes plaiſirs. En même temps les Gardes piquerent vers l'endroit où ils avoient oui tirer, ils y trouverent Beau-ſoleil qui venoit de tuer un lapin, & qui avoit déjà rechargé ſon piſtolet : Comment, lui dit le Capitaine des Gardes, vous oſez venir chaſſer dans les garennes

du Roi? Eſt-ce que vous prétendez m'en empêcher, répondit Beau-ſoleil? Sans doute, répartit le Capitaine; & s'étant mis en devoir de l'arrêter, Beau-ſoleil lui lâcha un coup de piſtolet & le bleſſa; le Capitaine fit un grand cri. Bel-aſtre, qui n'étoit pas loin, l'entendit: & penſant que quelque loup dévoroit ſon frere, il accourut pour le ſecourir. Quand il vit qu'on ſe ſaiſiſſoit de la perſonne de Beau-ſoleil, il tira ſon piſtolet, & bleſſa le Lieutenant. Alors les Gardes vinrent à lui, le déſarmerent comme Beau-ſoleil; & après les avoir liés tous deux enſemble avec une ficelle, ils les menerent au Roi des Tartelettes. Lorſque ce Prince vit le Capitaine & le Lieutenant bleſſés, il ſe mit dans une furieuſe colere contre ces deux priſonniers; mais ayant remarqué qu'ils étoient fort jeunes, très-beaux & fort bien faits, & que même ils

avoient chacun une étoile d'or au front, ſa fureur ſe tourna en pitié. Il les fit délier, & leur pardonna. Ils ſaluerent bien civilement Sa Majeſté, & lui parlerent avec tant d'eſprit, que ne pouvant ſe laſſer de les admirer, il leur permit de chaſſer avec lui. Beau-ſoleil tua d'un coup de piſtolet un cerf & deux perdrix ; & Bel-aſtre arrêta un ſanglier, & bleſſa un lievre. Enfin ils parurent ſi adroits, que le Roi des Tartelettes leur fit préſent de deux chevaux. Il leur demanda qui étoit leur pere. C'eſt un Meunier, répondit reſpectueuſement Beau-ſoleil. Il eſt bien heureux ; reprit le Roi, d'avoir des enfans ſi gentils. Nous avons encore une ſœur, dit Bel-aſtre, qui eſt belle comme une Ducheſſe, & qui a comme nous une étoile d'or au milieu du front. Le Roi, après avoir un peu rêvé, dit : *Je ſuis bien aiſe de ſçavoir cela ; je vous ordonne de vous trouver ici de-*

main à la même heure, & d'amener votre ſœur avec vous ; car j'ai envie de la voir.

Ils s'en retournerent au moulin, chargés de gibier ; & le Meunier penſa mourir de joie, lorſqu'ils lui conterent tout ce qui s'étoit paſſé. Après cela ils dirent à Belle-étoile : Ma ſœur, ce n'eſt pas tout, le Roi veut vous voir. Ah ! mes freres, répondit Belle-étoile, s'il m'épouſoit, vous deviendriez les plus grands Seigneurs de la Cour ; je vous ferois Pages, je vous le promets. Cela n'eſt pas impoſſible, dit Bel-aſtre : vous n'avez qu'à vous bien débarbouiller. Oh ! ne vous mettez pas en peine, repliqua-t-elle, je me laverai le viſage avec de l'eau de fontaine, & les mains avec du ſon. Le lendemain de grand matin, ils coururent au rendez-vous, quoique ce ne fût que l'après-dînée que le Roi des Tartelettes dût s'y trouver. En attendant l'arri-

vée de ce Prince, ils placerent Belle-étoile dans un coin du bois où elle ſe mit à filer.

Le Roi des Tartelettes à ſon retour avoit conté à la Reine mere en ſoupant l'avanture qui lui étoit arrivée à la chaſſe; ce qui avoit cauſé à cette méchante Princeſſe une étrange inquiétude. Elle ne put dormir la nuit; elle envoya chercher la magicienne qui avoit accouché la Reine, & lui dit que les enfans qui avoient été jettés dans la riviere n'étoient pas morts, & que le Roi ſon fils ne manqueroit pas de découvrir la vérité. Repoſez-vous ſur moi, lui dit la magicienne, je vais bien empêcher que le Roi des Tartelettes ne voye ſa fille. En même temps elle ſe tranſporta dans le bois où Belle-étoile filoit; & l'ayant abordée d'un air riant: que faites-vous ici, ma belle enfant, lui dit-elle? J'attends le Roi, répondit Belle-étoile, pour lui faire

la révérence. Vous n'êtes pas aſſez belle, reprit la magicienne, pour paroître devant lui, & ſi vous voulez le devenir, il faut que vous ayez la pomme qui chante. Et où eſt-elle cette pomme qui chante, demanda Belle-étoile ? Elle eſt à cent lieues d'ici, répondit la magicienne ; & pour la trouver, allez par-là, pourſuivit-elle, en lui montrant un chemin oppoſé à celui par où le Roi devoit paſſer. La magicienne diſparut ; & Belle-étoile appella ſes freres qui n'étoient pas loin d'elle, pour leur dire qu'une Dame venoit de l'avertir que, pour plaire au Roi des Tartelettes, il falloit avoir la pomme qui chante ? Beau-ſoleil & Bel-aſtre, qui étoient naturellement curieux, témoignerent à Belle-étoile qu'ils ſeroient ravis d'entendre une pomme chanter. Belle-étoile les voyant diſpoſés à l'accompagner partout où elle les voudroit conduire, prit avec

eux le chemin qui lui avoit été enſeigné : mais à peine avoient-ils fait une demie lieue, qu'ils rencontrerent une belle Dame habillée de toile d'argent. C'étoit la Fée *Landrirette*, qui avoit préſidé à la naiſſance de la Reine leur mere, & qui les avoit pris ſous ſa protection. Elle les arrêta pour leur demander où ils alloient. Nous allons, répondirent-ils, chercher la pomme qui chante. Hé bien, mes enfans, reprit la fée, je veux vous épargner la peine de courir plus loin. En même temps elle tira de ſa poche une pomme qui ſe mit à chanter comme un opera. Que cela eſt joli, s'écria Beau-ſoleil ! Ah la charmante pomme ! dit Bel-aſtre. Landrirette la mit entre les mains de Belle-étoile, dont la beauté dans l'inſtant devint incomparable. Retournez dans le bois, leur dit la Fée ; & que les difficultés ne vous rebutent pas : elle diſparut en diſant cela.

Belle-étoile & ſes freres rebrouſſerent chemin, faiſant chanter la pomme. La magicienne ſe préſenta encore, & dit à Belle-étoile : Ma mignonne, vous êtes fort blanche, mais votre teint n'a pas aſſez de vivacité. Eh ! que faut-il faire pour que rien ne manque à ma beauté, demanda triſtement Belle-étoile ? Vous avez la pomme qui chante, répondit la magicienne, allez préſentement chercher l'eau qui danſe. Y a-t-il bien loin, lui dit Beau-ſoleil ? C'eſt, repartit la magicienne, à cent lieues par delà la pomme qui chante. La magicienne les ayant quittés, ils ne délibérerent pas long-temps s'ils entreprendroient ce voyage. C'eſt deux cens lieues que nous avons à faire, diſoit Belle-étoile. Hé bien, diſoit Bel-aſtre, nous avons des piſtolets, qu'avons-nous à craindre ? Allons, s'écria Beau-ſoleil, j'ai un preſſentiment que nous ſerons bien-tôt de

retour. Ils partirent, & au bout d'un demi-quart d'heure de chemin, Landrirette parut. Vous allez, dit-elle, chercher l'eau qui danſe; la voici, ajouta-t-elle, leur montrant une petite phiole de cryſtal, où l'eau étoit dans un mouvement perpétuel; retournez dans le bois, & que les difficultés ne vous rebutent pas. Après avoir prononcé ces paroles, Landrirette leur donna la phiolle, & diſparut.

Belle-étoile devint vermeille comme l'aurore ſi-tôt qu'elle eut la fiolle. Ils retournerent ſur leurs pas. Et la magicienne ayant pour la troiſiéme fois abordé Belle-étoile : Il ne manque rien à votre beauté, lui dit-elle, le Roi en ſera content; mais vous n'avez pas d'eſprit, & ſans cela vous ne lui plairez point. Je vais donc, s'écria Belle-étoile en pleurant, retourner au moulin, & m'y enfermer; car j'ai oui-dire que quiconque

naît ſans eſprit, meurt de même. Hé la la, ma petite, lui dit la perfide magicienne, conſolez-vous, je vous aime, & je veux vous donner les moyens d'avoir de l'eſprit. Allez chercher l'oiſeau de verité, pourſuivit-elle, vous le trouverez à cent lieuës par-delà l'eau qui danſe. Belaſtre, Beau-ſoleil & Belle-étoile lui ayant paru prêts à entreprendre une ſi longue courſe, elle diſparut, ne doutant pas que pendant qu'ils iroient chercher l'oiſeau de verité le Roi ne paſſât pas le bois, & ne s'en retournât dans ſon Palais ſans les avoir vûs. Mais ils n'eurent pas fait vingt pas qu'ils apperçurent encore la fée Landrirette, qui tenoit une cage de fil d'or. Rentrez promptement dans le bo s, mes enfans, leur dit-elle, car le Roi va venir; que Belle-étoile tienne cette cage ouverte, l'oiſeau de verité y entrera. Ils obéirent à la fée, & allerent ſe placer

dans l'endroit où le Roi des Tartelettes leur avoit donné rendez-vous. Ils n'y furent pas plûtôt qu'ils virent entrer dans leur cage un oiſeau ſi petit, ſi petit ! qu'il n'étoit pas plus gros que le pouce. Son jabot & ſes aîles étoient de la couleur de l'arc-en-ciel, & ſa queuë parſemée de perles & de diamans. Ils fermerent la cage, & pendant qu'ils admiroient la beauté de cet oiſeau ils entendirent le ſon des trompettes. Un moment après ils apperçurent le Roi des Tartelettes avec toute ſa Cour. Beau-ſoleil & Bel-aſtre préſenterent leur ſœur à ce Prince : s'il fut ſurpris de ſa beauté & de ſon étoile brillante il ne le fut pas moins de ſon eſprit ; car depuis que l'oiſeau de verité étoit entré dans la cage, elle avoit les plus belles & les plus délicates penſées du monde ; & ſes expreſſions étoient ſi juſtes & ſi nobles, que le Roi des Tartelettes

ne douta plus que Beau-ſoleil, Bel-aſtre & Belle-étoile ne fuſſent ſes enfans. La malignité de la Reine ſa mere s'offrit alors à ſon imagination, & il ſe repréſenta que la Reine ſa femme ſouffroit injuſtement. Ces penſées l'agiterent avec tant de violence, qu'il retourna dans ſon Palais ſans chaſſer, & y mena les enfans. Quand la Reine mere les vit, elle changea de couleur ; ce qui confirma les ſoupçons du Roi. Cependant Beau-ſoleil dit à ce Prince : Sire, je ſupplie votre Majeſté d'agréer un préſent que je veux lui faire ; en même-tems il lui donna la pomme qui ſe mit à chanter comme une merveille. Le Roi des Tartelettes s'écria : miſericorde, une pomme qui chante ! Je conſerverai, ajouta-t'il, cette piéce, elle eſt rare. Bel-aſtre prenant la parole, dit : Sire, faites-moi l'honneur d'accepter auſſi le don que je vous deſtine ; c'eſt une

phiolle dans laquelle il y a de l'eau qui danſe. Voilà qui eſt ſurprenant, dit le Roi des Tartelettes; je n'ai rien dans mon cabinet qui ſoit ſi précieux! Et moi, s'écria Belle-étoile; je prie le Souverain des Tartelettes & des Darioles de recevoir ma cage & mon oiſeau que je tiens cachés dans mon tablier: en diſant cela elle découvrit la cage, qui, comme je l'ai dit, étoit de fil d'or. On en trouva le travail fort beau; mais le petit oiſeau parut ſi charmant, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. Grand Prince, pourſuivit Belle-étoile, remarquant que le Roi des Tartelettes le conſideroit avec plaiſir; ce n'eſt point la beauté de cet oiſeau qui le rend digne de vous être préſenté, c'eſt la vertu qu'il a de parler comme un oracle, & de découvrir la verité. J'en ai d'autant plus de joye, dit le Roi, que j'ai envie de ſçavoir, ſi vous avez tous

trois pris naiſſance dans un moulin. Pour ſatisfaire à la curioſité du Roi, Belle-étoile dit à ſon oiſeau :

Sans déguiſement, ſans fineſſe,
Bel oiſeau, dis la vérité.

L'oiſeau répondit ſur le champ :

Je la dirai, belle Princeſſe ;
Mais donnez-moi la liberté.

Belle-étoile ayant ouvert la cage, le petit oiſeau en ſortit, & s'étant élevé doucement en l'air, conta l'hiſtoire de ces trois enfans. Le Roi & toute la Cour le ſuivirent des yeux juſqu'à ce qu'il ſe fût perdu dans les nues. Pendant que tout le monde regardoit l'oiſeau, & l'écoutoit avec attention, la Reine mere s'empoiſonna & creva comme un boudin. Perſonne ne la pleura. Le premier ſoin du Roi fut d'envoyer tirer la

Reine de la Tour où elle étoit. On s'attendoit à la voir plus seche qu'une allumette ; car depuis neuf ans la Reine mere ne lui donnoit pour nourriture que du pain bis & de l'eau de puits : mais on fut agréablement surpris, lorsque cette Princesse parut grasse sans être bouffie, & plus belle qu'elle n'avoit jamais été. Elle dit au Roi qu'elle étoit redevable de cet embonpoint aux grands soins de la fée Landrirette, qui lui portoit tous les jours des cailles, des perdrix, des aloyaux, des dragées, & du pain de Gonesse. Le Roi son mari l'embrassant tendrement, déclara que Beau-soleil, Bel-astre & Belle-étoile étoient ses enfans, & leur fit faire des habits tout dorés. Il envoya aussi querir le Meunier qui étoit veuf, & le fit d'abord Connétable en attendant mieux.

IX. GAGE.

JOnchette ayant achevé ſon conte, les uns louerent ſa mémoire, & les autres ſon eſprit. On tira le neuvieme gage. C'étoit un étui d'or qui appartenoit à un jeune Cavalier fort bien fait, & dont l'humeur étoit très-agréable. Comme ce qu'il avoit à raconter étoit long, il en avertit la compagnie qui le preſſa de commencer : il parla de cette ſorte.

Le voyage de Chaudray.

Il n'y a jamais eu d'amitié plus parfaite que celle qui nous uniſſoit S. Laumer & moi : c'étoit un jeune homme d'un mérite diſtingué. Il ſe diſoit fils d'un Gentil-homme de Rouen ; mais les ſoins particuliers

qu'un Préſident de Paris prenoit de ſa fortune, rendoient ſa naiſſance équivoque.

Quoi qu'il en ſoit, nous allions tous les jours chez Madame de Boiſeuil, qui étoit veuve d'un Secretaire du Roi, & qui jouiſſoit de vingt mille livres de rente. Elle avoit deux filles fort aimables, dont nous devinmes amoureux. S. Laumer trouva dans l'aînée tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſon goût, & je trouvai dans la cadette tout ce qui pouvoit flatter le mien. Nous admirions mon ami & moi l'heureuſe diſpoſition de nos étoiles, qui, comme de concert avec notre amitié, nous rendoit amoureux ſans nous rendre rivaux; & nous étions juſtement étonnés, qu'ayant l'un & l'autre les mêmes inclinations, nous aimaſſions deux ſœurs, qui étoient d'un caractere bien différent. Effectivement Mademoiſelle de Boiſeuil, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'aî-

née, avoit l'eſprit un peu trop ſérieux; & au contraire la cadette, qui s'appelloit Mademoiſelle de l'Eſquin, étoit fort enjouée, & d'un agrément infini dans ſa converſation: enfin ſes manieres me plaiſoient autant, que l'air précieux de ſa ſœur plaiſoit à S. Laumer.

Madame de Boiſeuil, quoique dans un âge avancé, étoit d'un agréable commerce: au lieu de gêner ſes filles dans les parties de plaiſir, comme font les autres meres, elle contribuoit par ſa bonne humeur à les rendre plus charmantes; mais elle étoit incommodée d'une ſciatique, dont les douleurs aſſez fréquentes empoiſonnoient ſa joie, & par conſéquent nos plaiſirs, puiſque nous nous plaiſions à les partager avec une perſonne ſi raiſonnable. Ainſi nous prenions trop de part à ſon mal, pour ne ſonger pas aux moyens de la ſoulager. Pluſieurs Empyriques lui

donnerent des remedes qui ſuſpendirent à la vérité ſes douleurs durant quelques mois ; mais enfin s'étant trouvée plus incommodée de ſa goutte qu'à l'ordinaire, nous lui conſeillâmes d'aller conſulter le Médecin de Chaudray, & nous nous offrîmes, S. Laumer & moi, de l'accompagner ; à quoi elle conſentit. Le jour que nous avions choiſi pour partir étant venu, Madame de Boiſeuil, ſes filles, S. Laumer & moi, nous montâmes en carroſſe de grand matin, & nous arrivâmes à Mante une heure avant la nuit.

Notre premier ſoin fut de chercher une bonne hôtellerie ; ce que nous n'eûmes pas de peine à trouver dans une ville où la réputation du Médecin de Chaudray attiroit beaucoup de monde. Nous demandâmes à être logés commodément. L'hôteſſe nous fit monter dans une chambre très-mal meublée, & où il y avoit deux lits ſi

durs, que Madame de Boiſeuil dit qu'il falloit aller ailleurs chercher gîte. L'hôteſſe qui étoit fâchée de nous voir dans la réſolution de changer d'hôtellerie, nous avoua qu'elle avoit une plus belle chambre, mais qu'elle étoit occupée par un cavalier qui la payoit bien. Il ſe nomme, ajouta-t-elle, *le Chevalier de Langeville;* il eſt ici depuis quinze jours, & prend des remedes du Médecin de Chaudray. Saint Laumer interrompit l'hôteſſe, pour nous dire que non-ſeulement il connoiſſoit le Chevalier de Langeville, mais qu'il étoit ſon intime ami. C'eſt un homme, pourſuivit-il, qui a de la politeſſe & de l'eſprit, il cédera de bonne grace ſa chambre. S. Laumer en diſant cela nous laiſſa dans celle où nous étions, & alla trouver le Chevalier de Langeville. Il ſuffit de vous dire que ces deux cavaliers ayant fait enſemble leurs études & leurs exercices d'A-

cadémie, avoient été cent fois en partie quarrée au Bois de Boulogne; pour vous faire comprendre quelle fut leur joie au moment de cette rencontre inopinée.

Le Chevalier de Langeville ne se contenta pas de dire à S. Laumer que sa chambre étoit fort au service de sa compagnie, il vint lui-même l'offrir à Madame de Boiseuil, qui l'accepta d'aussi bon cœur qu'on la lui offroit. Nous fîmes donc passer nos Dames dans la chambre de Langeville. Elle nous parut en comparaison de l'autre un appartement de Prince. Le Chevalier y reçut de nouveaux complimens sur son honnêteté. Comme il avoit un visage fort pâle, & qu'il paroissoit extrêmement triste, Madame de Boiseuil eut la curiosité de lui demander quelle étoit sa maladie; il répondit que c'étoit une langueur qui le consumoit, ou plûtôt une mélancolie noire que rien ne pouvoit dissiper;

diſſiper ; que quelques Médecins de Paris avoient inutilement tenté de le guérir ; & qu'enfin celui de Chaudray, entre les mains de qui il étoit depuis quelques jours, lui avoit fait prendre des remedes dont il n'avoit juſques-là reçu aucun ſoulagement. Madame de Boiſeuil reprenant la parole, dit fort judicieuſement, que le haſard mettoit plus ſouvent les Médecins en réputation que leur ſcience. Pendant que chacun diſoit la deſſus ce qu'il penſoit, deux ſervantes mirent le couvert, & un moment après nous nous mîmes à table.

L'heure de ſe retirer étant venue, Madame de Boiſeuil & ſes filles nous firent ſortir de leur chambre : auſſitôt que nous fûmes dans celle qui nous étoit deſtinée, S. Laumer & Langeville renouvellerent leur ancienne amitié, & ſe demanderent l'un à l'autre quelle avoit été leur occupation depuis quatre ans qu'ils

ne s'étoient vûs. S. Laumer dit en peu de paroles à quoi il avoit passé le temps; & Langeville s'étant senti obligé de faire une pareille confidence, nous fit connoître par un soupir qui lui échappa qu'il avoit quelque chose de touchant à nous raconter. Nous voyant disposés à lui donner attention, il parla en ces termes.

Histoire du Chevalier de Langeville & de Madame de Boisanger.

Boisanger, dont j'étois intime ami, épousa la plus belle fille de Rouen; & cette fille vivoit d'une maniere, qui faisoit dire à tout le monde, qu'elle étoit aussi sage que belle. Boisanger, trop persuadé de la vertu de sa femme, ne songeoit qu'à la divertir, & l'engageoit inconsidérément dans toutes sortes de parties. La liaison particuliere que j'avois

avec le mari me donnant occaſion de voir la femme, & de l'entretenir tous les jours, j'en devins bien-tôt amoureux. Je me repréſentai alors tout ce que je devois à l'amitié ; & j'eus aſſez de force pour me réſoudre à fuir un objet que je ne pouvois voir plus long-temps, ſans me rendre coupable de perfidie envers un ami.

Je ne ſçais pourtant ſi ce fut cette conſidération, ou la crainte d'aimer inutilement, qui me fit prendre ce deſſein ; quoi qu'il en ſoit, je paſſai trois mois ſans remettre le pied chez Boiſanger. Comme il ne ſçavoit que penſer de ma conduite, il me demanda ſi j'avois quelque ſujet de me plaindre de lui ou de ſa femme. Je ne me ſouviens point de ce que je lui dis là-deſſus, mais ſeulement qu'il me fit des reproches ſi obligeans, que je ne pus me défendre de lui promettre que je continuerois mes viſites. Enfin je revis Madame de

Boiſanger, & ſa vûe augmenta mon amour. Je m'efforçai de le lui cacher: mais le moyen de ſe faire long-temps une ſi cruelle violence! Mes regards & mes actions lui découvrirent bientôt mes ſentimens; & ſes manieres m'ayant donné lieu de penſer qu'ils ne lui déplaiſoient pas, mon cœur l'emporta ſur ma raiſon; je m'abandonnai entierement à mon amour, ſans enviſager en cela d'autre plaiſir que celui d'aimer & de plaire; & pris ſi bien mon temps, que je lui parlai de ma paſſion. Madame de Boiſanger, ſans s'arrêter comme les autres femmes à faire parade d'une colere affectée, me fit entendre que je ne lui étois pas indifférent, mais qu'il falloit que nous priſſions la réſolution de ne nous voir jamais l'un & l'autre, afin, diſoit-elle, de ne nous expoſer pas, moi à violer les loix de l'amitié, & elle à oublier ſon devoir: & pour me perſuader qu'elle n'avoit pas deſ-

ſein de me donner de folles eſpérances, elle me quitta bruſquement, & me laiſſa ſaiſi d'étonnement, de joie & de douleur.

Cependant j'étois ſi content de me voir aimé, & je trouvois Madame de Boiſanger ſi aimable, qu'au lieu de prendre le parti que me preſcrivoit ſa vertu, je ne ſongeai qu'à profiter de ſa foibleſſe. Elle m'évitoit avec tant de ſoin, que je n'eus pas peu de peine à lui parler ſans témoins; mais l'amour me vouloit faire goûter ſes plus délicieuſes douceurs, pour me faire éprouver dans la ſuite tout ce qu'il y a de plus rigoureux. Je la ſurpris un jour dans un cabinet où elle travailloit ſeule à des ouvrages de tapiſſerie: auſſi-tôt qu'elle m'apperçut, elle fit un grand cri, & voulut ſortir: je me jettai à ſes genoux pour la retenir. Madame, lui dis-je, demeurez, vous me voyez pour la derniere fois, je vais loin

de vous conſerver un malheureux amour ; je ne vous verrai plus, & je vais immoler ma vie à votre repos. Quand je remarquai qu'elle s'arrêtoit pour m'écouter, je continuai à lui parler dans des termes ſi touchans, & je lui dis des choſes ſi paſſionnées, qu'elle n'eut pas la force de me fuir. Tenté de l'occaſion, je pouſſai plus loin l'avantage que je venois d'obtenir ſur ſon devoir. La réſiſtance qu'elle oppoſa à mes deſirs ne fit que les irriter davantage : & enfin je la preſſai avec tant d'emportement, que la victoire que je remportai à la fin fut moins l'effet de ſa foibleſſe que de mes efforts.

Madame de Boiſanger faiſoit là-deſſus des réflexions qui me déſeſperoient : tantôt, comme ſi elle eut parlé à Boiſanger, elle lui demandoit pardon de l'infidélité qu'elle venoit de lui faire, & accompagnoit cette apoſtrophe de tant de ſoupirs & de

larmes, qu'elle ſembloit prendre plaiſir à ſe déſoler; tantôt entrant en fureur elle me donnoit cent malédictions, & conjuroit le Ciel de ne laiſſer pas mon audace impunie. Je ne ſçavois en vérité ſi je devois me réjouir ou m'affliger de mon bonheur, puiſque le moment qui venoit de combler mes vœux mettoit ma maîtreſſe au déſeſpoir. J'eſſayai pourtant de la conſoler par mes careſſes, m'imaginant que ce qui avoit fait couler ſes pleurs auroit le pouvoir de les eſſuyer. Mais quelle fut ma ſurpriſe! mon empreſſement ne ſervit qu'à l'aigrir, je m'apperçus même qu'elle me regardoit avec horreur; & ne pouvant concevoir ce qui m'avoit rendu odieux en ſi peu de temps, je devins furieux à mon tour: & mettant la main ſur la garde de mon épée, je fis mille ſermens de m'en percer, ſi elle ne finiſſoit des plaintes que l'excès de ma paſſion ne pouvoit plus

ſouffrir. Effectivement, j'aurois été aſſez fou pour faire ce que je diſois, parce que j'étois fort amoureux. Madame de Boiſanger effrayée de ma réſolution ceſſa de s'affliger pour calmer ma fureur. Nous fîmes ſuccéder à ces agitations un agréable entretien; & je fus ſi éloquent, ou plûtôt elle fut ſi crédule, que je lui perſuadai tout ce que je voulus. Je ne manquai pas, comme vous pouvez penſer, d'amoindrir l'injure que nous faiſions à Boiſanger, en la rejettant ſur un amour extrême. Je me reprochois pourtant en ſecret tout ce que je penſois ſur l'extravagance de ma conduite: mais pour être aimé comme je le deſirois, j'aurois violé les loix les plus ſacrées. Enfin, je détruiſis dans l'eſprit de Madame de Boiſanger tout ce qui pouvoit la révolter contre mes ſoins, & je l'accoutumai à les ſouffrir ſans ſcrupule.

Il y avoit déjà ſix mois que je

jouiſſois tranquillement de ma bonne fortune, lorſqu'il arriva dans la ville de Rouen un jeune Cavalier nommé *la Ritaudiere*, qui ſe diſoit fils d'un Gentilhomme de la Fleche. On ne le vit pas plûtôt paroître, qu'on admira la reſſemblance de ſes traits avec les miens, & véritablement il avoit beaucoup de mon air. Je fus un des premiers dont il chercha la connoiſſance; & comme il ne me déplaiſoit pas, nous nous trouvions fort ſouvent enſemble. Je le menai chez les principales Dames de la ville, qui furent toutes auſſi ſatisfaites de ſon eſprit, qu'il eut ſujet de l'être de l'accueil qu'elles lui firent. Il y en eut pluſieurs qui ſouhaiterent l'avoir pour galant, & quelques-unes qui ne purent s'empêcher de le lui témoigner: mais elles furent les unes & les autres fort étonnées de ne voir en lui d'autre paſſion que pour le jeu. Pour moi, je n'eus pas beſoin de le voir long-

temps, pour m'appercevoir qu'il jouoit moins par inclination que par néceſſité. Pendant que la Ritaudiere cherchoit des dupes, nous vivions, Madame de Boiſanger & moi, dans une parfaite intelligence. Boiſanger ne prenoit point ombrage de mes viſites, & ne nous incommodoit pas. Je faiſois mon bonheur de plaire à ma maîtreſſe, & j'avois lieu de me croire heureux. Mais c'eſt une folie de fonder ſa félicité ſur la tendreſſe d'une femme.

Dans le temps que les bontés de Madame de Boiſanger ne me laiſſoient rien à deſirer, je m'apperçus qu'elle avoit des ennuis ſecrets, & qu'elle s'efforçoit de me les cacher. Ils devinrent à la fin ſi violens, que ne pouvant plus les ſoutenir, elle s'abandonna à une triſteſſe qui ne donna pas moins à deviner à Boiſanger qu'à moi. Il employa tout le pouvoir qu'il croyoit avoir ſur ſa

femme pour en apprendre le ſujet. De mon côté, que ne fis-je point pour le découvrir ? Quand je me trouvois ſeul avec elle, je la conjurois par tout ce que l'amour a de plus puiſſant, de ne me laiſſer pas plus long-temps ignorer la cauſe de ſon chagrin. Elle ne répondoit à tout ce que je lui diſois que par des ſoupirs qui ne faiſoient qu'augmenter mon embarras. A la fin, vaincue par mes importunités, elle m'apprit que la Ritaudiere étoit l'auteur de ſes ennuis ; qu'elle ſe trouvoit prévenue pour lui d'un penchant ſi fort, que plus elle le combattoit, plus elle s'appercevoit qu'il lui étoit inutile de le combattre. Je vous laiſſe à imaginer l'état où je pouvois être durant cette confidence. Que de mouvemens différens m'agiterent ! Je trouvois ma maîtreſſe criminelle d'aimer la Ritaudiere, mais je ne pouvois m'empêcher de lui pardon-

ner ſon crime, puiſqu'elle avoit aſſez de ſincérité pour me l'avouer. Je trouvois même de la bonne foi dans ſon procédé ; & ſi je ne l'approuvois pas, je n'oſois du moins le condamner. Madame de Boiſanger, ſans attendre mes reproches, fit à ma tendreſſe offenſée toutes les réparations qu'elle crut capables de moderer mon dépit : & elle m'aſſura que malgré la violence de ſon amour je pouvois compter que la Ritaudiere n'obtiendroit jamais d'elle ce que j'en avois obtenu, quand même il en ſeroit autant amoureux qu'il en étoit aimé.

Quoique cet entêtement me parut une aſſurance du bonheur futur de la Ritaudiere, j'eſperois toujours qu'elle en reviendroit. C'eſt pourquoi je redoublai mes ſoins, & fis tout ce peut faire un homme fort amoureux, qui craint de perdre ce qu'il aime. Je ne quittois Madame

de Boiſanger que le moins que je pouvois ; & quand je ne pouvois la voir, je tâchois de l'engager dans des parties de plaiſir où j'avois ſoin d'empêcher que la Ritaudiere ne ſe trouvât : mais toutes mes précautions furent inutiles ; elle étoit tellement occupée de l'objet de ſa nouvelle paſſion, qu'elle s'ennuyoit par tout où elle ne le voyoit pas.

Je voulus enfin faire un dernier effort, en expoſant ma douleur devant Madame de Boiſanger ; je me jettai à ſes pieds, & les mouillant de mes larmes, je lui dis tout ce que le changement d'une maîtreſſe peut faire penſer à un amant tendre & délicat. Je lui parus ſi pénétré de ce que je diſois, que je lui fis pitié. Elle ſoupira de regret d'avoir conçu une paſſion qui faiſoit tout le malheur de ma vie. Enfin, ſans pouvoir ceſſer d'aimer la Ritaudiere, elle donna des pleurs à mes déplaiſirs,

& en parut ſi touchée, que je ne ſçai laquelle fut plus à plaindre en ce moment, ou ma conſtance, ou ſa legereté.

Je crois que nous n'euſſions jamais fini un ſi triſte entretien, ſi tout-à-coup je n'euſſe pris une réſolution qui ſurprit autant Madame de Boiſanger, qu'elle lui donna de joye. Je lui promis que ſans haſarder ſa gloire, je ferois entrevoir à la Ritaudiere le bonheur qui lui étoit deſtiné. Ainſi moins ſenſible à ma mauvaiſe fortune qu'au repos de ma maîtreſſe, je lui ſacrifiai mon amour, & je m'engageai, comme vous voyez à ſervir mon rival. Il n'y avoit point de baſſeſſe à faire ce perſonnage, puiſqu'il avoit pour principe une véritable tendreſſe, & pour objet la félicité de Madame de Boiſanger. Elle donna mille louanges à ma générosité, & en diſant que je méritois un ſort plus

doux, elle recommença à pleurer; mais je crois que ce fut plûtôt de joye que de douleur, & qu'elle ſouhaitoit moins dans ce moment de rendre ma deſtinée plus heureuſe, que de voir réuſſir ce que je promettois de tenter pour elle. J'étois perſuadé que je ne pouvois rien faire qui lui fut plus agréable. Néanmoins elle fit ſemblant de ne vouloir pas que je donnaſſe la moindre connoiſſance de ſes ſentimens à la Ritaudiere. Elle me dit que ſa vanité n'y pouvoit conſentir; & que ſi par malheur mon deſſein ne réuſſiſſoit pas, elle ne me pardonneroit jamais d'avoir découvert ſa foibleſſe à un homme qui auroit dédaigné d'en profiter. Je me ſoumis à la colere de Madame de Boiſanger, en cas que la Ritaudiere ne fit pas ſon devoir. On eût dit en verité que je craignois, de n'être pas malheureux; & un autre ne prendroit pas plus de

peine à gagner une maîtreſſe, que j'en prenois à perdre la mienne.

Je voyois tous les jours la Ritaudiere, nous mangions ſouvent enſemble, & dans les petites débauches que nous faiſions, je remarquois en lui de mauvaiſes qualités que je cachois à Madame de Boiſanger, non par diſcretion, mais parce que je prévoyois qu'il ſeroit inutile de lui en parler. Comme je m'imaginois qu'il n'étoit pas poſſible de la voir ſans l'aimer, je penſai qu'en donnant à la Ritaudiere occaſion de l'entretenir en particulier, c'étoit un moyen de le rendre amoureux, ſans intereſſer la gloire de Madame de Boiſanger. Cela ne manqua pas d'arriver. Dès la premiere fois qu'ils ſe virent, la Ritaudiere ſentit tous les mouvemens d'une paſſion naiſſante ; & comme il avoit de l'eſprit, il ne lui fut pas difficile de s'appercevoir de la bonne volonté qu'on ſentoit pour lui.

Je demandai à Madame de Boiſanger le lendemain ſi elle étoit ſatisfaite de la converſation de la Ritaudiere; elle m'en dit plus que je n'en voulois ſçavoir. Elle repetoit mot pour mot tout ce qu'il avoit dit, & donnoit quelquefois un ſens flatteur à des paroles qui n'avoient aucun rapport avec ſon amour. Elle vouloit me forcer moi-même à lui avouer que le mérite de mon rival juſtifioit toute la force du penchant qu'elle avoit pour lui. Enfin elle en fit un éloge ſi outré, que je l'écoutai fort impatiemment. Je l'interrompis pour lui demander ſi elle n'avoit pas laiſſé échapper quelques marques de tendreſſe devant la Ritaudiere; elle m'avoua qu'elle n'avoit pû s'en empêcher; mais qu'elle ne s'en repentoit pas, parce qu'elle étoit perſuadée que s'il n'étoit pas encore fort amoureux, il ne tarderoit guéres à le devenir.

Quoique j'euſſe preſſenti mon malheur, je ne pus toutefois le ſupporter auſſi conſtamment que je me l'étois promis. La douleur de voir ma maîtreſſe ſur le point d'être aimée de mon rival, me troubla tout d'un coup l'eſprit. Je fis les plus affligeantes reflexions que puiſſe faire un amant jaloux & deſeſperé. Je commençai à vouloir autant de mal à la Ritaudiere que je venois d'en entendre dire de bien. Je ne regardai plus en lui qu'un homme à qui je devois ôter la vie : enfin croyant avoir le plus grand ſujet du monde de me livrer à la rage, je ſortis furieux de la maiſon de Madame de Boiſanger, malgré les efforts qu'elle fit pour me retenir, & je la laiſſai dans une frayeur qui me vengea du moins durant quelques momens de la funeſte joye que lui cauſoit le ſouvenir de mon rival.

La premiere choſe que je fis dans

la fureur où j'étois, fut de mander par un billet à la Ritaudiere que je le voulois voir l'épée à la main dans un lieu que je lui marquois. Je courus au rendez-vous, où pendant que j'attendois avec impatience mon rival, qui n'étoit pas diſpoſé à me venir joindre, la Femme de chambre de Madame de Boiſanger m'apporta une lettre de la part de ſa maîtreſſe. La maniere dont je l'avois quittée lui ayant fait ſoupçonner mon deſſein, elle me mandoit : » que quelque » ſujet que j'euſſe de me vouloir » couper la gorge avec la Ritau- » diere, je devois éviter un éclat qui » la perdroit de réputation : qu'au » reſte elle ſe faiſoit des reproches » depuis une heure, dont j'irois tirer » avantage, ſi j'avois de l'eſprit.

Quoique le billet de Madame de Boiſanger me parut ſuſpect, je ne laiſſai pas toutes fois d'aller chez elle, après avoir pourtant encore attendu

inutilement mon rival pendant deux heures. Elle pâlit de crainte en me voyant, & me demanda ſi j'avois tué la Ritaudiere. Non, Madame, lui répondis-je, il eſt ſi perſuadé que ſa vie vous eſt précieuſe, qu'il n'a pas voulu l'expoſer. Vous croyez donc, reprit-elle, que la Ritaudiere m'eſt fort cher? Comment fort cher, m'écriai-je, perfide! Penſez-vous que j'en puiſſe douter? Auriez-vous déja oublié un homme qui vous a rendue infidele au plus tendre & au plus conſtant des amans? Un homme dont l'indifference vous a tant coûté de ſoupirs, & de qui la tendreſſe depuis hier vous a plus fait ſentir de plaiſirs que je ne vous en ai jamais fait goûter? Si je vous diſois que je ne l'aime plus, reprit-elle froidement, vous ne me croiriez donc pas? Et cependant je ne vous dirois que la verité. Tant que la Ritaudiere m'a paru incapable d'une amoureuſe im-

preſſion, je l'ai aimé comme une folle; & à préſent que je le vois dans le goût de m'aimer, je ſens qu'il n'y a plus de vivacité dans mes ſentimens : c'étoit une conquête que j'avois envie de faire; je l'ai faite, ma vanité eſt contente. Il y a plus d'une heure, ajouta-t'elle, que je ſonge à la Ritaudiere ſans plaiſir, & l'état tranquille où je ſens mon cœur en ce moment, eſt une bonne caution de ce que je dis. Je lui jurai, comme vous pouvez penſer, que je n'en croyois rien; mais comme elle avoit apparemment entrepris de me le perſuader, elle me donna de ſi fortes preuves de ſa ſincerité, que ſans pouvoir comprendre ce miracle je ne laiſſai pas d'y ajouter foi.

J'avouerai pourtant que je trouvois dans la tranquillité que vantoit Madame de Boiſanger, quelque choſe qui ne me plaiſoit point. Elle me faiſoit trembler toutes les fois qu'elle

prononçoit le nom de *la Ritaudiere*; & à tous momens j'apprehendois que la colere ne m'échappât, mais j'en fus quitte pour la peur : notre converſation n'eut pas une mauvaiſe fin, & nous nous ſéparâmes aſſez ſatisfait l'un de l'autre. Ce calme toutefois ne dura guéres ; il fut troublé par la vûe de la Ritaudiere qui rendit viſite à Madame de Boiſanger deux jours après. Elle s'apperçut dans ce moment qu'elle s'étoit trompée lorſqu'elle avoit cru ne l'aimer plus, & ſentit ſa paſſion ſe rallumer plus fort que jamais. La Ritaudiere qui le remarqua, profita ſi bien de l'occaſion, qu'il obligea Madame de Boiſanger de lui laiſſer voir qu'elle l'aimoit éperduement. Peut-être auſſi que commençant à me craindre, elle avoit eſſayé de me perſuader que ſon entêtement étoit paſſé. Quoi qu'il en ſoit, ils prirent des meſures pour me cacher leur intelligence ;

jugeant par l'appel que j'avois fait à la Ritaudiere, que je ne ſerois pas homme à la ſouffrir patiemment.

Quand je revis Madame de Boiſanger, elle me parut de ſi bonne humeur que je m'en affligeai, ſans ſçavoir pourtant encore que j'en euſſe ſujet. Elle me dit qu'elle avoit reçu mon rival avec tant de froideur, qu'elle avoit lieu de penſer qu'elle ne l'aimoit plus. Elle me jura même qu'elle avoit démenti toutes les marques de tendreſſe qui lui étoient échappées dans leur premiere entrevûe : & elle conclut qu'elle ne vouloit point éviter la Ritaudiere, de crainte qu'il ne s'imaginât qu'elle apprehendoit de le voir. Je ne la ſoupçonnai point d'artifice. Je me perſuadai qu'en m'apprenant la fin de ce funeſte amour, elle uſoit de la même ſincerité que lorſqu'elle m'en avoit découvert le commencement. Je ne fus pas ſurpris après cela de

rencontrer chez elle la Ritaudiere. Ils contraignoient leurs ſentimens l'un & l'autre avec tant de fineſſe, qu'ils me trompoient ſans peine.

Un jour comme nous jouions enſemble une repriſe d'hombre (Boiſanger étoit abſent) la Femme de chambre de Madame de Boiſanger vint nous dire que le logis étoit environné d'Archers. A cette nouvelle la Ritaudiere pâlit, & ſe troubla comme un homme qui ſe ſent ſaiſi d'une crainte imprevûe : il quitta les cartes qu'il tenoit, & nous avoua en tremblant qu'il n'avoit pas peur ſans raiſon ; qu'il ſe ſouvenoit d'avoir laiſſé obtenir contre lui un decret de priſe de corps dont il avoit négligé de ſe purger.. Un autre en ma place auroit peut-être pris plaiſir à le voir dans l'embarras où il étoit : pour moi, au lieu de m'abandonner à une joye ſi lâche, ſon malheur excita ma pitié ; & pouſſé par un mouvement

de

de généroſité, je dépouillai promptement mon juſte-au-corps, il en fit autant du ſien, & nous changeâmes d'habits. Nos tailles étoient ſi égales, & il y avoit tant de reſſemblance entre nos traits, comme je l'ai déja dit, que les Archers ne pouvoient manquer de prendre le change. Si Madame de Boiſanger eut été moins prévenue pour la Ritaudiere, elle eut ſans doute admiré le ſervice que je rendois à mon rival : mais elle étoit ſi peu en état de faire des réflexions avantageuſes pour moi, que dans la frayeur du péril dont elle voyoit ſon galant menacé, elle ne ſongeoit guéres à me donner les louanges que méritoit l'action que je faiſois.

Je ſortis par une porte de derriere, & pour mieux tromper les Archers, je précipitai mes pas comme un homme qui ſuit. Ils m'apperçurent, & me joignirent bien-tôt : celui qui les conduiſoit, abuſé par la reſſemblan-

ce, cria à ſes camarades : *C'eſt lui-même ;* dans l'inſtant ils me jetterent dans une chaiſe de poſte, & me menerent à Paris.

Auſſi-tôt que je fus dans la priſon du Châtelet, le Lieutenant criminel m'interrogea ; mais je lui parlai de maniere que mon ſéjour au Châtelet ne fut pas long. Néanmoins avant que d'en ſortir, j'eus la curioſité de m'informer pourquoi on eut voulu tenir la Ritaudiere en ma place. On me dit qu'il étoit accuſé d'avoir commis un aſſaſſinat.

Je m'en retournai à Rouen, moins impatient de revoir ma famille que d'apprendre à Madame de Boiſanger ce que c'étoit que ce la Ritaudiere, que je ne croyois plus en cette Ville. En y arrivant je courus chez Boiſanger : mais helas ! Dans quel état le trouvai-je ! Il étoit dans ſon lit prêt à expirer, entouré de ſes domeſtiques qui pleuroient. Ce ſpectacle me tou-

cha ſenſiblement, j'oubliai que je cherchois ſa femme ; & l'amour fit pour quelque tems place à l'amitié. Je me préſentai aux yeux de Boiſanger mourant ; mais il ſembloit n'attendre que ma préſence pour mourir. J'étois occupé de ma douleur, que je ne prenois pas garde que ſes domeſtiques me faiſoient une fort mauvaiſe mine, & je me vis inſenſiblement en danger de perdre la vie. Ils ſe jetterent tous ſur moi, & me donnerent, tant de coups de pied & de poing, qu'ils me firent tomber. Je voulus me relever, leur demandant raiſon de ce traitement ; mais ſans daigner me répondre, ils redoublerent leurs coups avec tant de furie, que je crus que ma mort étoit inévitable. Un de ces aſſaſſins, pour ſe ſignaler, ſe ſaiſit de mon épée & m'en perça. Mon ſang qui couloit par ruiſſeaux, & la foibleſſe dans laquelle je tombai, leur ayant fait

croire que j'allois mourir, ils me laiſſerent en repos.

Dans ce tems-là un Conſeiller, parent du mort, arriva dans la chambre : il venoit pour voir mourir Boiſanger, qu'il ſçavoit être à l'extrêmité. Les domeſtiques ne virent pas plûtôt un parent de leur maître, qu'ils voulurent recommencer à me frapper pour témoigner leur zele : mais le Conſeiller les en empêcha ; il fit même venir un Chirurgien pour viſiter mes bleſſures. Le coup d'épée que j'avois reçu ne s'étant pas trouvé dangereux, on me porta dans une priſon où l'on banda ma playe, & où l'on eut ſoin de moi comme d'un homme qu'on deſtinoit à un honteux ſupplice.

Quoique je dûſſe être étonné de me voir roué de coups & priſonnier ſans ſçavoir pourquoi, je ne laiſſai pas de dormir la nuit : aucune de ces images funeſtes, qui troublent l'ima-

gination des criminels, ne s'offroit à la mienne, mon innocence me raſſuroit toujours. J'avois pourtant beaucoup d'inquiétude, parce que mon pere m'avoit envoyé dire qu'il m'abandonnoit à mon mauvais ſort. Pour ma mere, touchée de l'état, où on lui dis que j'étois, & encore plus, alarmée du crime qu'on m'imputoit, ne put s'empêcher de me venir voir. Elle m'apprit en pleurant qu'on m'accuſoit d'avoir enlevé Madame de Boiſanger, & qu'il y avoit plus de cent témoins contre moi. Et en quel tems, diſent-ils que je l'ai enlevée, interrompis-je ? Mon fils, repartit ma mere, ne le ſçavez-vous pas bien? Ce fut, ajouta-t'elle, le même jour qu'on prit la Ritaudiere en ſortant de chez elle. Ah ! qu'eſt-ce que j'entends, m'écriai-je, tranſporté de rage? La Ritaudiere a enlevé Madame de Boiſanger !.... & elle a conſenti à un enlevement ! Elle unit ſa deſtinée

à celle du plus malhonnête homme qu'il y ait au monde ! Que ma générosité a produit de malheurs ! Elle a ſauvé de la mort un ſcelerat qui ne vit que pour commettre des crimes ; elle a favoriſé un enlevement & cauſé le trépas du meilleur de mes amis.

Ma mere fut extrêmement ſurpriſe de m'entendre parler de la ſorte. Je lui contai enſuite tout ce qui m'étoit arrivé, & n'eus pas de peine à lui prouver mon innocence : je portois même encore l'habit de la Ritaudiere. Elle m'embraſſa de joye ; car elle avoit cru avec toute la Ville, que j'étois le raviſſeur de Madame de Boiſanger.

Mon pere n'en fut pas plûtôt déſabuſé, qu'il me redonna toute ſa tendreſſe. Il me querella ſeulement de ce que j'avois négligé de lui écrire des priſons de Paris : il fit des diligences ſuprenantes pour me juſti-

fier. Il alla en poſte à Paris, & prit un certificat de mon ſéjour au Châtelet ; & amena même à Rouen quelques-uns des Archers qui m'avoient pris pour faire voir la verité à tout le monde ; enfin il me lava bien-tôt de cette affaire.

Ma playe étoit déja fermée, & je me portois aſſez bien : mais je ne pouvois oublier Madame de Boiſanger, toute perfide & deshonorée qu'elle étoit. Ne pouvant me conſoler de ne la voir plus, je formai un deſſein qu'un homme ſage n'auroit pas pris : je réſolus de l'aller chercher de Province en Province. Je partis de Rouen avec de l'argent & la permiſſion de mon pere, à qui je cachai le motif de mon départ, & j'arrivai deux jours après à Paris. J'y paſſai deux mois à viſiter tous les lieux qui pouvoient receler Madame de Boiſanger ; mais n'en apprenant point de nouvelles, j'étois ſur le

point de ſortir de Paris lorſque je tombai malade d'un épanchement de bile. Les Medecins me donnerent toutes ſortes de remedes ; mais la cauſe de ma maladie ſubſiſtant toujours, ma ſanté ne put entierement ſe rétablir. Depuis ce tems-là il m'eſt reſté une langueur qui me rends inſenſible à tous les plaiſirs de la vie. Le Médecin de Chaudray, que je ſuis venu conſulter là-deſſus, m'a promis de me guérir dans un mois ; mais qu'il tienne ſa promeſſe, ou qu'il ne la tienne pas, j'irai après ce tems-là chercher Madame de Boiſanger par tout où la biſarrerie de mon deſtin me voudra conduire ; & ſi je rencontre la Ritaudiere, je me couperai la gorge avec lui.

Suite du voyage de Chaudray.

Le Chevalier de Langeville ayant fini ſon hiſtoire, nous lui témoignâ-

mes que nous prenions beaucoup de part à ſes malheurs, & eſſayâmes de le détourner de la réſolution extravagante où il étoit de courir après une femme ſi mépriſable, & qu'il étoit difficile de trouver. Tout ce que nous dîmes là-deſſus lui parut fort judicieux; mais ſa paſſion l'emporta ſur ſa raiſon, & il nous fut impoſſible de lui faire quitter ce deſſein.

Enſuite d'une aſſez longue converſation, nous nous ſéparâmes pour nous coucher. Le lendemain, dès qu'il fut jour chez nos Dames, nous entrâmes dans leur chambre, où nous fîmes auſſi-tôt apporter à déjeuner: un pâté de perdrix qu'on nous donna nous ouvrit l'appetit. Pendant que nous déjeunions, Mademoiſelle de l'Eſquin mit la tête à la fenêtre qui étoit percée ſur la rue, & apperçut des Archers qui conduiſoient un priſonnier: ils arrêterent à la porte

de l'hôtellerie, & demanderent du vin. Nous nous approchâmes tous de la fenêtre par curioſité ; & le Chevalier de Langeville ayant conſideré avec attention le priſonnier, fit un cri qui nous étonna, & deſcendit bruſquement ſans nous dire une parole. Saint-Laumer & moi priâmes nos Dames de nous permettre de le ſuivre, afin d'empêcher, s'il étoit poſſible, qu'il ne lui arrivât quelque malheur. Elles trembloient pour nous, parce qu'elles s'imaginoient que le deſſein de Langeville, étoit de ſauver ce priſonnier, auquel cas les Archers n'euſſent pas manqué de faire une réſiſtance qui eut pû nous être funeſte : mais leurs alarmes furent diſſipées lorſqu'elles entendirent Langeville qui diſoit au priſonnier : Ah ! digne valet d'un maître ſcelerat, qu'as-tu fait de Madame de Boiſanger ? Monſieur le Chevalier, répondit le priſonnier, faites-moi boire un

coup, & je vous apprendrai bien des choſes. Nous jugeâmes à ce diſcours, que ce priſonnier étoit le valet du rival de Langeville ; & voyant que la populace s'aſſembloit, nous priâmes le Lieutenant de le faire monter dans une chambre, afin que tout le monde n'entendit pas ce qu'il n'importoit qu'à Langeville de ſçavoir. Le Lieutenant, à qui on ne demandoit rien qui ne fut contre ſon devoir, fit tout ce que l'on ſouhaita. Le priſonnier étant entré dans la chambre où étoit nos Dames, nous en fimes ſortir nos laquais, & il n'y reſta que le Lieutenant avec nous. Après qu'on eut fait boire le priſonnier, il parla de la ſorte.

Suite de l'hiſtoire de Madame de Boiſanger.

Auſſi-tôt que M. de la Ritaudiere mon maître vit que les Archers

avoient pris le change, & que vous étiez déja éloigné de Rouen, il ne perdit point de tems, il avoua à Madame de Boiſanger qu'il avoit des ennemis redoutables; & après lui avoir repréſenté en peu de paroles qu'il n'étoit pas en ſûreté dans une Ville où ils avoient découvert qu'il étoit; il lui propoſa de l'enlever, lui diſant qu'il avoit auprès de Poitiers une très-belle maiſon de campagne, où ils pourroient en repos paſſer leur vie à s'aimer. Quoique Madame de Boiſanger eut plus d'amour que de raiſon, elle ne put d'abord goûter cette propoſition; mais enfin conſiderant qu'elle alloit perdre un homme qui lui étoit ſi cher, & le tems la preſſant de ſe déterminer, elle conſentit à le ſuivre par-tout où il lui plairoit de la conduire.

M. de la Ritaudiere n'attendoit que cela pour me donner ordre de mener dans un lieu qu'il me marqua

hors la Ville, deux bons chevaux que nous avions à l'auberge. Comme je croyois ne pouvoir lui obéir aſſez promptement, je tirai nos chevaux & nos hardes de l'hôtellerie avec tant de précipitation, que j'oubliai de compter avec l'hôte. Pour mon maître, il ne ſe preſſa pas tant que moi; il eut la patience d'attendre que Madame de Boiſanger eût pris toutes ſes pierreries; & lui aida même à enfoncer le cabinet de M. de Boiſanger, où ils trouverent quarante mille francs en or, qui étoient deſtinés pour le payement d'un acquêt qui ſe devoit faire dans peu, à ce que j'ai oui-dire depuis à Madame de Boiſanger. Pour porter plus facilement cette ſomme, ils la partagerent entr'eux, & une Femme de chambre nommée *Toinette*, qui étoit comme vous ſçavez, fort attachée à ſa maîtreſſe. Quand mon maître ne vit plus rien dans la maiſon qu'il put

emporter, il donna la main à Madame de Boiſanger, comme pour la mener à la promenade, & ils me vinrent trouver au rendez-vous.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que les domeſtiques de M. de Boiſanger croyoient comme les autres, que M. de la Ritaudiere avoit été pris par les Archers ; & que c'étoit vous, M. le Chevalier, qui étiez avec Madame de Boiſanger. Je ne doute pas qu'à votre retour à Rouen on ne vous ait accuſé de l'avoir enlevée ; & j'ai peur que ce *quiproquo* ne vous ait attiré quelque mauvaiſe affaire. Contiues ta narration, interrompit Langeville, & ne te mets pas en peine de ce qui m'eſt arrivé. Hé bien, reprit le priſonnier, mon maître prit donc Madame de Boiſanger en croupe, & moi je pris Toinette ; & nous marchâmes toute la nuit. Madame de Boiſanger, il faut que je lui rende cette juſtice, pleura en penſant à la

facilité qu'elle avoit eue à ſe laiſſer enlever ; mais M. de la Ritaudiere, qui n'avoit qu'à parler pour perſuader ce qu'il vouloit, l'empêchoit bien d'être long-tems triſte. Les nuits ſuivantes nous continuâmes notre route, parce que nous paſſions les jours dans des Villages détournés du grand chemin. Etant arrivés à Orleans, nous prîmes une cabane, & deſcendîmes juſqu'à Saumur, d'où nous ne tardâmes guéres à nous rendre dans cette maiſon de campagne que mon maître diſoit qu'il avoit; mais avant que d'y entrer, il fut obligé d'avouer qu'elle appartenoit à un Gentilhomme de ſes amis nommé *M. de Calzac.* Cela ne fit pas un bon effet ſur l'eſprit de Madame de Boiſanger, qui commença dès ce moment à craindre que M. de la Ritaudiere ne fut pas un auſſi honnête homme qu'elle l'avoit cru.

Cependant M. de Calzac nous

reçut fort bien ; mais comme cette maiſon, qui n'eſt pas d'un grand revenu, fait tout ſon patrimoine, il nous fit comprendre que ſi nous avions deſſein de demeurer long-tems chez lui, il falloit nous réſoudre à faire aſſez mauvaiſe chere. Mon maître ayant levé cette difficulté en donnant cent piſtoles à M. de Calzac, il ne fut plus queſtion que de jouir paiſiblement des douceurs que promettoit un aſile qui paroiſſoit ſûr. Toinette qui vouloit que je la traitaſſe comme ſi elle eût auſſi été enlevée, me fit jurer que je l'épouſerois. Un mois s'écoula de la ſorte dans une paix profonde ; mais M. de Calzac, qui pour nos péchés avoit le cœur tendre, fut frappé de la beauté de Madame de Boiſanger. Il n'oſa d'abord lui découvrir ſes ſentimens, parce qu'il la voyoit un peu trop entêtée de mon maître. Ainſi voulant mieux prendre ſon

tems, il ſe garda bien de faire un aveu indiſcret : mais en attendant, il n'épargna rien pour paroître joli homme. Il ſe fit habiller à Poitiers, y acheta des perruques & du linge, employant à cela une partie des cent piſtoles que mon maître lui avoit données. M. de la Ritaudiere pénétra bien-tôt le motif de ces emplettes ; mais croyant devoir ménager M. de Calzac, à cauſe de la commodité de ſa maiſon, diſſimula ; ce qu'il ſçavoit bien faire.

Peu de temps après, Madame de Boiſanger devint triſte & rêveuſe : j'attribuai cela aux réflexions qu'elle faiſoit ſur l'état de ſa fortune : mais Monſieur de la Ritaudiere, qui étoit naturellement défiant, s'imagina que Monſieur de Calzac, qui n'étoit pas mal fait, lui avoit donné dans la vûe ; & s'étant repréſenté qu'elle vous avoit quitté pour lui par pure légereté, il ſe perſuada qu'il n'étoit pas

impoſſible qu'elle eût envie de le ſacrifier à Monſieur de Calzac. Dans cette penſée il m'ordonna de l'obſerver. Je remarquois bien que Monſieur de Calzac aimoit Madame de Boiſanger, mais je ne pouvois découvrir s'il en étoit aimé : & je ne ſçavois quel rapport faire à mon maître, lorſque Toinette m'ayant tiré à part, me dit que Monſieur de Calzac avoit appris à Madame de Boiſanger que mon maître étoit un ſcélérat, qui avoit déjà enlevé pluſieurs femmes, & qu'il les avoit abandonnées après leur avoir ôté juſqu'au dernier ſou. Qu'il lui avoit conſeillé de tirer adroitement de ſes mains ſon or & ſes pierreries, & qu'après cela il ſe chargeoit de la faire recevoir à Poitiers dans un Couvent où il avoit une ſœur Religieuſe. Ma maîtreſſe, ajouta Toinette, veut abſolument ſuivre le conſeil de Monſieur de Calzac, & prévenir Mon-

ſieur de la Ritaudiere : comme elle ſçait que tu as de l'inclination pour moi, elle m'a chargé de t'engager à la ſervir, & de t'aſſurer qu'elle nous fera préſent de cinq ou ſix cens piſtoles pour nous établir. Je répondis à Toinette qu'elle n'avoit qu'à promettre de ma part à ſa maîtreſſe que je lui donnerois le lendemain la clef du coffre où étoient l'or & les pierreries. Je n'y aurois pas manqué, ſi ce jour là même je ne me fuſſe apperçu que le cuiſinier de Monſieur de Calzac n'étoit pas mal avec Toinette ; cela me fit changer de ſentiment : & comme elle me parut ne mériter plus que je trahiſſe mon devoir en ſa conſidération, j'allai ſur le champ avertir mon maître de l'entrepriſe qu'on formoit contre lui. Il n'étoit pas homme à négliger cet avis, ni à rêver longtemps au parti qu'il avoit à prendre. Il me donna ordre de ſeller nos chevaux ; & après nous être ſecretement

munis de l'or & des bijoux, au lieu d'aller à Poitiers où il disoit avoir affaire; nous prîmes la route de Saumur.

Monsieur de la Ritaudiere étoit bien aise de s'être ainsi vengé d'une maîtresse inconstante, & d'un ami qui ne s'étoit pas fait un scrupule de violer en sa personne le droit d'hospitalité. Effectivement il ne pouvoit prendre d'eux une vengeance plus mortifiante; car Madame de Boisanger n'avoit plus pour tout bien que l'habit qu'elle portoit, & Monsieur de Calzac n'étoit pas assez riche pour la consoler de cet accident.

Après une traite de huit jours nous arrivâmes hier matin à Chartres, où nous avions dessein de nous reposer quelque temps: mais y ayant remarqué un homme à qui nous n'étions pas inconnus, & qui étoit en droit de nous faire un mauvais compliment, nous ne jugeâmes point à pro-

pos d'y demeurer plus d'une heure. Nous en ſortîmes donc, & nous avions déjà fait deux lieues quand mon maître tomba dans une profonde rêverie : je m'imagine qu'il ſe repréſentoit une partie des actions de ſa vie paſſée, & qu'il penſoit aux moyens d'éviter un fâcheux avenir. Je rêvois à ſon exemple, & dans ma rêverie ayant tiré un de mes piſtolets de ſon fourreau, je le maniai en badinant, & le malheur voulut que le coup partît & allât frapper mon maître, qui tomba de ſon cheval, la tête percée de deux balles. Je mis auſſi-tôt pied à terre pour le relever, & lui demander pardon d'avoir été ſi badin. Mais hélas ! il étoit déjà mort, & je penſai dans le moment expirer de douleur. Je le fouillai pourtant pour lui ôter les bijoux qu'il avoit dans ſes poches, comme une choſe dont il n'avoit plus beſoin. Je ne voulus point le laiſſer expoſé aux in-

jures du temps : je le dépouillai nud comme la main ; & l'ayant traîné dans un foſſé, je lui rendois les honneurs de la ſépulture, quand Monſieur le Lieutenant que voilà vint fondre ſur moi avec ſes archers. Ils me menent à Paris, pour que je me juſtifie de cette action : nous verrons ce que les Juges en diront ; mais ſi je puis ſortir avec honneur de cette affaire, une autre fois je prendrai mieux mes meſures.

Après que le priſonnier eut achevé de parler, le Lieutenant nous dit que s'étant caché avec ſes archers dans un bois pour ſurprendre quelques voleurs dont on lui avoit fait des plaintes, ils avoient entendu tirer un coup de piſtolet : au bruit duquel étant allés, ils avoient effectivement trouvé ce valet enterrant ſon maître dans un foſſé.

Le Chevalier de Langeville dit au Lieutenant, qu'il réclamoit l'or & les

pierreries qui étoient entre les mains des archers ; mais le Lieutenant ayant répondu à cela qu'il falloit ſuivre les regles ordinaires de la Juſtice, & que ces choſes dépoſées au Greffe Criminel ſerviroient de témoins contre l'accuſé, on fut obligé d'en paſſer par-là. Le priſonnier parut à tout le monde d'un ſi mauvais caractere, que perſonne n'en eut pitié. Le Lieutenant l'ayant fait deſcendre, une partie des archers prit la peine de le remettre ſur ſon cheval, pendant que l'autre achevoit de vuider les pintes. Un moment après ils partirent tous, & nous les perdîmes de vûe.

Il ne faut pas demander ſi Langeville, ayant découvert où étoit Madame de Boiſanger, eut envie de l'aller trouver ; il en prit la réſolution, & ſe prépara à l'exécuter à l'heure même. Néanmoins, avant que de nous dire adieu, il pria Saint Laumer d'employer le crédit du Pré-

ſident de *** pour que les choſes qu'on alloit mettre en dépôt au Greffe ne s'y conſumaſſent pas en frais. Saint Laumer lui dit d'avoir l'eſprit en repos là-deſſus, & promit en l'embraſſant, de faire pour ce ſujet tout ce qui dépendroit de lui.

Nous montâmes en carroſſe avec nos Dames, & en roulant juſqu'à Chaudray, Saint Laumer leur conta les avantures de Langeville & de Madame de Boiſanger: ce qui leur donna tant de plaiſir, que nous croyions être encore bien loin de Chaudray, lorſque nous y arrivâmes. L'aſpect de ce lieu eſt auſſi déſagréable que les avenues en ſont charmantes. Il n'y a dans ce village que trois ou quatre petites maiſons très-mal bâties, dans l'une deſquelles loge le Médecin.

Nous jugeâmes par quelques chaiſes roulantes, & pluſieurs chevaux de ſelle que nous vîmes à ſa porte, qu'il

qu'il y avoit déjà chez lui bonne compagnie. En effet, nous y trouvâmes tant de gens de toutes ſortes de conditions, que nous déſeſpérâmes d'avoir audience de long-temps: car, comme vous ſçavez, le nombre de ceux qui vont conſulter ce Médecin étant toujours fort grand, on eſt obligé en entrant de faire écrire ſon nom, en ſorte que l'on n'eſt admis à ſon audience qu'à tour de rôle. Nous fîmes donc écrire le nom de Madame de Boiſeuil; mais comme il s'en trouva plus de quarante avant le ſien, nous ſortîmes pour nous promener, après avoir laiſſé chez le Médecin un laquais, avec ordre de venir nous avertir quand le rang de Madame de Boiſeuil approcheroit. Ayant apperçu à cent pas de là un endroit aſſez beau, nous y allâmes à pied. Nous nous aſsîmes ſur le gazon au pied d'un gros arbre, dont l'épais feuillage nous garantiſſoit de l'ardeur du ſo-

leil. Nous eûmes une converſation aſſez enjouée ; & la préſence de Madame de Boiſeuil ne nous empêcha pas, Mademoiſelle de l'Eſquin & moi, de dire mille folies. A la vérité elles ne divertiſſoient gueres Mademoiſelle de Boiſeuil qui n'aimoit que les entretiens de morale ; & Saint Laumer, pour ſe conformer à ſon caractere, ne diſoit rien de comique : il ne rioit pas même de nos folies, de peur d'offenſer le ſérieux de ſa maîtreſſe.

Madame de Boiſeuil ſe mit en tête de concilier nos goûts, & en trouva le moyen. Il faut, dit-elle, pour nous déſennuyer, que nous contions chacun une hiſtoire. Comme perſonne ne voulut commencer, nous tirâmes à la courte paille ; & le ſort étant tombé ſur Saint Laumer, il parla de cette maniere.

La Perdrix.

Un jour que je chaſſois dans une forêt qui n'eſt pas éloignée de la terre du Marquis de Saint Laumer, mon pere, je vis une Dame qui s'y promenoit en robe de chambre. Elle ne m'eut pas plûtôt apperçu, qu'elle s'éloigna de moi avec précipitation, & ſe ſauva dans la maiſon d'un charbonnier qui demeuroit au bord de la forêt. La curioſité de ſçavoir ce que ce pouvoit être me fit approcher de cette chaumiere : en ayant trouvé la porte fermée, je frappai & me nommai : & la charbonniere m'ayant ouvert, je lui demandai qui étoit la perſonne que je venois de voir entrer chez elle. C'eſt une fille de qualité, me répondit-elle, que ma niece ſert, & qui prend ici du petit lait depuis huit jours. Cette réponſe ne m'ayant point ſatisfait, j'entrai, & je vis dans

une eſpece de laiterie une des plus belles perſonnes du monde. Je lui offris mes ſervices, & ſon air m'ayant inſpiré beaucoup de reſpect, je lui demandai pardon de la liberté que j'avois priſe. Elle me parla avec tant de modeſtie, que je perdis toute la mauvaiſe opinion que j'avois conçue de ſa vertu. Comme elle me parut triſte, je jugeai qu'elle n'étoit pas contente: & de peur que ma préſence ne l'incommodât, je me retirai après une petite converſation.

Le lendemain étant retourné dans la forêt, j'y rencontrai le charbonnier: Mon ami, lui dis-je, en lui mettant un louis d'or dans la main, il faut que tu me diſes la vérité. Qui eſt la Demoiſelle qui loge chez toi? Pourquoi a-t-elle pris ta maiſon pour retraite? Monſieur, répondit le charbonnier, je m'en vas vous conter la chouſe tout fin dret comme al eſt: cette fille, qui eſt pourtant grande

Dame da, s'appelle Mademoiſelle de la Pyverdiere; a l'eſt venue ici parce qu'a l'eſt groſſe, & qu'all'en veut outer la connoiſſance à une partie de ſes parens qui n'en ſçavont rien, alle ſera cheux nous juſqu'à ce qu'alle ſoit accouchée. Qui eſt-ce qui te l'a adreſſée, lui demandai-je? C'eſt, répliqua-t-il, la nieche de ma femme qui li ſart de chambriere. Cette pauvre Damoiſelle, pourſuivit-il, ne fait que pleurer jour & nuit; morgué cela fait piquié. Eh! pourquoi s'afflige-t-elle de la ſorte, lui dis-je? Dame c'eſt qu'alle eſt fâchée, repartit-il; & ce qui eſt cauſe de ſa fâcherie, c'eſt une pardrix que ſon pere tuit, & qui quand alle fut tuée s'envolit ſur les tarres d'un autre gentis homme; non, je me trompe, c'eſt ſtici qui tuit ſtila. Son fils qui en vouloit avé raiſon fut tué itout. Hé bien, ne vela-t-il pas de grands malheurs pour une pardrix!

N'ayant pu rien comprendre à ce galimatias, je réſolus d'aller le lendemain voir Mademoiſelle de la Pyverdiere, & tâcher, par de nouvelles proteſtations de la ſervir, de gagner ſa confiance. Il me ſembla que cette viſite lui faiſoit moins de peine que la premiere : ce que mon amour propre m'auroit peut-être fait prendre pour un effet de ma bonne mine, ſi elle ne m'eut appris en même temps que je ne devois un ſi bon accueil qu'au bien que la charbonniere & ſon mari lui avoient dit de moi. Nous nous entretînmes des gentilshommes du pays, & pendant que je faiſois le portrait de quelques-uns, je m'apperçus que ſes yeux ſe diſpoſoient à pleurer. Mademoiſelle, lui dis-je, vous avez des chagrins ; au nom de Dieu, découvrez-les moi, je m'y intéreſſe tellement, qu'il n'y a rien que je ne ſois capable d'entreprendre pour les adoucir. Je veux bien, me

répondit-elle ; vous conter la déplorable hiſtoire de ma vie ; mais c'eſt plûtôt pour vous témoigner que je ſuis perſuadée de votre diſcrétion, & que je mérite votre pitié, que pour vous engager à me ſervir. En diſant cela elle laiſſa couler quelques larmes ; & après les avoir eſſuyées, elle commença de cette ſorte.

Je ſuis fille du Baron de la Pyverdiere. Un Gentilhomme de nos voiſins avoit un fils à peu près de mon âge, avec lequel j'étois élevée, & dont l'humeur avoit tant de conformité avec la mienne, que nous nous aimions avant que de ſçavoir nous le dire. Lorſque la raiſon nous eut appris à nous mieux connoître, notre amour s'augmenta. Nous nous en donnions tous les jours d'innocentes marques ; & bien loin que nos parens y trouvaſſent à redire, ils en avoient de la joie, parce qu'ils nous deſtinoient l'un pour l'autre : mais un dé-

mon jaloux de notre bonheur ayant ſuſcité quelque brouillerie entre nos peres, ils devinrent ſi grands ennemis par les procès, qu'ils chercherent depuis toutes les occaſions imaginables de ſe nuire. Prinville, c'eſt le nom de mon amant, fut au déſeſpoir de les voir brouillés, parce qu'on nous défendit de nous voir : mais nous nous en étions fait une ſi douce habitude, que malgré ces défenſes il nous fut impoſſible de nous en empêcher. Le temps qui détruiſoit l'amitié de nos peres affermiſſoit la nôtre. Mais leur haine éclata bien-tôt d'une maniere qui nous fut très-funeſte : le pere de Prinville chaſſant un jour ſur ſes terres, bleſſa une perdrix qui vola juſques ſur les nôtres. Mon pere qui chaſſoit auſſi, arriva dans le tems que ce Gentilhomme la ramaſſoit ; & lui demanda pourquoi il chaſſoit la. Cette perdrix, répondit le vieux Prinville, a été tirée ſur mes

terres. N'importe, reprit bruſquement mon pere, je vous trouve ſur les miennes avec un fuſil, & ramaſſant du gibier; j'en aurai raiſon. Le vieux Prinville qui n'étoit pas d'une humeur plus ſouffrante que mon pere lui repartit avec aigreur; & la converſation s'échauffa ſi bien entr'eux, que mon pere le coucha en joue & le tua. La famille de Prinvinville, qui eſt puiſſante, fit arrêter mon pere. On le conduiſit à la Conciergerie, & trois mois après il fut condamné à avoir la tête tranchée. Ma mere tomba malade à Paris quinze jours après cette execution; & mourut de chagrin de la perte de ſon mari, & de la fatigue qu'elle avoit eue à ſolliciter pour lui. Pendant ce tems-là du moins j'aurois dû ceſſer de voir Prinville; mais les conſeils de l'amour l'ayant emporté ſur les devoirs du ſang, je le vis avec plus de liberté que jamais: je reçus ſa foi, & j'eus la foibleſſe de

lui donner pour gage de la mienne tout ce que la vivacité de ſon amour lui fit exiger de moi. Comme je craignois que mon pere à ſon retour ne traverſât notre bonheur, je vous avouerai à ma honte que j'appris la nouvelle de ſa mort avec ſi peu de douleur, que je n'eus pas beſoin de conſolation. Pour ce qui eſt de ma mere, qui depuis même que la diviſion étoit entre nos familles, ne s'étoit point oppoſée à mes ſentimens, je fus ſenſiblement touchée de ſon affliction. Néanmoins Prinville & moi continuâmes de vivre comme nous avions commencé, & je me vis bien-tôt réduite à le preſſer d'employer tous ſes amis pour reconcilier nos parens, & de me chercher cependant une retraite où je fuſſe à couvert de la violence de mon frere, qui étoit ſur le point de revenir de l'armée, & qui ſelon toutes les apparences, ne tarderoit guéres à s'appercevoir

d'une choſe que je commençois à ne pouvoir plus cacher. Prinville me mit chez une Dame de ſes amies où il ne manquoit pas de me venir voir ſouvent.

Mon frere, le plus brutal de tous les Gentilshommes de la Province, ne fut pas plûtôt arrivé au logis, que ne m'y ayant pas trouvé il jugea qu'il falloit que Prinville m'eut enlevée; dans cette opinion il l'alla chercher. Je ſuis bien aiſe, lui dit-il, que vous ayez enlevé ma ſœur, c'eſt une occaſion de venger la mort de mon pere, que je ne veux pas négliger; & d'ailleurs, ajouta-t'il, cet enlevement eſt un affront que je ne prétends pas ſouffrir. Prinville lui répondit, qu'il n'étoit point cauſe du premier malheur; & que pour le ſecond, il étoit tout prêt à le reparer en m'épouſant. Non, non, repartit mon frere, cette réparation ne me contente pas, en même tems il mit l'épée à la main.

Prinville voulut encore lui repréſenter qu'ils alloient tomber dans les mêmes malheurs qui étoient arrivés à leurs peres, mais tout cela fut inutile ; mon frere le contraignit à ſe défendre. Prinville, qui d'abord ne fit que parer, ayant eu même la complaiſance de ſe laiſſer bleſſer, dit à mon frere : Monſieur, vous avez de mon ſang, vous devez être ſatisfait d'avoir ainſi vengé la mort de votre pere ; & à l'égard de Mademoiſelle votre ſœur, je vous promets de l'épouſer quand il vous plaira. Ce n'eſt pas aſſez, repliqua mon frere, je veux avoir ta vie ; & lorſque je l'aurai arrachée, j'irai en faire autant à ma lâche ſœur, pour la punir de t'avoir aimé. En diſant cela il chargea bruſquement Prinville, qui ſe battit alors comme un homme qui avoit ſa vie & celle de ſa maîtreſſe à ſauver. Mon frere reçut un coup d'épée au travers du corps, & tomba mort aux pieds de Prinville,

qui n'eut que le tems de me venir dire adieu & de me laiſſer ſa bourſe. Il partit me promettant qu'il auroit ſoin de me donner bien-tôt de ſes nouvelles. La Dame chez qui j'étois craignant que cette affaire n'eut de mauvaiſes ſuites pour elle, me dit de chercher un autre aſile : & ma Femme de chambre, m'ayant propoſé de me conduire ici, j'y conſentis. Voilà, Monſieur, le déplorable état où je ſuis réduite.

Je lui dis ce que je crus propre à la conſoler ; & ſans connoître même Prinville, je ne balançai point à l'aſſurer qu'il ne manqueroit pas de tenir la parole qu'il lui avoit donné de l'épouſer. Mais, Monſieur, me dit-elle, de quel œil me verra-t'on ſi j'épouſe un homme qui vient d'ôter la vie à mon frere ? Et oſerai-je entrer dans une maiſon qui vient de détruire la mienne ? Oui, Mademoiſelle, lui répondis-je, vous le devez pour les relever toutes deux,

& donner un nom à l'enfant qui doit naître de vous. Tout le monde ſçait que vous n'avez point de part à la mort de votre pere, & pour votre frere, il ſera regardé comme un emporté qui s'eſt enferré lui-même.

J'envoyai du Château de Saint-Laumer à Mademoiſelle de la Piverdiere un lit de plume, un matelas, une couverture & quelques pieces de tapiſſerie. J'ajoutai à cela tout ce qui étoit néceſſaire pour manger proprement. Je n'en demeurai pas là : je montai à cheval, j'allai chez la Dame où elle avoit logé ; & y ayant trouvé une lettre de Prinville pour Mademoiſelle de la Pyverdiere, je la lui portai, & elle l'ouvrit avec une impatience qui me fit connoître qu'elle aimoit paſſionnément Prinville. Cette lettre étoit conçue en ces termes :

De tous les malheurs qui m'accablent, celui de l'abſence eſt le plus

difficile à ſoutenir. Je ne puis me ſouvenir de l'état où je vous ai laiſſée, ſans mourir mille fois le jour du chagrin de me voir éloigné de vous. Au nom de Dieu ne prenez point les choſes trop à cœur, & conſervez-vous pour l'amour de moi & de l'enfant que vous portez. Mes parens ſollicitent ma grace; & ſi les vôtres ne s'y oppoſent pas, j'eſpere que je l'obtiendrai, & que je ſerai bien-tôt en état d'executer ce que je vous ai promis.

PRINVILLE.

Après la lecture de cette lettre, Mademoiſelle de la Pyverdiere me parut plus tranquille; elle me fit un ſi beau Portrait de Prinville, que je ne pus m'empêcher de lui dire que je ne condamnois plus la foibleſſe qu'elle avoit eue pour lui. Je paſſai quinze jours à faire le perſonnage de confident: & je vous avoue que je découvrois tant de belles qualités dans Mademoiſelle de la Pyverdiere,

que je l'aurois peut-être un peu trop aimée pour mon repos, ſi le ſecret de me charmer n'eut été réſervé au ſeul mérite de Mademoiſelle de Boiſeuil. Je me contentai donc d'eſtimer mademoiſelle de la Pyverdiere, & je puis dire que mon eſtime ne lui fut pas inutile, puiſque j'écrivis en faveur de ſon amant au Préſident de***, qui ne contribua pas peu à lui faire obtenir ſa grace.

Prinville ne l'eut pas plûtôt obtenue, qu'il alla trouver les parens de ſa maîtreſſe, pour leur témoigner qu'il ſouhaitoit fort de l'épouſer. Ils donnerent volontiers leur conſentement à ce mariage ; & après cela il ne fut plus queſtion dans les deux familles, que de ſçavoir dans quel lieu pouvoit être Mademoiſelle de la Pyverdiere. Prinville l'alla chercher chez la Dame où il l'avoit laiſſée ; & y ayant appris ce qu'elle étoit devenue, il ſe rendit bien-tôt à la maiſon

du charbonnier. Il dit à ſa maîtreſſe en l'embraſſant : Enfin, mon ange, je vous revois, & déſormais nous ne ſerons plus ſéparés. J'ai obtenu ma grace, & nos parens conſentent à notre bonheur. Seroit-il poſſible, s'écria Mademoiſelle de la Pyverdiere, que la fortune ceſſât de nous être contraire ! Oui, ma chere enfant, repartit Prinville, nous n'avons plus d'obſtacles à ſurmonter. Enfin ces deux amans ſe dirent des choſes ſi tendres, que le charbonnier & ſa femme en pleurerent de joie. Prinville leur fit préſent d'une bourſe, dans laquelle il y avoit de quoi acheter une métairie. Il voulut partir ſur le champ avec ſa maîtreſſe ; mais elle lui repréſenta ce que j'avois fait pour elle, & lui apprit l'obligation qu'il m'avoit d'avoir recommandé ſon affaire au Préſident de * * * Il eſt vrai, dit Prinville, qu'on m'a dit que ce Magiſtrat a ſollicité pour moi à la

priere d'un jeune cavalier qui étoit touché de mes malheurs : & puiſque c'eſt ajouta-t-il, le Gentilhomme dont vous me parlez, il ſeroit de très-mauvaiſe grace de quitter ce lieu ſans le remercier de ſa générosité. Ils m'envoyerent donc chercher au Château, & me dirent tout ce que je pouvois attendre de deux perſonnes d'eſprit que j'avois obligées ; ils me demanderent mon amitié, & me donnerent la leur. Enfin je les vis partir, & peu de temps après ils me manderent qu'ils étoient mariés.

Saint Laumer en cet endroit ceſſa de parler. On fit de triſtes réflexions ſur les événemens de cette hiſtoire : elle plut fort à Mademoiſelle de Boiſeuil, ſoit qu'elle la trouvât touchante, ou parce que c'étoit Saint Laumer qui la racontoit. On reprit bien-tôt les pailles, & Mademoiſelle de Boiſeuil ayant tiré la plus courte, commença ainſi le récit d'une autre hiſtoire.

Les Fiançailles.

On préparoit il y a quelques années dans une hôtellerie de Seaux un ſuperbe feſtin. Les cours étoient pleines de carroſſes & de chevaux, & les chambres de conviés. On y voyoit un grand nombre de cuiſiniers travailler comme à l'envi l'un de l'autre à rendre ce repas des plus magnifiques. On attendoit avec beaucoup d'impatience la perſonne pour qui la fête ſe faiſoit, lorſqu'on vit arriver un carroſſe de campagne qui étoit croté juſqu'à l'impériale. Il y avoit dans ce carroſſe une vieille Dame, une jeune Demoiſelle, une femme de chambre, & une maniere d'homme d'affaires. Le Marquis d'Orſin courut ſe préſenter à la portiere; & il ne fut pas difficile de juger par les civilités qu'il fit à ces quatre perſonnages, que c'étoit pour eux

que ſe faiſoient tous ces préparatifs. En effet, c'étoit Mademoiſelle de Luſſac qui venoit de Blois avec ſa tante. Pour bien entendre cette hiſtoire, il faut ſçavoir que le Marquis d'Orfin, Partiſan, ayant oui parler de la beauté & des grands biens de Mademoiſelle de Luſſac, qui étoit unique héritiere du plus riche Gentilhomme de Blois, avoit ſi bien fait, que par l'entremiſe de l'homme d'affaires dont j'ai parlé, elle lui avoit été accordée; & l'on étoit convenu de part & d'autre qu'on ſe rencontreroit à Seaux ce jour là.

Mademoiſelle de Luſſac & ſa tante, conduites par le Marquis d'Orfin & par un Fermier Général de ſes amis, monterent dans une chambre fort propre, où ils trouverent une toilette plus magnifique que celle d'une Princeſſe: en même temps il y entra pluſieurs tailleurs qui apportoient des habits de cou-

leurs différentes, & qui offroient à la vue un mélange éblouiſſant d'or, d'argent & de pierreries. Pendant que la tante s'occupoit à les admirer, le Marquis d'Orſin regardoit avec attention Mademoiſelle de Luſſac qui entroit dans ſa ſeizieme année: il la trouvoit parfaitement belle; mais elle avoit un air ſi triſte, que ne ſçachant ce qu'il en devoit penſer, il aima mieux attribuer cela à la fatigue du voyage, que de penſer qu'elle eût de la répugnance à le rendre heureux. Le Marquis d'Orſin & le Fermier Général étant ſortis par bienſéance, on habilla Mademoiſelle de Luſſac: quoiqu'elle n'eût pas beſoin d'être parée pour paroître charmante, néanmoins l'éclat du riche habit dont on la revêtit ne laiſſa pas de relever ſa beauté. Lorſque les conviés la virent, ils en furent tous éblouis, & l'on n'entendit autour d'elle qu'un murmure confus de

louanges & d'applaudiſſemens.

Le Marquis d'Orfin depuis quinze jours avoit changé de valet de chambre, & celui qui le ſervoit alors s'étoit donné le nom de *Guidelot* : c'étoit un garçon fort bien fait, plein d'eſprit, & qui n'étoit pas ce qu'il ſembloit être. Pendant que tout le monde ſe réjouiſſoit, ce garçon étoit d'une triſteſſe qui faiſoit juger qu'il étoit peu ſenſible à la joie publique : & comme ſon viſage n'étoit pas inconnu à la femme de chambre de Mademoiſelle de Luſſac, il craignoit de la rencontrer ; mais cette fille qui le reconnut, s'étant apperçue qu'il affectoit de l'éviter, l'arrêta en particulier, & lui dit : Oh oh ! Monſieur de Bois-de-la-Salle, depuis quand êtes-vous valet de chambre ? Et pourquoi me . . . , Ma chere Marton, interrompit Guidelot, je te demande pardon, j'avoue que j'ai tort de te fuir. Oui, mort de ma vie, repliqua-

t-elle, vous avez tort d'éviter une fille qui fait vos petites affaires, & qui peut vous ſervir. Hé bien, reprit Guidelot, tirant de ſa poche une bourſe où il y avoit quelques louis d'or, que cela te faſſe oublier ma faute : tout ce que j'exige de ta reconnoiſſance, continua-t-il, c'eſt d'avertir ta maîtreſſe que je ſuis ici, que je paſſe pour le valet de chambre du Marquis d'Orfin, & de faire en ſorte qu'elle m'accorde avant la nuit un entretien ſecret. Marton lui ayant promis de le lui ménager, ils ſe ſéparerent. Guidelot alla exécuter quelques ordres dont ſon maître l'avoit chargé ; & Marton s'étant rendue auprès de ſa maîtreſſe, ſe hâta de lui apprendre que Bois-de-la-Salle ſous le nom de *Guidelot*, ſervoit le Marquis d'Orfin, & demandoit inſtamment à l'entretenir. Cette nouvelle n'étonna pas fort Mademoiſelle de Luſſac, qui connoiſſoit aſſez Bois-

de-la-Salle, pour croire qu'il étoit homme à emprunter toutes sortes de figures pour lui parler. J'avois, dit-elle à Marton, un preſſentiment que je le verrois déguiſé, & je l'ai long-temps cherché des yeux parmi tout le monde qui eſt ici : mais, Marton, ajouta-t-elle, j'ai peur qu'on ne le reconnoiſſe. Ne craignez rien, Mademoiſelle, répondit Marton, il n'eſt ici connu de perſonne que de vous & de moi ; Madame votre tante même ne l'a jamais vu. Cela eſt vrai, reprit Mademoiſelle de Luſſac ; mais comment pourrai-je avoir une converſation particuliere avec lui, au milieu de tant de monde ? Il n'eſt pas difficile d'en trouver le moyen, repliqua Marton ; faites ſemblant d'avoir une migraine épouvantable, dites que vous avez beſoin de repos, renvoyez tout le monde, & ne vous mettez point en peine de rien.

Mademoiſelle

Mademoiselle de Lussac avoit trop d'envie d'entretenir son cher Bois-de-la-Salle, pour manquer à faire ce que lui disoit Marton. Elle se plaignit d'un mal de tête qui s'augmenta tellement l'après-dînée, qu'on fut obligé de la laisser reposer dans sa chambre; & Marton ayant ouvert une porte qui étoit couverte d'une tapisserie, fit entrer Bois-de-la-Salle. Mademoiselle de Lussac & cet amant eurent le loisir de se dire tout ce que l'amour leur inspira de plus tendre; mais l'engagement où elle étoit avec d'Orsin ne leur permettant guères de parler d'autre chose: Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, dans quelle résolution êtes-vous? Vous soumettrez-vous lâchement à l'injuste pouvoir d'une tante qui vous veut contraindre à vous marier contre votre inclination? Non assurément, répondit Mademoiselle de Lussac; & il n'est rien que je ne sois prête à faire,

plûtôt que de me réſoudre à prendre un autre que vous pour mari. Bois-de-la-Salle, charmé d'une déclaration ſi tendre, prit la main de ſa maîtreſſe & la baiſa. Il commençoit même à vouloir rencherir ſur les beaux ſentimens de Mademoiſelle de Luſſac, lorſque Marton ſe mêlant à la converſation leur dit, qu'il falloit profiter d'un temps ſi précieux, & ſe hâter de ſonger au parti le plus convenable à l'état de leurs affaires. Bois-de-la-Salle, qui trouvoit ſa maîtreſſe bien intentionnée pour lui, propoſa de l'enlever; mais Marton n'en fut pas d'avis. Nous devons, dit-elle, aller ce ſoir à Paris, il vaut mieux que nous nous échappions toutes deux cette nuit: je menerai mademoiſelle chez une de mes parentes, où nous ſerons en ſûreté. Pendant ce temps-là, on pourra faire agir des amis auprès de ſa tante, pendant que de votre côté, Monſieur, vous pren-

drez le ſoin de rompre toutes les meſures du Marquis d'Orſin. Sans examiner ce qu'il y avoit d'irrégulier dans ce deſſein, nos amans l'approuverent, & réſolurent de l'exécuter dès la nuit ſuivante.

Ils trouvoient tant de plaiſir dans cet entretien, qu'il fallut que Marton dît plus d'une fois à Bois-de-la Salle de ſe retirer. A peine fut-il ſorti par où il étoit entré, que le Marquis d'Orſin & la tante vinrent voir comment ſe portoit la malade. Marton ayant répondu qu'elle étoit en état de monter en carroſſe pour aller à Paris, le Marquis d'Orſin en témoigna beaucoup de joie; & comme le jour ſe fermoit déjà, il ordonna à tous ſes gens de ſe préparer à partir. Tous les conviés monterent dans leurs carroſſes; & le Marquis ayant fait monter dans le ſien mademoiſelle de Luſſac, ſa tante, & Marton, retournoit à Paris gaiement, lorſqu'à

la ſortie du Bourg-la-Reine dix cavaliers maſqués arrêterent le carroſſe. Ils en arracherent Mademoiſelle de Luſſac, ſa tante, & Marton, & les jetterent dans une chaiſe roulante, qui étoit traînée par deux bons chevaux. Les conviés, qui étoient tous Robins ou Financiers, n'oſerent s'oppoſer à cette violence : le Marquis d'Orſin même ne ſe mit pas en devoir de l'empêcher, & ſe contenta de dire aux raviſſeurs que l'action qu'ils faiſoient étoit bien vilaine, & qu'ils pourroient s'en repentir. Les domeſtiques du Marquis d'Orſin s'enfuirent ; Bois-de-la-Salle, qui ſuivoit le carroſſe de ſon maître, fut le ſeul qui oſât réſiſter ; il mit l'épée à la main, & chargea ces cavaliers comme un homme qui vouloit mourir aux yeux de Mademoiſelle de Luſſac ou la délivrer. Il ſe battit avec tant de furie qu'il en bleſſa pluſieurs ; mais enfin accablé par le nombre, il reçut deux

coups d'épée, & tomba de cheval. D'Orfin, qui avoit été témoin de la valeur de ſon valet de chambre, appella ceux de ſes gens que la frayeur n'avoit pas tout-à-fait éloigné de lui, & leur commanda de relever Guidelot. L'ayant trouvé noyé dans ſon ſang & évanoui, ils le mirent dans le carroſſe de leur maître; & il ne fut pas plûtôt revenu de ſa foibleſſe, qu'il s'écria: Malheureux que je ſuis! Je vis encore! Ma maîtreſſe, ma chere maîtreſſe, où vous irai-je chercher? Le Marquis d'Orfin prenant ces paroles pour l'effet d'un zele extraordinaire pour ſon ſervice, lui dit: Mon pauvre Guidelot, je ſuis aſſez content de toi, & je ne prétends pas que tu t'expoſes davantage. Non, non, continua Bois-de-la-Salle, ſans écouter d'Orfin, ne croyez pas, perfides, que cet enlevement demeure impuni; tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, je vous pourſuivrai.

Encore une fois, Guidelot, reprit d'Orfin, je ſuis charmé de ton zele ; & pour le récompenſer, je te promets que je te ferai donner une bonne commiſſion.

Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à Paris, on envoya querir un Chirurgien qui viſita les plaies de Bois-de-la-Salle, & les jugea mortelles. D'Orfin en parut plus affligé que de l'enlévement de Mademoiſelle de Luſſac ; il recommanda au Chirurgien d'avoir un ſoin particulier du bleſſé, & ordonna à ſes gens de lui en venir ſouvent dire des nouvelles. Bois-de-la-Salle voyant que le Chirurgien trouvoit ſes bleſſures dangereuſes, ſe prépara ſérieuſement à mourir, & fit dire au Marquis d'Orfin qu'il avoit quelque choſe d'important à lui communiquer. D'Orfin l'étant allé voir, Bois-de-la-Salle lui parla en ces termes.

Vous croyez ſans doute, Mon-

ſieur, que vous m'avez obligation d'avoir expoſé ma vie ſi témérairement; je veux avant que de mourir vous détromper en vous déclarant qui je ſuis, & l'intérêt que j'avois dans cette affaire. Je m'appelle *Bois-de-la-Salle;* mon pere & ma mere, qui ne vivent plus, m'ont laiſſé pour tout patrimoine une maiſon de campagne qui n'eſt pas d'un grand revenu. J'ai une ſœur Religieuſe à Blois, que j'allois voir ſouvent; elle me donna la connoiſſance de Mademoiſelle de Luſſac, qui étoit penſionnaire dans le même Couvent. Quand j'étois au parloir, ma ſœur me l'amenoit, & nous laiſſoit quelquefois enſemble, ſous prétexte d'aller chercher dans ſa chambre quelque ouvrage curieux qu'elle avoit à me montrer. Je ſecondai ſi bien l'intention de ma ſœur, que dès la premiere fois que je me trouvai ſeul avec Mademoiſelle de Luſſac je lui

dis que je l'aimois, & comme je parlois à une fille ſans expérience, j'eus moins de peine à la convaincre de ma paſſion, qu'à lui faire comprendre ce que c'étoit. Néanmoins je remarquai bien-tôt qu'elle avoit du penchant pour moi, & ma ſœur, qui a de l'eſprit, fortifia ce penchant de maniere, qu'elle obligea Mademoiſelle de Luſſac à me promettre qu'elle n'auroit point d'autre mari que moi. Après cela ma ſœur n'eut pas beſoin de nous laiſſer ſeuls: nous nous déclarions ouvertement nos ſentimens en ſa préſence, ſans ſonger que nous nous mettions au haſard de réveiller en elle l'eſprit du monde. Enfin nous étions ſur le point de faire agir des perſonnes de conſidération auprès de la famille de Mademoiſelle de Luſſac, lorſque Madame de Grivelle ſa tante la retira un ſoir du Couvent, & l'emmena dans un Château auprès d'Orléans. Le lendemain je

penſai mourir de douleur quand j'appris cette nouvelle. Mon frere, me dit ma ſœur, je ne ſçais où eſt Mademoiſelle de Luſſac ; tout ce qũe je ſçais, c'eſt que Madame de Grivelle lui a parlé du Marquis d'Orſin comme d'un homme qu'elle vouloit qu'elle épouſât. Je n'eus pas plûtôt quitté ma ſœur, que je pris un deſſein que je ne communiquai à perſonne. Je me mis dans le carroſſe de Paris. Je n'y fus pas plûtôt arrivé, que je fis connoiſſance avec votre valet de chambre ; cinquante piſtoles que je lui donnai, & les promeſſes que je lui fis, le mirent dans mes intérêts : il vous demanda congé pour quelque temps, & vous pria de trouver bon que je vous ſerviſſe en attendant. Hier j'eus un entretien ſecret à Seaux avec Mademoiſelle de Luſſac, & ce fut juſtement dans le temps qu'elle ſe retira dans ſa chambre pour ſe repoſer : nous prîmes des meſures

enſemble pour rompre l'engagement où vous êtes avec elle, mais l'avanture qui nous arriva, & dont je ne ſçais que penſer, a déconcerté nos projets ; & tout ce que je regrette en mourant, c'eſt de ne pouvoir tirer raiſon de cet enlévement. Je vous prie, Monſieur, de ne le laiſſer pas impuni : vous avez des amis & de l'argent ; employez toutes choſes pour venger Mademoiſelle de Luſſac d'un rapt auquel je ſuis perſuadé qu'elle n'a pas donné ſon conſentement.

Le Marquis d'Orfin, touché de compaſſion de l'état où il voyoit Bois-de-la-Salle, lui dit : Monſieur, je vous ſçais mauvais gré de ne m'avoir pas plûtôt appris vos affaires : je vous jure que je vous aurois cedé généreuſement Mademoiſelle de Luſſac, au lieu de prendre plaiſir à vous la diſputer. Guériſſez-vous, & non-ſeulement nous remuerons ciel & terre pour découvrir le lieu qui

nous cache votre maîtreſſe, mais je vous offre encore ma bourſe, & ſouhaite de contribuer à votre bonheur. Un laquais vint en cet endroit interrompre leur converſation, pour leur dire qu'un Gentilhomme demandoit à parler au valet de chambre du Marquis d'Orſin. A peine ce Gentilhomme fut-il entré, que Bois-de-la-Salle qui le reconnut lui dit: Ah! mon cher couſin, vous venez à propos: des cavaliers inconnus ont enlevé Mademoiſelle de Luſſac: je vous prie d'aſſembler vos amis, de faire une exacte recherche de ces raviſſeurs, & de venger ma mort. Le Gentilhomme ſurpris de trouver Bois-de-la-Salle en ſi mauvais état parut peu ſenſible à la joie qu'il eut d'apprendre que d'Orſin cédoit avec tant de généroſité cette riche héritiere à ſon parent. Hélas! mon couſin, dit-il, en embraſſant tendrement Bois-de-la-Salle, qu'ai-je fait? C'eſt

moi qui vous ai ôté la vie. Peu de jours après que Madame de Grivelle eut retiré ſa niece du Couvent, je fus ſi intrigué de ne vous voir plus, que je courus chez ma couſine vôtre ſœur; elle me dit les larmes aux yeux qu'elle ne ſçavoit ce que vous étiez devenu, & qu'elle craignoit que vous n'euſſiez pris quelque mauvais parti. J'aſſemblai mes amis; & en attendant que nous euſſions de vos nouvelles, nous réſolûmes d'enlever Mademoiſelle de Luſſac. Nous ne pûmes pourtant exécuter ce deſſein auſſi promptement que nous l'euſſions ſouhaité, parce que nous ne ſçavions où Madame de Grivelle avoit conduit ſa niece. Mais ayant appris il y a deux jours à Orléans qu'on y avoit vû paſſer Mademoiſelle de Luſſac pour aller à Paris, nous marchâmes ſur ſes pas, ſans la pouvoir joindre ce jour là: mais hier en arrivant à Seaux nous apprîmes qu'elle y étoit, & que Mon-

ſieur le Marquis d'Orſin devoit l'emmener le ſoir à Paris. Nous allâmes deſcendre au Bourg-la-Reine, & concertâmes dans une hôtellerie l'exécution de notre deſſein : je ne vous dirai rien de plus, puiſque vous ſçavez le reſte. Et où avez-vous conduit Mademoiſelle de Luſſac, demanda Bois-de-la-Salle ? Dans la maiſon de campagne d'un Bourgeois de Paris que je connois, répondit ce Gentilhomme. Bois-de-la-Salle ravi de joie d'apprendre que cet enlévement n'avoit été entrepris que pour l'amour de lui, commença à craindre la mort : ſi on la regarde comme un bien quand on eſt malheureux, on l'enviſage avec douleur lorſqu'on eſt heureux. Il ne mourut pas cependant de ſa bleſſure : ſon Chirurgien, qui étoit habile, l'ayant tiré d'affaire, le Marquis d'Orſin le mena lui-même à cette maiſon de campagne où étoit Mademoiſelle de Luſſac, & contribua gé-

nereuſement à lui faire obtenir l'agrément de ſa tante.

Mademoiſelle de Boiſeuil ayant fini le récit de cette hiſtoire, je racontai celle qui ſuit, que vous trouverez peut-être plus réjouiſſante.

Le Traquenart.

Pendant que j'étudiois en Philoſophie dans un College de Province, ma mere m'envoya paſſer les vacances chez une Marquiſe de ſes amies qui étoit veuve, & qui menoit une vie de religieuſe. Son Château étoit ouvert à toute ſorte de Moines : & elle avoit ordinairement outre ſon Aumônier, deux Eccleſiaſtiques, qui par leurs diſcours & leurs actions s'efforçoient de ſanctifier ſes Domeſtiques. Je me ſouviens qu'en arrivant je lus ſur la porte de la cuiſine un écriteau qui portoit défenſe aux filles de parler aux garçons. Cette défenſe avoit été faite à l'occaſion d'un Valet

& d'une Servante qui s'étoient un peu trop aimé. Enfin de quelque côté qu'on tournât les yeux dans cette maiſon, tout y portoit à la pieté : mais comme les jeunes gens ne ſont pas tous dans le goût d'une vie qui eſt pleine de mortification, je remarquai bien-tôt qu'une Demoiſelle, ſuivante de la Marquiſe, s'ennuyoit de vivre ſi bien. Elle ſe nommoit *Mademoiſelle de Longbuiſſon.* C'étoit une jeune perſonne aſſez bien faite, qui avoit les traits beaux, le teint vif, & le nez un peu retrouſſé. Un jour que nous nous trouvâmes tous deux ſeuls, elle me dit qu'elle me plaignoit d'être dans un lieu où je paſſois ſi mal mes vacances. Je ne me ſouviens pas de ce que je lui répondis là-deſſus ; mais je ſçai bien que je lui fis une déclaration d'amour, telle que la pouvoit faire un Ecolier qui avoit déja aſſez d'expérience pour ſçavoir épargner à une jeune

fille la honte de faire des avances. Si les moyens de ſe voir en particulier étoient difficiles à trouver dans ce Château, on y avoit beſoin en récompenſe que d'un tête à tête pour regler ſes affaires. Mademoiſelle de Longbuiſſon fut ſi contente des choſes obligeantes que je lui dis, qu'elle imagina ſouvent des expédiens pour nous parler ſans témoins. Il y a ſujet de s'étonner que dans un lieu où il y avoit tant d'eſpions, perſonne ne s'apperçut de nos entretiens ſecrets. Nous trompâmes même la vigilance du Maître d'hôtel de la Marquiſe, qui étoit Italien, & qui aimoit éperdument Mademoiſelle de Longbuiſſon. Elle avoit une ſœur qui demeuroit à deux lieuës du Château, & qu'elle voulut un jour aller voir. Elle en demanda la permiſſion à ſa maîtreſſe, qui lui donna un cheval & un valet pour la conduire. J'allai, ſous prétexte de chaſſer,

l'attendre ſur le chemin; nous fîmes ſemblant de nous rencontrer par haſard; & lui ayant témoigné que j'avois de la curioſité de voir ſa ſœur; je donnai un écu au valet pour qu'il me laiſſât prendre en croupe Mademoiſelle de Longbuiſſon. Le valet, qui n'étoit pas ſot, nous dit que pouvant nous paſſer de lui, il alloit boire un coup au Village prochain, & qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver dans le même endroit pour reprendre Mademoiſelle de Longbuiſſon à ſon retour. Nous le laiſſâmes faire, & nous continuâmes notre chemin. Quand nous fûmes au milieu d'un bois que nous avions à traverſer, Mademoiſelle de Longbuiſſon me dit que le mouvement du cheval & la chaleur la fatiguoient extrêmement, & me pria de vouloir bien conſentir qu'elle deſcendit de cheval pour un moment. Nous cherchâmes un endroit propre à nous aſſeoir.

Nous en vîmes un à l'écart,
Beau comme l'Iſle Citherée ;
Le gazon y ſembloit un tapis de brocard
Dont la terre s'étoit parée.
Mille petits oiſeaux gazouillans à l'entour,
Sembloient dire par leurs ramages ;
Profitez ſi vous êtes ſages
D'un endroit ſi propre à l'amour.

Ce fut donc en ce lieu que nous nous repoſâmes un peu. Elle ôta ſon mouchoir pour profiter du frais, & fit ſemblant de vouloir dormir ; mais peu après pouſſant un cri terrible, elle s'écria : » Je ſuis perdue, nous » ſommes découverts, j'ai entendu » marcher quelqu'un auprès de nous, » & je ne doute pas que ce ne ſoit » le Maître d'hôtel. » Je mis mon fuſil en état, & courant de tous côtés pour reconnoître l'ennemi, je remarquai que c'étoit un cerf & non

pas le Maître d'hôtel. Je retournai joindre Mademoiſelle de Longbuiſſon pour rire avec elle d'une ſi ridicule avanture ; & ne fus pas peu étonné de l'entendre crier au ſecours, & de voir en même-tems deux cavaliers qui s'efforçoient de la mettre ſur un cheval. Quand ils me virent paroître, & qu'ils jugerent à mon air que je m'intereſſois à cette ſcene, ils ne ſongerent plus qu'à ſe défendre ; il y en eut un qui me tira un coup de piſtolet, qui porta heureuſement à faux, dans l'inſtant je déchargeai ſur eux mon fuſil, & les manquai auſſi. Les chevaux épouvantés s'enfuirent, & les Cavaliers coururent après. Au lieu de les pourſuivre, je ne penſai qu'à retrouver Mademoiſelle de Longbuiſſon, que je ne voyois plus. Je l'appellai pluſieurs fois inutilement, elle s'étoit ſauvée ſur ſon cheval ; & il fallut me réſoudre à me rendre à pied chez ſa

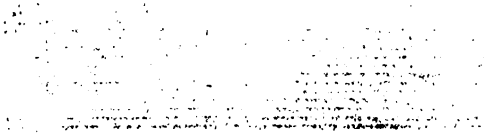
ſœur, où je ne doutois pas que je ne la trouvaſſe. J'avois bien fait une demi-lieue, lorſque je vis quatre hommes armés de fourches & de bâtons, & dont il y en avoit un qui tenoit par la bride un cheval que je reconnus pour être celui de Mademoiſelle de Longbuiſſon. Je m'imaginai d'abord que ces gens l'avoient aſſaſſinée pour avoir ce cheval : mais ils me deſabuſerent bien-tôt. Monſieur, me dirent-ils, nous ne ſommes pas des voleurs, nous venons au contraire pour vous tirer du danger où Mademoiſelle de Longbuiſſon vous a laiſſé. Elle eſt arrivée chez ſa ſœur ; elle nous a ordonné de venir vous ſecourir, & nous a donné ce cheval pour vous ramener mort ou vif. Le cheval me fit plaiſir, car j'étois fort las ; & Mademoiſelle de Longbuiſſon fut ravie de me voir échappé d'un ſi grand péril.

Ayant paſſé quelque tems avec ſa ſœur, nous prîmes congé d'elle, &

nous en retournâmes au Château. Nous retrouvâmes ſur le chemin le valet qui nous attendoit ; & perſonne de chez la Marquiſe ne ſoupçonna notre intelligence. Mademoiſelle de Longbuiſſon avoit aſſez de vanité pour ſe perſuader que je l'épouſerois ; & j'étois aſſez amoureux pour lui donner de bonne foi cette eſpérance. Dans cette erreur elle n'épargnoit rien pour me convaincre de ſa tendreſſe ; & dans mon aveuglément, je ne laiſſois échapper aucune occaſion de lui marquer la mienne : mais hélas ! que les plaiſirs de ce monde durent peu ! Le tems des vacances expiré, ma mere m'envoya un cheval pour m'en retourner au logis. Il fallut quitter Mademoiſelle de Longbuiſſon, ce qui nous donna à tous deux une véritable douleur. Que nos adieux furent touchans ! Je pris congé de la Marquiſe, devant qui je n'eus pas peu de peine à me contrain-

jardiniers l'ayant priſe pour tailler les palliſſades de la grande allée. Dans cet embarras je m'aviſai de vouloir attacher à la croiſée les draps du lit de Mademoiſelle de Longbuiſſon ; mais un palfrenier qui panſoit des chevaux, & qui ne pouvoit manquer de me voir deſcendre, m'en détourna. Je pris donc le ſeul parti que j'avois à prendre, qui étoit de paſſer ce jour-là dans la chambre de Mademoiſelle de Longbuiſſon, & de me retirer à l'entrée de la nuit. Il y avoit dans cette chambre une couchette ſans pavillon, ſous laquelle je me cachois auſſi-tôt que j'entendois du bruit. La Marquiſe y vint pour prendre un remede : quand il fut queſtion de le recevoir, elle ſe jetta ſur la couchette, & Mademoiſelle de Longbuiſſon ſe mit en devoir de lui donner le lavement. Cette pauvre fille trembloit apparemment, & ne le donnoit pas de droit fil, car la

Marquiſe



Marquiſe lui diſoit : prenez donc garde, vous me bleſſez. Pendant ce tems-là je n'étois pas fort à mon aiſe. Une crampe me prit ; & comme je voulus m'étendre pour me mettre un peu plus au large, mon pied toucha malheureuſement le reſſort d'un traquenart que l'on avoit tendu pour prendre des rats. La Marquiſe treſſaillit au bruit de la machine, & demanda à ſa Demoiſelle ce que c'étoit. Mademoiſelle de Longbuiſſon ayant fait ſemblant de regarder ſous le lit, lui répondit que c'étoit un gros rat qui venoit d'être pris ; & ce que je penſois devoir me perdre, fut juſtement ce qui me ſauva. La Marquiſe qui avoit une averſion naturelle pour les rats, & qui étoit ſur le point d'aller rendre ſon remede ſur un tabouret percé qui étoit placé de façon qu'elle m'auroit indubitablement découvert, paſſa dans une autre chambre pour ſe ſoulager. Je ne fus

pas plûtôt hors de ce péril que j'en courus un autre. Le Maître d'hôtel entra peu de tems après dans la chambre de Mademoiſelle de Longbuiſſon, à qui je jugeai bien-tôt qu'il avoit coutume de rendre des viſites qui n'étoient pas ſi mal reçues qu'elle me l'avoit voulu perſuader. Madame la Marquiſe, lui dit-il, eſt dans la chapelle, tous les domeſtiques ſont occupés; allons, mon ange, pourſuivit-il, profitons d'un tems ſi précieux. Mademoiſelle de Longbuiſſon pour me faire accroire qu'il ne ſe paſſoit rien de particulier entr'eux, le maltraita fort; mais le Maître d'hôtel, qui avoit ſujet de s'étonner d'une ſeverité ſi peu ordinaire, en demanda la cauſe; & comme Mademoiſelle de Longbuiſſon n'avoit garde de la dire, il commença à ſoupçonner que ces façons n'étoient pas ſans myſtere. Pour s'en éclaircir il lui prit les mains, & la pouſſa vers la couchette ſous

laquelle j'étois toujours. Il alloit gouter les plus délicieuſes douceurs de l'amour quand je me montrai, n'ayant pas jugé à propos de faire un perſonnage muet dans cette ſcéne. Le Maître d'hôtel fut ſurpris de me voir, comme on le peut penſer; & Mademoiſelle de Longbuiſſon s'imagina que nous allions nous couper la gorge lui & moi : mais l'interêt que nous avions l'un & l'autre de ne point faire d'éclat, nous empêcha de prendre un parti violent.

La nuit que j'attendois avec beaucoup d'impatience étant venue, le Maître d'hôtel me donna les moyens de ſortir du Château ſans être vu de perſonne; & je lui abandonnai par reconnoiſſance l'entiere poſſeſſion de Mademoiſelle de Longbuiſſon, que j'ai toujours mépriſée depuis ce tems-là.

Lorſque j'achevois de conter cette hiſtoire, le laquais que nous avions

laiſſé chez le Médecin de Chaudray, vint nous avertir que le rang de Madame de Boiſeuil approchoit : effectivement quand nous entrâmes chez le Médecin, il ordonnoit des remedes à un Profeſſeur du College de Chartres, qui étoit devenu aſmatique à force de crier dans ſa claſſe. Madame de Boiſeuil eut immédiatement après lui une audience qui ne dura pas longtems ; & le Médecin lui donna pluſieurs bouteilles d'eau claire, dont il lui ordonna de prendre un verre ſoir & matin. Ces bouteilles, nous dit-elle en retournant à Mante, me font ſouvenir d'une hiſtoire, dont il faut que je vous faſſe le recit. Elle le commença de cette ſorte.

Le Médecin d'eau douce, hiſtoire.

Le Chevalier de Guerchelin ſentoit dans toutes les parties de ſon corps des douleurs qu'il attribuoit

peut-être mal-à-propos aux fatigues de la guerre, & aux rigueurs d'un an d'eſclavage; car il avoit été pris par les Turcs, lorſqu'il faiſoit ſes caravanes. Les Chymiſtes lui donnerent des potions violentes, qui ne ſervirent qu'à augmenter ſes maux: il paſſa enſuite par les mains des autres Médecins; mais leurs remedes n'ayant pas produit un meilleur effet que ceux des premiers, il prit enfin le parti de ſouffrir des douleurs, & de conſerver par la patience une vie qui étoit échappée aux épreuves de la Chymie, & aux ordonnances de la Faculté.

Un jour qu'il étoit chez une Dame de ſes amies, la converſation tomba ſur les Médecins; & comme il ne manqua pas de témoigner qu'il n'en étoit pas content, on lui dit qu'il y avoit dans le fauxbourg S. Germain un homme qui donnoit d'une eau minérale, dont beaucoup de per-

ſonnes s'étoient bien trouvées ; & on lui conſeilla d'en prendre. Quoiqu'il fut rebuté des remedes, il conſentit à eſſayer encore celui-là, moins à la vérité dans l'eſpérance d'en être ſoulagé que pour faire voir qu'il ne tenoit pas à lui qu'il ne recouvrât ſa ſanté. On lui enſeigna la demeure de ce nouveau Médecin, & on lui dit qu'il falloit durant un mois boire tous les jours une bouteille de cette eau, qu'on lui aſſura n'avoir pas un mauvais goût. Comme elle coûtoit un écu la bouteille, le Chevalier crut que c'étoit trente écus de perdus, & pour commencer il envoya le lendemain matin ſon laquais chez l'empyrique ; mais le laquais ayant rencontré en chemin un de ſes camarades, ils entrerent dans un cabaret, où ils mirent en délibération s'il ne valoit pas mieux porter au Chevalier de l'eau de riviere qui ne pouvoit lui faire de mal ;

que de l'eau minérale qui pouvoit l'incommoder.

L'intérêt d'un écu, qui devoit être employé au payement du vin que buvoient les conſultans, les fit opiner tout d'une voix pour l'eau de riviere. Ils emplirent une bouteille d'eau de Seine, & la coefferent fort proprement. Après cela ils ſe ſéparerent, & le laquais du Chevalier retourna au logis. Son maître, qui l'attendoit avec impatience, lui ayant demandé pourquoi il n'étoit pas revenu plûtôt: Monſieur, répondit le laquais, il y avoit tant de monde chez ce Médecin, qu'il ne ſçavoit auquel entendre. La couleur de l'eau ayant paru naturelle au Chevalier, il en but ſans répugnance; & n'y ayant pas trouvé de mauvais goût, il réſolut de continuer un remede ſi facile à prendre.

Le lendemain il en envoya querir encore une bouteille. Le laquais n'eut garde d'apporter de l'eau minérale,

il craignoit trop que ſon maître ne fît la différence de ces deux ſortes d'eaux ; il aima donc mieux ſe réſoudre à gagner un écu tous les jours, que de donner lieu de ſoupçonner ſa fidélité. Ainſi le Chevalier but pendant un mois de l'eau de riviere, & ſe porta mieux de jour en jour, parce qu'il avoit plus beſoin de rafraîchiſſement que d'autre choſe. Enfin lorſqu'il crut ſa ſanté parfaitement rétablie, il voulut aller remercier le Médecin qui avoit une eau ſi ſalutaire.

Le laquais, qui ne s'attendoit non plus à cette démarche, que ſon maître à ſa friponnerie, ſe jetta à ſes pieds, lui avoua ce qui s'étoit paſſé, & s'offrit à le ſervir un an ſans gages pour réparer ſa faute. Le Chevalier la lui pardonna, & eut moins de joye d'avoir recouvré ſa ſanté, que d'apprendre qu'il la devoit à la fortune ; parce qu'il diſoit que ſon imagination auroit toujours été bleſſée de l'opi-

nion d'avoir pris de ces remedes corroſifs qui gueriſſent ſur le champ une maladie, mais qui cauſent la mort dans la ſuite.

Le Chevalier de Guerchelin, continua Madame de Boiſeuil, auroit eu raiſon d'avoir cette crainte; rien n'eſt ſi dangereux que les remedes des Charlatans. Pour moi je ſuis pour ceux du Médecin de Chaudray, leſquelsn'étant compoſésque deſimples, ne peuvent jamais faire de mal, s'ils ne font pas toujours du bien. Pendant que chacun diſoit ſon ſentiment ſur cela, nous arrivâmes à Mante, où nous paſſâmes le reſte du jour pour laiſſer repoſer nos chevaux.

Le lendemain nous retournâmes à Paris, où quelque tems après Madame de Boiſeuil eut un Procès très-important. Saint-Laumer employa pour elle le Preſident de *** & tous ſes amis; je connoiſſois une fort jolie perſonne que le Rapporteur aimoit,

& qui pour deux cens piſtoles que je lui fis donner par Madame de Boiſeuil, nous fit bien-tôt avoir un Arrêt favorable. Cependant nous voyions inceſſamment nos maîtreſſes Saint-Laumer & moi, & cette fréquentation augmentoit notre amour.

Enfin il nous prit envie de finir le roman, & d'aller demander à Madame de Boiſeuil ſes filles en mariage. Nous leur communiquâmes auparavant notre réſolution; elles n'oſerent par pudeur nous preſſer de l'executer, mais elles ne laiſſerent pas de nous faire remarquer que nous leur parlions d'une choſe à laquelle elles avoient déja penſé. Quand deux Princes auroient prié Madame de Boiſeuil de les accepter pour gendres, elle n'auroit pas eu plus de joye qu'elle en eut de notre compliment. Elle nous dit qu'elle étoit bien aiſe d'avoir occaſion de récompenſer les ſervices que nous lui avions ren-

dus, & de nous témoigner l'amitié qu'elle avoit pour nous. Elle nous promit ſes filles, dont chacune devoit avoir pour dot quarante mille écus.

Après cette converſation nous n'eumes plus que le mariage en tête. J'en donnai promptement avis à ma famille, qui s'en rejouit beaucoup, non parce que j'aimois la perſonne que j'épouſois, mais à cauſe qu'elle étoit riche. Saint-Laumer, qui ne pouvoit ſe marier ſans le conſentement du Preſident, dont j'ai parlé, s'empreſſa de lui porter cette nouvelle, ne doutant pas qu'elle ne lui fit plaiſir; mais le Preſident convertit la joye de Saint-Laumer en une mortelle douleur, lorſqu'après l'avoir écouté il lui dit : J'ai d'autres vûes ſur vous, perdez pour jamais l'eſperance de vous allier avec Madame de Boiſeuil; voici, ajouta-t'il, une lettre que votre pere m'a écrite.

Saint-Laumer la prit reſpectueuſement ; & l'ayant ouverte il y lut ces paroles.

Madame de la Carriere, veuve d'un Conſeiller du Parlement de Rouen, eſt allée à Paris pour y faire juger un Procès. Je l'ai aſſurée de votre crédit, parce qu'elle m'a promis qu'elle épouſeroit mon fils le Marquis de Saint-Laumer, pourvu qu'il lui paroiſſe tel que je lui ai dit qu'il étoit. C'eſt une femme de trente-cinq ans, qui n'eſt à la verité ni belle ni bien faite ; mais qui a de l'eſprit, & en récompenſe cent mille écus de bien.

Le Marquis de Saint-Laumer.

Saint-Laumer après avoir lû cette lettre, la rendit au Preſident, qui lui dit : Eh bien, cent mille écus ne valent-ils pas mieux que quarante ? Sans doute, répondit modeſtement

Saint-Laumer, mais n'eſt-il pas plus agréable de ſe contenter d'une fortune médiocre pour vivre avec une perſonne qu'on aime, & dont on eſt aimé, que de s'aſſocier aux richeſſes d'une femme qu'on n'aime point? Voilà, repartit le Preſident, les ſentimens d'un petit Bourgeois: voyez, pourſuivit-il, ſi les gens qui tiennent quelque rang dans le monde ſe font un ridicule amuſement de plaire à leurs femmes. Ils ne ſont occupés que des devoirs de leur état, & n'ont preſque point de commerce avec elles. Saint-Laumer, qui avoit coutume de ceder au Preſident dans les diſputes qu'ils avoient enſemble, ſe tut; mais il fit aſſez connoître par ſon ſilence que Madame de la Carriere avec tout ſon bien n'auroit pas peu de peine à lui faire oublier Mademoiſelle de Boiſeuil. Le Preſident, qui étoit entêté & violent, ſe tint offenſé de voir que Saint-Laumer

n'étoit pas de ſon opinion ; & voulant abſolument qu'il épouſât ſans répugnance Madame de la Carriere, il lui défendit ſous peine d'encourir ſon indignation de remettre le pied chez Madame de Boiſeuil.

Saint-Laumer ſe trouva dans un très-grand embarras ; car de quitter ſa maîtreſſe, & de la ſacrifier à Madame de la Carriere, c'étoit à quoi il ne pouvoit ſonger ſans jurer qu'il n'en feroit rien. D'un autre côté, le moyen de déſobeir à un homme à qui il avoit tant d'obligation, & qui même ne le tiranniſoit que par amitié ? Il faiſoit encore d'autres réflexions qui ne le tourmentoient pas moins, & qui l'empêchoient de prendre un parti. Il n'eut pas plûtôt quitté le Preſident, qu'il me vint trouver ; il étoit dans une agitation extraordinaire. Hé bien, me dit-il, mon cher Beneſac, après m'avoir appris tout ce qui s'étoit paſſé, n'ai-je pas raiſon d'être

au deſeſpoir ? Je me vois réduit à la néceſſité ou de renoncer à ce que j'aime, ou de me rendre odieux au Preſident, dont la haine ne me ſera pas moins nuiſible que ſa tendreſſe m'a été avantageuſe. A quoi ſongez-vous, ajouta-t'il, s'appercevant que je rêvois profondément ? Je cherche, lui répondis-je, un moyen d'accorder votre amour avec la reconnoiſſance que vous devez aux bienfaits du Preſident. Contentez-vous de me plaindre dans l'état où je ſuis, repartit Saint-Laumer ; c'eſt tout ce que j'attends de votre amitié. Je veux m'empoiſonner, continua-t'il ; ma mort fera voir au Preſident que ſi je n'ai pû, pour lui obéir, me réſoudre à me marier contre mon inclination, je n'ai pas du moins été capable d'épouſer malgré lui Mademoiſelle de Boiſeuil. Pour le détourner d'une ſi funeſte réſolution, je lui repréſentai premierement l'interêt de ſon ſalut, que le

trouble où il étoit lui avoit entierement fait oublier : je lui dis enſuite que le Preſident ne ſeroit peut-être pas aſſez ridicule pour ne lui pardonner jamais une faute que l'amour ſeul lui auroit fait commettre ; & enfin que la poſſeſſion de ſa maîtreſſe étoit une choſe plus propre à donner envie aux morts de revoir le jour, qu'à porter les vivans à le perdre. Tout affligé qu'étoit Saint-Laumer, il ne put en cet endroit s'empêcher de ſourire, mais cela ne diminua point ſa douleur : Non, non, s'écria-t'il, je ne veux pas payer d'ingratitude les bontés du Preſident, ni braver ſa haine. Il vaut mieux que j'execute le deſſein que j'ai pris de me tuer ; par-là, pourſuivit-il, je rendrai ma mémoire chere à Mademoiſelle de Boiſeuil, qui apprendra ſans doute avec quelque ſorte de plaiſir, que j'ai mieux aimé mourir que de vivre pour un autre qu'elle. Hé, mon ami,

lui dis-je, vivez pour lui donner un autre plaiſir que celui de mourir pour elle. Pourquoi vous abandonner à un deſeſpoir qui n'a pour cauſe qu'un obſtacle facile à lever ? Ne pouvons-nous pas par quelque ſtratagême nous débarraſſer de Madame de la Carriere ? Laiſſez-moi, continuai-je, ſonger à cela : Je n'eus pas beſoin d'y rêver long-tems. Je penſai qu'il falloit que Saint-Laumer dans les premieres viſites qu'il rendroit à Madame de la Carriere, affectât de paroître auſſi ſot qu'il étoit ſpirituel, qu'il n'avoit après cela qu'à m'introduire chez elle, &... Ah ! mon cher Beneſac, interrompit Saint-Laumer en m'embraſſant, je devine le reſte ; que je t'ai d'obligation ! Tu me rends la vie. Ton ſtratagême, ajouta-t'il, ne peut manquer de réuſſir. Madame de la Carriere a de l'eſprit, je lui déplairai indubitablement ; car je copierai dans mes viſites ce

grand benêt de Robin, qui nous donne quelquefois la comédie chez Madame de Boiſeuil.

Saint-Laumer, devenu plus tranquille par l'eſperance qu'il avoit conçue de cette invention, reprit bientôt ſa bonne humeur. Après une aſſez longue converſation, nous nous ennuyâmes de ne point voir nos maîtreſſes, que nous n'avions pas vûes depuis cinq ou ſix heures. Mais à cauſe de la défenſe du Preſident nous allâmes chez elles le plus ſecrettement qu'il nous fut poſſible. Mademoiſelle de Boiſeuil parut à Saint-Laumer plus belle qu'à l'ordinaire ; & il ſe fit une grande violence pour ne lui parler pas de Madame de la Carriere, mais il n'en étoit pas tems encore. Madame de Boiſeuil étoit dans ſon cabinet ; nous nous mettions peu en peine de ce qu'elle y faiſoit : mon ami & moi nous entretenions nos maîtreſſes en particulier,

& c'étoit une choſe aſſez plaiſante à voir, que notre contenance. J'étois devant Mademoiſelle de Leſquin un genou en terre, je lui baiſois les mains de moment en moment, & lui diſois des choſes fort tendres : elle me regardoit en ſouriant ; & pour me perſuader qu'elle m'écoutoit avec plaiſir, elle me pinçoit les joues & le nez. Saint-Laumer étoit dans la même attitude que moi ; mais il conſideroit Mademoiſelle de Boiſeuil ſans rien dire, l'excès de ſa paſſion l'empêchoit de parler. Mademoiſelle de Boiſeuil de ſon côté jettoit ſur lui des regards languiſſans ; & l'amour l'avoit miſe dans un ſi agréable déſordre, que lorſqu'elle vouloit parler, la parole lui demeuroit dans la bouche. Enfin, ce n'étoit que par des ſoupirs qu'ils exprimoient leurs ſentimens. Je m'imagine que ſi Madame de Boiſeuil eut vû ſes filles ſi bien répondre à ſes intentions, elle eut

cru ne pouvoir les marier assez promptement : mais le bruit qu'elle fit en nous venant interrompre nous ayant avertis de son arrivée, nous changeâmes de situation, plûtôt à la vérité par bienséance, que de peur de lui déplaire ; puisque dans l'état où étoient les choses nous pouvions paroître passionnés sans la fâcher. Il fallut donc faire succeder à nos entretiens particuliers une conversation générale ; mais elle ne dura pas longtems. Saint-Laumer & moi nous sortîmes pour concerter ce que nous avions à faire pour tromper le Président & Madame de la Carriere.

Saint Laumer ne manqua pas le lendemain d'aller dire au Président qu'il n'avoit plus tant à cœur l'alliance de Madame de Boiseuil ; qu'à la vérité ce changement devoit moins être attribué aux réflexions qu'il avoit faites sur les cent mille écus, qu'à la crainte qu'il avoit de lui déplaire. Le

Préſident, qui ne croyoit pas que Saint Laumer diſſimulât, lui répondit qu'il étoit bien aiſe qu'il fût devenu raiſonnable ; on vient de m'apprendre, ajouta-t-il, que Madame de la Carriere eſt à Paris depuis deux jours ; elle eſt logée à l'Hôtel de Tours, voyez-la de ma part, offrez-lui mon crédit & vos ſervices, & ne négligez rien pour vous en faire aimer. Saint Laumer, pour perſuader au Préſident qu'il avoit beaucoup d'impatience de voir cette Dame, fit l'empreſſé, & le quitta ſur le champ pour aller à l'Hôtel de Tours.

Madame de la Carriere achevoit de s'habiller, lorſqu'on lui annonça Saint Laumer. Il étoit aſſez beau & aſſez bien fait, pour cauſer un peu d'émotion à une veuve qui avoit ſi grande envie de ſe remarier ; effectivement elle rougit en le voyant, & la perſonne du Cavalier fit d'abord ſur elle une très-forte impreſſion. Il

s'en apperçut, & n'ayant pas trouvé d'autre remede à ce mal que de parler d'une maniere à ne donner pas bonne opinion de ſon eſprit, il laiſſa tomber ſon chapean & ſes gants, & fit ſon compliment de ſi mauvaiſe grace, que lorſqu'il fut ſorti, Madame de la Carriere dit à ſa femme de chambre que c'étoit dommage qu'un homme ſi bien fait fut ſi ſot. Il y retourna le lendemain, & ne parut pas plus ſpirituel: ce qui acheva de faire croire à Madame de la Carriere que le vieux Marquis de Saint Laumer ne lui avoit pas fait un portrait fidele de ſon fils.

Madame de la Carriere, que le ſoin de ſon procès n'occupoit pas beaucoup, réſolut de jouer pour ſe déſennuyer, préférant le jeu à une converſation que Saint Laumer ne manquoit pas de rendre très-fade. Il s'apperçut avec plaiſir qu'il ennuyoit Madame de la Carriere; & comme

il crut qu'il étoit temps de me faire paroître ſur la ſcéne, il lui dit que ſi elle vouloit jouer il lui ameneroit des joueurs. Elle n'y eut pas plûtôt conſenti que Saint Laumer m'y mena. Je me comportai auprès d'elle de ſorte qu'elle fut fort contente de mes civilités ; & comme je lui diſois toujours quelque choſe d'obligeant, elle prit tant de goût à mon entretien, qu'elle ne put s'empêcher de dire à ſa femme de chambre qu'elle auroit voulu que je fuſſe Saint Laumer, ou qu'il eût autant d'eſprit que moi. Sa femme de chambre lui répondit : En vérité, Madame, vous êtes bonne de vouloir vous contraindre pour un benêt qui n'a pas ſeulement l'eſprit de dire quatre paroles de bon ſens ; croyez-moi, attachez-vous plûtôt à ce dernier ; car c'eſt à mon ſens un mauvais régal pour une femme ſpirituelle, que d'avoir toujours une bête à ſes côtés. D'ailleurs vous ne devez avoir nul

ſcrupule de manquer de parole au vieux Marquis de Saint Laumer; le portrait avantageux qu'il vous a fait de ſon fils s'étant trouvé ſi peu conforme à l'original. Mais que deviendra mon procès, demanda-t-elle? Mon Dieu, votre procès ira comme il pourra, lui répondit ſa femme de chambre, il vaut encore mieux que vous le perdiez que d'épouſer un ſot; & d'ailleurs vous avez ſi bon droit, que vous n'avez pas ſujet de craindre. Il eſt vrai, répondit-elle, que j'ai toute la raiſon de mon côté: mais bon droit a beſoin de ſecours, & je ſerois au déſeſpoir ſi j'en avois le démenti. Enfin cette fille lui dit tant de choſes avantageuſes de moi, que je m'apperçus dès ma premiere viſite que Saint Laumer étoit entierement ruiné dans l'eſprit de Madame de la Carriere, & que je commençois à lui plaire. Elle me fit même confidence du deſſein qu'elle avoit pris

de

de donner la main à Saint-Laumer ; mais que l'ayant connu ſi ſot, elle aimoit mieux riſquer de perdre le crédit du Magiſtrat, que d'épouſer un tel perſonnage. Si je pouvois, Madame, lui dis-je, vous offrir un ſerviteur auſſi-bien fait que Saint-Laumer, comme je puis vous aſſurer du crédit de pluſieurs perſonnes conſiderables dans la robbe, vous n'auriez pas ſujet de regretter la perte de l'un & de l'autre pour la ſûreté de votre Procès. Monſieur, me répondit-elle, ſi vous parlez ſérieuſement, & que vous vouliez bien prendre le ſoin de mes affaires, je les abandonnerai toutes à votre conduite & à vos ſoins ; & ce qui doit vous y porter davantage, continua-t'elle, c'eſt que vous agirez pour vos propres interêts. Je lui fis une profonde reverence que j'accompagnai d'un remerciment proportionné à l'offre qu'elle me faiſoit ; & ſur le champ

elle écrivit au vieux Marquis de Saint-Laumer, à qui elle manda que ſur le récit qu'il lui avoit fait du mérite de ſon fils, elle lui avoit promis de l'épouſer en cas qu'elle gagnât ſon procès; mais que n'ayant rien trouvé de tout ce qu'il lui avoit dit, ce ſeroit payer trop cher le gain d'une cauſe qui de ſoi étoit trop juſte. Elle toucha même quelque choſe de la naiſſance de Saint-Laumer; ce qui fâcha fort le Magiſtrat; car le vieux Saint-Laumer ne manqua pas de lui envoyer cette lettre. Vous pouvez bien vous imaginer de quel air le procès alla. Malgré les ſollicitations que nous faiſions enſemble, le Magiſtrat dreſſa de ſi fortes batteries contre nous, qu'elle perdit ſa cauſe avec dépens.

Ce fut un coup de foudre pour Madame de la Carriere, bien qu'elle eût encore pour plus de quatre-vingt-dix mille écus de bien, & que cette

perte n'allât pas à plus de vingt-cinq ou trente mille livres ; elle y fut ſi ſenſible qu'elle en tomba malade de chagrin. Pendant tout ce tems-là on avoit rapporté à Madame de Boiſeuil que j'allois épouſer une riche veuve, & qu'on m'avoit vû avec elle en pluſieurs endroits ſolliciter. Cela fut cauſe qu'elle défendit à Mademoiſelle de Leſquin de me parler davantage : ce qui m'ayant été rapporté, j'eus regret de m'être embarqué dans cette affaire ; & ce qui me fâcha le plus, ce fut d'apprendre que Mademoiſelle de Boiſeuil, pour les interêts de qui j'avois tout entrepris, portoit ſa mere à m'interdire l'entrée de ſa maiſon. Mademoiſelle de Leſquin qui m'aimoit étoit inconſolable de mon prétendu changement, elle me traitoit d'infidele & de parjure. Lorſque j'appris toutes ces choſes, j'eus pluſieurs fois envie d'abandonner les interêts de

mon ami ; mais le ſort en ordonna autrement.

Le Magiſtrat peu content de s'être vengé de Madame de la Carriere, voulut encore joindre l'inſulte au mépris. Il fit appeller Saint-Laumer, & lui dit : Si je me ſuis oppoſé aux choix que vous aviez fait, Saint-Laumer, en vous propoſant d'épouſer une femme déja âgée, ce n'étoit que parce que je croyois agir pour votre fortune ; votre pere m'ayant mandé que Madame de la Carriere lui avoit donné parole de vous épouſer, & qu'elle avoit cent mille écus de bien ; cela m'avoit à la verité fait ouvrir les yeux ſur vos interêts ; mais puiſque cette veuve connoît ſi peu votre merite, je vous laiſſe la liberté de prendre celle que vous aimez : on m'en a dit beaucoup de bien ; & loin de m'oppoſer davantage à votre amour, je ſouhaite au contraire que vous la trouviez encore diſpoſée à

recevoir vos vœux ; & enfin je vous aſſure de ma protection, & de toute ma tendreſſe. Saint-Laumer mit un genou en terre & baiſa la main du Magiſtrat, qui le releva & l'embraſſa tendrement. En même-tems il monta en caroſſe, & ſe fit conduire chez Madame de Boiſeuil, qui le reçut avec tout le reſpect dû à un Juge qui lui avoit été favorable dans le gain de ſon Procès ; & comme elle & ſa fille avoient toujours eu pour Saint-Laumer une forte inclination, il eſt aiſé de juger ſi le Magiſtrat fut écouté favorablement lorſqu'il demanda Mademoiſelle de Boiſeuil pour Saint-Laumer. On travailla ſi ſérieuſement à leur mariage, que toutes les formalités qui ſe pratiquent avant la célébration ſe firent pomptement, & ſans qu'on trouvât aucune difficulté de part ni d'autre.

Pendant que ces heureux amans touchoient au terme de leur félicité,

j'étois fortement attaché auprès d'une perſonne pour qui je n'avois que de l'averſion; & qui avoit pris tant d'inclination pour moi, qu'elle m'avoit fait une entiere donation de tout ſon bien en cas qu'elle vint à mourir; mais avec cette clauſe: *Que ſi elle gueriſſoit de cette maladie je l'épouſerois;* ce que je lui avois promis ſur la foi d'un Médecin de mes amis qui l'avoit vûe, & qui m'avoit aſſuré que je pouvois hardiment lui donner ma parole. Comme elle empiroit de jour en jour, je m'attachois d'autant plus auprès d'elle, que je ne voulois pas que le moindre ombrage pût cauſer la révocation d'un teſtament qui m'étoit ſi avantageux.

On s'étonnoit avec raiſon de ce que l'on ne me voyoit plus chez Madame de Boiſeuil; Saint-Laumer lui-même crut que je m'étois attaché tout de bon à Madame de la Carriere: & ce qui le lui faiſoit croire, c'eſt

que ſon mariage étant aſſuré, il n'étoit plus beſoin de joueurs. Un faux perſonnage tâchoit de conſoler Mademoiſelle de Leſquin, de la perte de mon cœur ; mais c'étoit bien injuſtement qu'ils m'accuſoient d'infidelité. Je me faiſois une aſſez grande violence ; & ſi je n'avois enviſagé Mademoiſelle de Leſquin dans la fortune dont je me flattois, je ne me ſerois pas mis à l'épreuve d'une ſi rude contrainte ; mais quand je ſongeois qu'après toutes mes peines je pourrois apporter à ma maîtreſſe avec un cœur fidele & ſincere quatre-vingt mille écus, je prenois mon mal en patience, perſuadé qu'avec cette ſomme il ne me ſeroit pas difficile de me juſtifier.

Je réſolus donc de pourſuivre ce que j'avois commencé ; & plus je me voyois près d'hériter, & plus j'avois d'aſſiduité auprès de ma bienfaitrice.

Enfin la mort m'en délivra, & les ſoins que j'avois pris ne me furent pas inutiles. Le teſtament étoit en ſi bonne forme, que je n'eus point de conteſtation à eſſuyer pour la jouiſſance d'un ſi gros bien.

Je pris ſoin comme légataire univerſel de lui faire faire un pompeux enterrement, & de lui faire rendre tous les honneurs funebres qui étoient dûs à une perſonne de ſon rang, proportionnés aux avantages qu'elle m'avoit faits. Quand je me fus acquitté de tout ce que je devois à ſa mémoire, j'allai ſaluer Madame de Boiſeuil & Meſdemoiſelles ſes filles, qui furent fort étonnées de me voir dans un équipage de deuil aſſez magnifique; les honneurs & les civilités qu'elles me firent, loin de me faire plaiſir ne me plurent pas. Je regrettai l'état où j'étois avant ma fortune; & j'euſſe beaucoup mieux aimé la maniere familiere

avec laquelle elles me recevoient auparavant, que toutes ces cérémonies. Mademoiſelle de Leſquin me traita avec tant de circonſpection, que je connus bien que j'étois un homme perdu dans leur eſprit; je m'en plaignis en ſortant de chez elle à Saint-Laumer, qui m'avoua ingenument qu'il avoit cru comme les autres que ma fortune avoit changé mon cœur; que ce qui le lui avoit fait croire, c'étoit la continuation de mon attachement auprès de Madame de la Carriere lorſqu'il n'en étoit plus beſoin pour ſes interêts. Je lui dis qu'ayant trouvé occaſion de m'approprier aſſez de bien pour mettre Mademoiſelle de Leſquin à ſon aiſe, j'avois ceſſé de la voir ſans avoir ceſſé de l'aimer; que je le priois de dire de ma part à Madame de Boiſeuil les raiſons de mon abſence, & de la perſuader que quand j'aurois acquis les droits d'une couronne, je ne la

partagerois jamais avec une autre que Mademoiſelle ſa fille.

Saint-Laumer m'embraſſa, me diſant : Je ſuis ravi, mon cher ami, de vous voir dans de ſi beaux ſentimens : retournons ſur nos pas, & ſoyez ſûr que vous ſerez mieux reçu que vous ne l'avez été. En effet, il n'eut pas plûtôt inſtruit Madame de Boiſeuil de mes véritables ſentimens, que tout changea de face à mon égard. Mademoiſelle de Leſquin fit tant paroître de ſatisfaction de mon retour, que je ne fus point fâché de les avoir trompées ſi agréablement. Je lui proteſtai de nouveau une fidelité inviolable, & nous finîmes le roman par un double mariage.

F I N.